



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



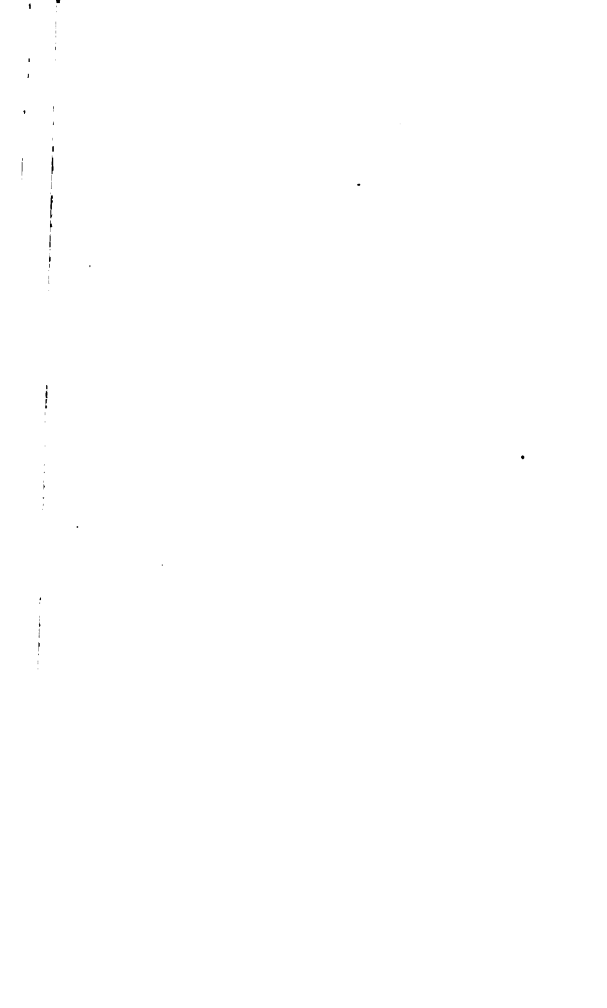
3 3433 07578840 0

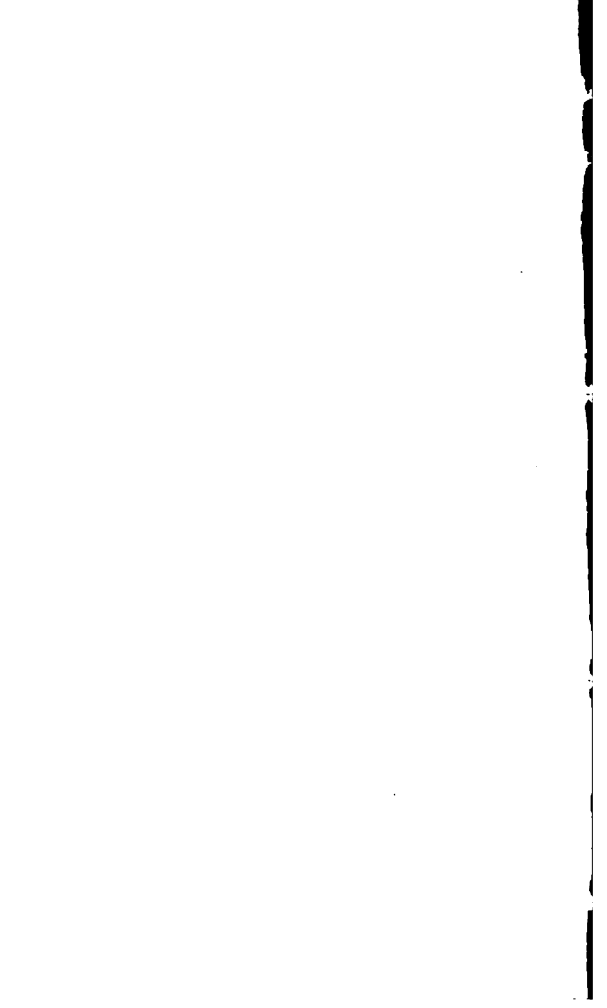
Presented by
Mrs. Henry Draper
to the
New York Public Library



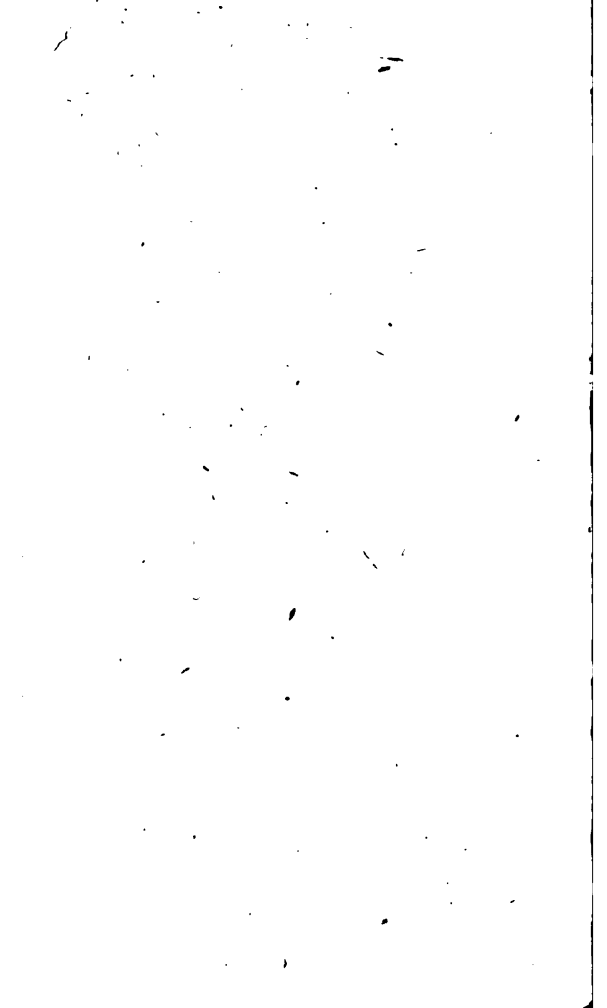
NKH
Almanac







NKH



ALMANACH DES MUSES

POUR 1819.

~~~~~  
CINQUANTE-CINQUIÈME ANNÉE.  
~~~~~

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT, L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL.
IMPRIMEUR DU ROI.

ALMANACH

DES

MUSES



A PARIS

Chez { **LE FUEL**, Lib^r. Rue St Jacques, N^o 54.
 DELAUNAY Palais Royal Gal^l de bois.

1819

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

327695

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1904

INSTRUCTION

SUR LA LETTRE DOMINICALE.

Dans l'année commune de 365 jours, on n'emploie qu'une Lettre dominicale; elle sert à désigner le dimanche : ainsi on trouve dans la Table des Fêtes mobiles la lettre C, à côté de l'année 1819; cela signifie que, dans le Calendrier perpétuel, tous les jours du mois qui sont marqués de la lettre C sont des dimanches. Il en est de même pour les autres six premières lettres de l'Alphabet, dont on se sert comme Lettres dominicales.

Quand l'année est bissextile, c'est-à-dire de 366 jours, ce qui arrive tous les quatre ans, il y a deux Lettres dominicales. La première sera depuis le 1^{er} janvier jusqu'au 24 février, et la deuxième, depuis cette époque jusqu'à la fin de l'année. Ainsi en 1820 tous les jours du mois marqués de la lettre B jusqu'au 24 février, seront des dimanches, et, après le 24 février, tous les jours marqués de la lettre A.

EN 1819.

Nombre d'or.	15
Épacte.	IV.
Cycle solaire.	19.
Indiction Romaine.	7.
Lettre Dominicale	C.
Dimanches après la Pentecôte.	25.

JANVIER.

Étoit dédié à Janus.

Signe, le Verseau.

Les jours croissent d'une heure 4 minutes.

1	A	La Circoncision.
2	b	s. Adelard, abbé.
3	e	ste. Genevieve.
4	d	s. Rigobert.
5	e	<i>Vigile sans jeûne.</i>
6	f	<i>L'Épiphanie.</i>
7	g	Noc. s. Theau.
8	A	s. Lucien.
9	b	s. Julien.
10	c	s. Guillaume.
11	d	s. Théodore.
12	e	s. Fréjus, évêque.
13	f	B. de N. S., s. Hil.
14	g	s. N. de Jésus.
15	A	s. Maur, abbé.
16	b	s. Furcy, abbé.
17	c	s. Ant., s. Sulp.
18	d	Ch. s. P. à R.
19	e	ste. Mar. de B.
20	f	s. Sébastien, mart.
21	g	ste. Agnès.
22	A	s. Vincent.
23	b	ste. Emerapce.
24	c	s. Babylas, évêque.
25	d	Conv. s. Paul.
26	e	s. Polycarpe.
27	f	s. Jean Chrysostome.
28	g	s. Charlemagne.
29	A	s. Franç. de Sales.
30	b	ste. Batilde.
31	c	s. Pierre Nolasq.

FÉVRIER.

Les Romains y sacrifioient pour les morts.

Signe, les Poissons.

Les jours croissent d'une heure et demie 3 min.

1	d	s. Ignace, évêque.
2	e	<i>La Purification.</i>
3	f	s. Blaise, évêque.
4	g	s. Aventin.
5	A	ste. Agathe.
6	b	s. Vaast, évêque.
7	c	s. Romuald.
8	d	s. J. de Math.
9	e	ste. Apolline.
10	f	ste. Scholastique.
11	g	s. Séverin.
12	A	ste. Eulalie.
13	b	s. Lésin, évêque.
14	c	s. Valentin.
15	d	s. Faustin.
16	e	ste. Julienne.
17	f	ste. Marianne.
18	g	s. Siméon, évêque.
19	A	s. Gabin, martyr.
20	b	s. Eucher, évêque.
21	c	s. Pépin, duc.
22	d	Ch. s. P. à Ant.
23	e	s. Mérault.
24	f	s. Mathias.
25	g	s. Taraise, évêque.
26	A	s. Alexandre.
27	b	ste. Honorine.
28	c	s. Romain.
29	d	<i>Année bissextile.</i>

MARS.

Consacré à Mars.

Signe, le Belier.

*Les jours croissent d'une
heure 58 minutes.*

1 d	s. Aubin, évêque.
2 e	ste. Noflette.
3 f	ste. Cunégonde.
4 g	s. Casimir.
5 A	s. Drausin, évêque.
6 b	ste. Colette.
7 c	s. Thomas.
8 d	s. Jean de Dieu.
9 e	ste. Françoise.
10 f	s. Doctroée.
11 g	40 Martyrs.
12 A	5 plaies de N. S.
13 b	ste. Euphrasie.
14 c	s. Silvain.
15 d	s. Longin.
16 e	s. Cyriaque.
17 f	ste. Gertrude.
18 g	s. Cyrille, évêque.
19 A	s. Joseph (R.)
20 b	s. Joachim.
21 c	s. Benoît, abbé.
22 d	s. Aphrodise, évêq.
23 e	s. Paul, évêque.
24 f	s. Gobriel.
25 g	<i>Annonciation.</i>
26 A	s. Ludger, évêque.
27 b	s. Ruper, évêque.
28 c	s. Contran.
29 d	s. Eustase, abbé.
30 e	s. Rieule, évêque.
31 f	ste. Balbine.

AVRIL.

*Du mot aperire, ouvrir ;
la terre s'ouvre pour pro-
duire.*

Signe, le Taureau.

*Les jours croissent d'une
heure et demie 10 min.*

1 g	s. Hugues, évêque.
2 A	s. François de Pad.
3 b	s. Richard, évêque.
4 e	s. Ambroise, évêq.
5 d	s. Vincent Fe.
6 e	s. Prudent, évêque.
7 f	s. Hégésippe.
8 g	s. Gaultier.
9 A	ste. Marie Eryp.
10 b	s. Macaire, évêque.
11 c	s. Léon, pape.
12 d	s. Florentin.
13 e	s. Marcellin.
14 f	s. Tiburce.
15 g	s. Maron.
16 A	N. D. de pitié.
17 b	s. Robert.
18 c	ste. Apollinaire.
19 d	s. Timon.
20 e	s. Joseph (Paris).
21 f	s. Anselme.
22 g	L'INV. DES CORPS DE S. DENIS ET SES SS. COMP.
23 A	s. Georges.
24 b	ste. Beuve.
25 c	s. Marc. <i>Abstin.</i>
26 d	s. Clet, pape.
27 e	s. Anthime.
28 f	s. Pol carpe.
29 g	s. Vital, martyr.
30 A	s. Eutrope, martyr.

MAI.

*Etoit dédié aux vieux
Citoyens romains*

Signe, les Gêmeaux.

*Les jours croissent d'une
heure 16 minutes.*

1	b	s. Philip. et s. Jac.
2	c	s. Athanase.
3	d	Inv. STE. CROIX.
4	e	ste. Monique.
5	f	Conv. de s. Augus.
6	g	s. Jean Porte Lat.
7	A	ste. Domitile.
8	b	s. Stanislas.
9	c	Transl. s. Nicolas.
10	d	s. Soulange.
11	e	s. Mamert.
12	f	s. Nérée.
13	g	s. Onésime.
14	A	s. Erembert.
15	b	s. Isidore.
16	c	s. Honoré, évêque.
17	d	s. Montant.
18	e	s. Félix de Ca.
19	f	s. Yves, prêtre.
20	g	s. Bernardin.
21	A	s. Hospice.
22	b	s. Ausone, évêque.
23	c	s. Didier, évêque.
24	d	ste. Jeanne.
25	e	s. Urbain, pape.
26	f	s. Philippe de N.
27	g	s. Hildevert.
28	A	s. Germ., év. de P.
29	b	s. Maximin.
30	c	s. Hubert, évêque.
31	d	ste. Pétronille

JUIN.

*Vient de Juvenibus, étoit
dédié à la Jeunesse.*

Signe, l'Ecrevisse.

*Les jours croissent de
16 minutes jusqu'au 22.*

1	e	s. Pamphile.
2	f	s. Pothin, évêque.
3	g	ste. Clotilde.
4	A	s. Optat, évêque.
5	b	s. Boniface.
6	c	s. Claude, évêque.
7	d	s. Cériadec.
8	e	s. Médard, évêque.
9	f	s. Liboire, évêque.
10	g	s. Landry, évêque.
11	A	s. Barabé.
12	b	s. Basilide.
13	c	s. Antoine de P.
14	d	s. Basile, évêque.
15	e	s. Gny, évêque.
16	f	s. Ferréol.
17	g	s. Avit, abbé.
18	A	ste. Marine.
19	b	s. Gerv. et s. Prot.
20	c	s. Sylvere.
21	d	s. Leufroy.
22	e	s. Paulin, évêque.
23	f	<i>Vigile jeûne.</i>
24	g	s. Jean-Baptiste.
25	A	Transl. s. Eloy.
26	b	s. Anselme.
27	c	s. Crescent.
28	d	<i>Vigile jeûne.</i>
29	e	s. Pierre et s. Paul.
30	f	Comm. de s. Paul.

JUILLET.

En mémoire de la naissance de Jules-César.

Signe, le Lion.

Les jours diminuent de 58 minutes.

1	g	s. Thibaut.
2	A	VISITATION N. D.
3	b	s. Anatole, évêque.
4	c	Transl. s. Martin.
5	d	s. Valere, évêque.
6	e	s. Tranquillin.
7	f	ste. Aubierge.
8	g	s. Aquilas.
9	A	s. Ephrem.
10	b	s. Pasquier, évêque.
11	c	Transl. s. Benoît.
12	d	Transl. s. Prix.
13	e	s. Turias, évêque.
14	f	s. Bonaventure.
15	g	s. Henry, empereur.
16	A	N. D. du M. C.
17	b	s. Alexis.
18	c	s. Claire, martyr.
19	d	s. Arsene.
20	e	ste. Marguerite.
21	f	s. Victor, martyr.
22	g	ste. Madeleine.
23	A	s. Apollinaire.
24	b	ste. Christine.
25	c	s. Jacq. et s. Christ.
26	d	Tr. de s. Marcel.
27	e	s. Pantaléon.
28	f	ste. Anne.
29	g	ste. Marthe.
30	A	s. Ours, évêque.
31	b	s. Germain d'Aux.

AOUT.

En l'honneur de la naissance d'Auguste.

Signe, la Vierge.

Les jours diminuent d'une heure et demie 6 minutes.

A Paris, le 1^{er} Dim., Suscept. de la ste. Croix.

1	c	s. Pierre-ès-Liens.
2	d	s. Etienne, pape.
3	e	Invent. s. Etienne.
4	f	s. Dominique.
5	g	N. D. des Neiges.
6	A	TRANS. DE N. S.
7	b	s. Gaëtan.
8	c	s. Justin.
9	d	s. Xiste.
10	e	s. Laurent.
11	f	Susc. Ste. Cour.
12	g	ste. Claire.
13	A	s. Hippolyte.
14	b	Vigile jeûne.
15	c	Assompt. N. D.
16	d	s. Roch, F. dev.
17	e	s. Mamert.
18	f	ste. Héléne.
19	g	s. Louis, évêque.
20	A	s. Bernard.
21	b	ste. Chantal.
22	c	s. Symphorien.
23	d	s. Timothée.
24	e	s. Barthélemi.
25	f	s. Louis.
26	g	s. Zéphirin.
27	A	s. Césaire, évêque.
28	b	s. Augustin, évêque.
29	c	s. Médéric, abbé.
30	d	s. Fiacre.
31	e	s. Ovide, martyr.

SEPTEMBRE.

*Étoit le 7^e de l'année,
commençant à Mars.*

Signe, la Balance.

*Les jours diminuent d'une
heure 45 minutes.*

1 f	s. Leu, s. Gilles.
2 g	s. Lazare.
3 A	s. Godegrand.
4 b	ste. Rosalie.
5 c	s. Victorin, évêque.
6 d	s. Eleuthere.
7 e	s. Clond, prêtre.
8 f	<i>Nativité N. D.</i>
9 g	s. Omer, évêque.
10 A	s. Nic. de Tol.
11 b	s. Hyacinthe.
12 c	s. Raphaël.
13 d	s. Maurille.
14 e	Ex. STE. CROIX.
15 f	s. Nicomede.
16 g	ste. Euphémie.
17 A	s. Lambert.
18 b	s. Thomas de V.
19 c	s. Janvier, évêque.
20 d	s. Eustache.
21 e	s. Matthieu.
22 f	s. Maurice.
23 g	ste. Thecle.
24 A	s. Andoche.
25 b	s. Firmin, évêque.
26 c	ste Justine.
27 d	s. Côme, s. Damien.
28 e	s. Cérans, év. de P.
29 f	s. Michel.
30 g	s. Jérôme.

OCTOBRE.

*Étoit le 8^e de l'année
Martiale.*

Signe, le Scorpion.

*Les jours diminuent d'une
heure 45 minutes.*

1 A	s. Remy, évêque.
2 b	L'Ange Gardien.
3 c	s. Denis Aréop.
4 d	s. François.
5 e	s. Aure,
6 f	s. Bruno.
7 g	ste. Julie.
8 A	ste. Brigitte.
9 b	<i>s. Denis de Paris.</i>
10 c	ste. Telchide.
11 d	s. Venant, abbé.
12 e	s. Donatien.
13 f	s. Gérard.
14 g	s. Calliste.
15 A	ste. Thérèse.
16 b	s. Gal, abbé.
17 c	s. Cerboney.
18 d	s. Luc, évangéliste.
19 e	s. Pierre d'Al.
20 f	s. Caprais, évêque.
21 g	ste. Ursule.
22 A	s. Melon, évêque.
23 b	s. Jean Capist.
24 c	s. Magloire.
25 d	s. Crespin, s. Crép.
26 e	s. Evariste.
27 f	s. Frumentee.
28 g	<i>s. Simon, s. Jude.</i>
29 A	s. Narcisse.
30 b	s. Lucain.
31 c	s. Quentin.

EN 1819.

Nombre d'or.	15
Épacte.	IV.
Cycle solaire.	19.
Indiction Romaine.	7.
Lettre Dominicale	C.
Dimanches après la Pentecôte.	25.

JANVIER.

Étoit dédié à Janus.

Signe , le Verseau.

*Les jours croissent d'une
heure 4 minutes.*

1	A	<i>La Circoncision.</i>
2	b	<i>s. Adelard, abbé.</i>
3	c	<i>ste. Genevieve.</i>
4	d	<i>s. Rigobert.</i>
5	e	<i>Veille sans jeûne.</i>
6	f	<i>L'Épiphanie.</i>
7	g	<i>Noc. s. Theau.</i>
8	A	<i>s. Lucien.</i>
9	b	<i>s. Julien.</i>
10	c	<i>s. Guillaume.</i>
11	d	<i>s. Théodore.</i>
12	e	<i>s. Fréjus, évêque.</i>
13	f	<i>B. de N. S., s. Hil.</i>
14	g	<i>s. N. de Jésus.</i>
15	A	<i>s. Maur, abbé.</i>
16	b	<i>s. Furcy, abbé.</i>
17	c	<i>s. Ant., s. Sulp.</i>
18	d	<i>Ch. s. P. à R.</i>
19	e	<i>ste. Mar. de B.</i>
20	f	<i>s. Sébastien, mart.</i>
21	g	<i>ste. Agnès.</i>
22	A	<i>s. Vincent.</i>
23	b	<i>ste. Émerance.</i>
24	c	<i>s. Babylas, évêque.</i>
25	d	<i>Conv. s. Paul.</i>
26	e	<i>s. Polycarpe.</i>
27	f	<i>s. Jean Chrysostome.</i>
28	g	<i>s. Charlemagne.</i>
29	A	<i>s. Franç. de Sales.</i>
30	b	<i>ste. Batilde.</i>
31	c	<i>s. Pierre Nolasq.</i>

FÉVRIER.

*Les Romains y sacrifioient
pour les morts.*

Signe, les Poissons.

*Les jours croissent d'une
heure et demie 3 min.*

1	d	<i>s. Ignace, évêque.</i>
2	e	<i>La Purification.</i>
3	f	<i>s. Blaise, évêque.</i>
4	g	<i>s. Aventin.</i>
5	A	<i>ste. Agathe.</i>
6	b	<i>s. Vaast, évêque.</i>
7	c	<i>s. Romuald.</i>
8	d	<i>s. J. de Math.</i>
9	e	<i>ste. Apolline.</i>
10	f	<i>ste. Scholastique.</i>
11	g	<i>s. Séverin.</i>
12	A	<i>ste. Eulalie.</i>
13	b	<i>s. Lésin, évêque.</i>
14	c	<i>s. Valentin.</i>
15	d	<i>s. Faustin.</i>
16	e	<i>ste. Julienne.</i>
17	f	<i>ste. Marianne.</i>
18	g	<i>s. Siméon, évêque.</i>
19	A	<i>s. Gabin, martyr.</i>
20	b	<i>s. Eucher, évêque.</i>
21	c	<i>s. Pépin, duc.</i>
22	d	<i>Ch. s. P. à Ant.</i>
23	e	<i>s. Méréault.</i>
24	f	<i>s. Mathias.</i>
25	g	<i>s. Taraise, évêque.</i>
26	A	<i>s. Alexandre.</i>
27	b	<i>ste. Honorine.</i>
28	c	<i>s. Romain.</i>
29	d	<i>Année bissextile.</i>

Si quelque ami , quand s'obscurcit le soir ,
Vient de sa visite modeste ,
Sans train , sans suite , honorer mon manoir ,
A mes côtés s'il desire s'asseoir ,
Une heure au moins , à mes côtés , s'il reste ;
Content de deux rameaux échauffant mon foyer ,
Dans un libre entretien , si son cœur tout entier ,
A chaque mot , au mien se manifeste ;
Sans que je sois forcé de te dire pourquoi ,
Veille pour lui , veille pour moi .

Mais si , dans sa fière opulence ,
Bien bouffi de sa suffisance ,
Bien épais de son ignorance ,
Un sot , avec persévérance ,
Pour éprouver ma patience ,
Ne me vient parler que de soi ;
Je t'en conjure , ô ma lampe ! éteins-toi .

Si , ne rêvant qu'honneur , attachement et zèle ,
De Louis un sujet fidele
Vient me dire , l'œil attendri ,
Que dans son roi du bon Henri
Il croit voir la touchante image ,
Qu'il a partagé ses malheurs ,
Qu'il a consolé ses douleurs ,
Et qu'il n'aspire encor , même au déclin de l'âge ,
Qu'à lui dévouer son courage ,
Son bras , son épée et sa foi :
Veille pour lui , veille pour moi .

Mais pâle et sec comme l'envie ,
A tout blâmer usant sa vie ,
Si quelque frondeur éhonté ,
D'un rang , d'un titre immérité ,
Par une juste prévoyance ,
Avec raison déshérité ,
Vient mentir à sa conscience ,
Me dire : point de confiance ;
Point d'armée et point de soldats ;
Pas un seul bon plan de finance ;
Le sol languit faute de bras ,
Le commerce entier est à bas ,
Dans les cœurs s'éteint l'espérance ,
D'où je conclus que tout en France
Est dans le plus grand désarroi :
Je t'en conjure , ô ma Lampe ! éteins-toi.

Si quelque femme aimable et tendre ,
De ses vertus parée, encor dans son printemps ,
Vient, sans que j'aie osé l'attendre ,
Dans ma retraite me surprendre ,
Pour lui voiler mes cheveux blancs ,
Pour me voiler ses traits charmants ,
Adoucis les reflets de ta vive lumière ;
De ma conquête elle serait peu fière ;
Je gémirais de n'avoir plus vingt ans ;
Ménage donc notre paupière ,
Et dès-lors , docile à ma loi ,
Veille , ma Lampe , et pour elle et pour moi.

Mais si quelque vieille mégère ,
Dans sa complainte mensongère ,
Amenant toujours pour refrain
La satire du genre humain ,
Sur les querelles d'un ménage
Vient déchaîner son bavardage ;
Me parler sans cesse et sans fin ,
Du divorce sans mariage
De la voisine et du voisin ,
Ou de leur faux rapatriage ,
Et de la prude peu sauvage
Habitant un premier étage
Sans aucun revenu certain ,
De sa fille qui la désole ,
De son gendre qui la rend folle ,
De son mari , toujours hors de chez soi :
Je t'en conjure , ô ma Lampe , éteins-toi.

Si, pour charmer ma solitude ,
Pour m'enrichir des trésors de l'étude ,
Entouré de ces morts fameux
Dont les écrits vivront chez nos derniers neveux ,
Je pleure avec Racine , ou ris avec Molière ;
Si j'admire Corneille , ou vois dans Despréaux
L'ami de la raison et l'ennemi des sots ;
Si, quittant les portraits qu'a tracés La Bruyère ,
Je pense avec Pascal , ou , dans les animaux ,
Que fait parler notre bon La Fontaine ,
Reconnais les travers , les vices , les défauts ,
Qui déparent l'espèce humaine ;

Si Bossuet m'enseigne, à l'aspect d'un cercueil,
Que là vient des grandeurs s'anéantir l'orgueil ;
Si je lis ces discours qu'en prose si touchante,
La piété dictait à Massillon ;
Dans ce code des rois créé par Fénélon ,
Si chaque page ou m'instruit ou m'enchanté ;
S'il me semble goûter un plaisir tout nouveau
En relisant Buffon , l'un et l'autre Rousseau ,
Ou cet auteur , génie inconcevable ,
Réalisant pour nous les géants de la fable ,
Qui dut , par tant d'écrits , son immortalité ,
Non moins à son talent qu'à sa diversité ;
Avec le cercle vénérable
De tous ces écrivains réunis sur ma table ,
Si je fais de mon temps un précieux emploi ,
Veille , ma Lampe , et pour eux et pour moi .

Mais si quelque mince poète ,
Du Pinde ignorant le terrain ,
Vient pour que je sois le parrain
Des nouveau-nés de sa muse indiscrete ;

Si quelque bâtard de Gessner ,
De Virgile , de Théocrite ,
Sur ses pipeaux toujours fredonnant le même air ,
Vient m'étourdir dans sa longue visite
Du ramage de ses oiseaux ,
Du bélement de ses agneaux ,
Traduits en prose romantique ;

Si quelque écrivain famélique ,
Aguerri contre les sifflets ,
Vient m'étaler de ses pamphlets
L'impudence périodique ;

Si quelque rimeur Céladon ,
De Tibulle , en sa froide audace ,
S'imaginant suivre la trace ,
Imiter le mol abandon ,
De son élégie à la glace
Vient me faire le triste don ;

Si l'auteur d'un bel et bon drame ,
De l'Odéon juste rebut ,
Vient , le hurlant , dès le début ,
Ne m'inspirer qu'une épigramme ;

Si quelque ennuyeux romancier ,
Novice un peu dans le métier ,
Vient m'effrayer du lourd hommage
Bien plus honnête qu'attrayant
De cinq volumes , gros ouvrage ,
Qu'il dicta sans doute en bâillant ;

Si quelque prosateur étique ,
Dans une brochure cynique ,
Insultant , sans restriction ,
Aux mœurs , à la religion ,
Vient de son œuvre diabolique
M'apporter un échantillon ;

Si, dans sa confiance extrême,
De ses veilles encor tout blême,
Un poète, inopinément,
Vient me lire emphatiquement
Quelque épisode d'un poème
Qui ressemble... à je ne sais quoi,
Et qu'il veut dédier au roi :
Je t'en conjure ! ô ma Lampe ! éteins-toi.

Je m'arrête, je te fais grace
De cent autres originaux
Qui viennent, quelque temps qu'il fasse,
Conspirer contre mon repos ;
Mais à mon accueil, à ma mine,
A mon seul regard on devine
Quel importun je crains de recevoir.
Aujourd'hui, par hasard, il ne me vient personne,
Demain, sans doute... à ma porte l'on sonne ;
O ma Lampe, fais ton devoir.

M. Le Chevalier VIGÉ.

A UN PARVENU.

On sait que les honneurs vous font perdre la tête,
Que vous gardez pour vous votre immense crédit ;
Mais répondez du moins lorsque l'on vous écrit :
Rien ne dispense d'être honnête.

~~~~~  
**A MADAME LA COMTESSE DE L'ECHANERY,**  
En lui envoyant, dans le mois de décembre, un bouquet de fleurs faites avec des betteraves, des carottes et des panets découpés.

**DEMANDER** des bouquets au milieu des frimas,  
Lorsque les vents, la froidure, la neige,  
Ont rendu ce pays rival de la Norwége;  
L'Echanery, vous n'y songez donc pas.  
La beauté, je le sais, méconnaît les obstacles;  
Tout doit céder à son moindre desir;  
Et nous voyons, lorsqu'il la faut servir,  
La nature elle-même opérer des miracles.  
Mais alors que l'astre du jour  
Peut à peine effleurer les glaces  
Dont le dieu des hivers hérissé ce séjour,  
Où rencontrer des fleurs ? je ne vois que l'amour  
Qui puisse en cueillir sur vos traces.  
Je vais donc l'implorer ; il entendra ma voix ;  
Il l'entend : l'aquilon n'a plus rien qui m'arrête,  
Déjà soumise à de nouvelles lois,  
A seconder mes vœux la nature s'apprête.  
Du dieu que j'implorais je reconnais l'appui ;  
Le charme est fait ; grâces à lui  
Le potager pour moi se change en un parterre ;  
Betterave, carotte et panet aujourd'hui,  
Deviennent des fleurs pour vous plaire.

M. IMBERT DE CHAMPRÉAL.

## BOUTADE

## CONTRE LES DAMES RUSSES.

**AH !** quel usage tyrannique !  
**Quoi !** toujours des vers innocents ,  
**Toujours** un insipide encens  
**A** chaque fête qu'on indique !  
**N'était-ce** pas assez d'en avoir fait cent fois  
**Pour** tous ces grands parents , dont l'ennui nous dévore ;  
**Voilà** qu'une étrangère encore  
**Sur** l'Hypocrène ici vient réclamer ses droits.  
**Mais**, dit-on, sa bonté, son caractère aimable ,  
**Et** de son amitié le charme inexprimable ,  
**Par** des nœuds doux autant qu'étroits,  
**Vous** enchaîne à son char, et vous devez..... — Sans doute,  
**Je** dois louer , quoi qu'il m'en coûte,  
**Cette** affabilité qu'on ne peut définir.  
**N'est-il** pas bien flatteur enfin de convenir  
**Que** nos Circés et nos Armides,  
**Par** leurs séductions célèbres en tous lieux,  
**N'ont** point l'attrait piquant , les qualités solides  
**Dont** ces dames du Nord viennent charmer nos yeux.  
**Cette** Eudoxie aimable, et qu'aux cieux on élève,  
**Pour** avoir su nous captiver,  
**Nous** fait-elle moins tort , lorsqu'elle nous enlève  
**Des** amis , qu'à jamais nous voulions conserver.

Dans leur cœtraujourd'hui, nul de nous, quoi qu'il fasse,  
N'aura plus, croyez-moi, que la seconde place.

De Polymnie en vain les favoris divers

Rivalisent entre eux dans notre capitale,

La fille d'Eudoxie à nos regards étale

Un talent qui fait honte à ces talents si fiers.

Faut-il aussi vanter ces repas si funestes,

Qui, flattant mon goût enchanté,

Viennent, par des poisons perfides, mais célestes,

Conspirer contre ma santé.

Non, je n'aperçois rien en ces lieux qui n'inspire

A mon esprit beaucoup d'humeur.

Esprit, talent, beauté, grace, ici tout conspire

A me rendre jaloux, mécontent et grondeur.

Faut-il ployer sous cet empire?

J'aperçois un ménage où deux époux heureux

Du Paradis goûtent l'ivresse;

Là, non moins qu'Eudoxie, une aimable princesse

D'esprit et de bonté rivalise avec eux.

Voilà ce qu'il faudra sans cesse

Regretter, quand le Nord, sur un sol étranger,

Rappellera vers lui ce charme passager.

Pourquoi suis-je venu dans le séjour des fées,

Des Alcines et des Orphées,

Reconnaître sur nous leur triomphe éclatant?

Ah! qu'il me vienne encor de cette Moscovie

D'autres dames braver mon esprit mécontent,

J'aimerais cent fois mieux les voir toute ma vie,

Que les louer un seul instant.

M. PARSEVAL-GRANDMAISON.



## LE FURET A LA COUR DU LION.

APOLOGUE IMITÉ DE SANDI.

De la cour d'un lion, grossissant le cortège,  
Mais toujours de très loin assidu sur ses pas,  
Un furet le suivait et n'en approchait pas.  
Quel est donc ton dessein, ou quel est ton manège ?  
Lui dit-on. Si tu veux que ton roi te protège,  
Il faut de son coup-d'œil rechercher la faveur.  
A quoi bon ? répond-il. Sujet de sa hauteesse,  
Dans mon rang éloigné je crois mon sort meilleur.  
Je vis de ses bienfaits, sans craindre son humeur.  
Assez d'autres sans moi sauront avec souplesse  
Être plus patients ou plus audacieux,  
Payer de vingt dégoûts un regard de ses yeux,  
Aux dépens du bonheur acquérir la richesse,  
Et subir du tyran le joug capricieux.  
Je suis loin, je le dis, de leur porter envie.  
Je préfère, entre nous, le bonheur à l'éclat.  
Dans mon obscurité, content de mon état,  
La folle ambition me trouble point ma vie.  
De son destin présent tel courtisan charmé,  
Demain de noirs chagrins verra flétrir son ame :  
L'adorateur du feu lui-même est consumé,  
S'il veut du saint foyer voir de trop près la flamme.  
Du soleil et des rois si le monde a besoin,

Il faut bien reconnaître et chérir leur puissance ;  
Mais veut-on sans danger goûter leur influence ,  
Il faut ne s'en tenir ni trop près, ni trop loin.

M. DE LA CHABEAUSSIÈRE.

---

## LE NUAGE ET LA VAGUE.

SUR les bords de la mer, au coucher du soleil ,  
Je contemplais, vers l'horizon vermeil,  
Un nuage léger, de beauté sans égale,  
Un nuage charmant, dont le pourpre et l'opale  
Embellissaient les gracieux contours ,  
Tel qu'Albane en peignait pour porter ses Amours ;  
Je l'admirais..... le voilà qui s'exhale,  
Et dans les airs disparaît pour toujours.  
Au même instant, sur la plaine liquide,  
J'aperçois une vague effrayante, rapide,  
Qui s'avance en grondant, comme pour m'engloutir ,  
Je tremble, je veux fuir.....  
Et le flot orgueilleux, sur le rivage humide,  
Déjà vient s'abaisser, murmurer et mourir.  
O beauté ! m'écriai-je, ô pouvoir en ce monde !  
Objets d'envie et de crainte et d'amour !  
Tels que ce nuage et cette onde,  
Vous brillez, éclatez..... et ne durez qu'un jour !

M. A. G.

## ÉPITRE.

A. M. de S..., qui trouvait surprenant qu'ayant appartenu à une congrégation réputée *Janséniste*, j'eusse traduit *l'art épistolaire* du Jésuite *Montaignu*.

Tu regardes comme un travers  
Que mon Apollon janséniste  
Ait d'une muse loyoliste  
Traduit les leçons et les vers.  
Ce tort, qu'avec rigueur on juge,  
Tout Port-Royal en a frémi,  
Et l'on me traite de transfuge,  
Odieux, même à l'ennemi.  
Bien plus, quittant les rives sombres,  
Parfois les redoutables ombres  
Des Saint-Cyrans et des Quénels,  
La nuit, me font avec colère,  
Sur cette union adultère,  
Des reproches vifs et cruels.  
Malgré cette prosopopée,  
Dont j'ai l'ame toute frappée,  
Je suis mon inclination ;  
L'homme cède à son caractère  
Bien plus qu'à son opinion ;  
Et quoique sous autre bannière,  
Oui, puisque Montaignu sait plaire,

Il est de ma communion.  
Je ne sens malveillance aucune;  
Mon cœur est des plus tolérants,  
Et je n'eus jamais la rancune  
Qu'on reproche à ses adhérents.  
L'enfant de Bérulle ou d'Ignace,  
S'il est aimable, je l'embrasse,  
Je ne hais que les ennuyeux;  
Et tout poète qui d'Horace  
Possède la grace efficace,  
Est un janséniste à mes yeux.

Adieu; jouis de la nature :  
Cultive, en tes heureux destins,  
Les fleurs de la littérature  
Et les plantes de tes jardins.  
Instruit, par tes veilles savantes,  
Des langues mortes et vivantes,  
Tu peux varier tes refrains.  
Naturalise en tes domaines  
Les muses grecques et romaines;  
Et que le couplet espagnol,  
Joint aux airs de la muse anglaise,  
Aux sons de la lyre française,  
Se mêle au chant du rossignol.

M. HYACINTHE MOREL.

## LES CONCILIATEURS DE MÉNAGES.

APOLOGUE IMITÉ DE L'ANGLAIS.

HEUREUX époux , si de légers nuages  
Sèment , parfois , le trouble en vos ménages ,  
A vous deux seuls ramenez-y la paix ,  
S'il est possible , et n'admettez jamais  
Un étranger dans votre confidence.  
A son profit , il pourrait bien , je pense ,  
Faire tourner vos démêlés secrets.  
Or , écoutez , prouvant ce que j'avance ,  
Ce que raconte un fabuliste anglais.

Minet , Raton , deux chats mâle et femelle ,  
Vivaient ensemble en parfaite union ,  
En bons amis , sans trouble ni querelle ,  
Lorsqu'un beau jour en vint l'occasion.  
Qui la fit naître ? Un quartier de fromage ,  
Qu'on oublia de serrer au buffet.  
« Ah ! quel bonheur ! faisons-en le partage , »  
Dirent les chats. Sitôt dit , sitôt fait.  
Mais les deux parts se trouvent inégales.  
Chacun des deux (on le croit aisément)  
Veut la plus grosse , et leurs bouches rivales ,  
Au lieu d'agir , vont toujours disputant.  
Dans ce moment de rixe en leur ménage ,

Passe Bertrand, singe du voisinage.

Vite on l'appelle, et tous deux à-la-fois,  
Parlant bien haut, faisant valoir leurs droits,  
Veulent qu'il soit leur juge et leur arbitre.

« Soit, dit Bertrand, j'en accepte le titre ;

« Et comme ici je crois, à tous égards,

« Vos droits pareils, je dois, sans préférence,

« En juge intègre, égaliser les parts.

« Fort à propos je vois une balance

« Qui se présente; ouvrons donc la séance.»

Très gravement il y met les morceaux.

Puis, soulevant les deux poids inégaux :

« Vraiment, dit-il, grande est la différence.

« Egalisons.» Alors, d'un coup de dent

Sur le plus lourd appliqué largement,

Mon drôle y fait une brèche si forte,

Que c'est le faible, à son tour, qui l'emporte.

Nouvelle brèche, et puis nouvelle encor

A droite, à gauche, et rien ne s'égale.

Tant qu'à la fin, voyant, à chaque prise,

Diminuer leur précieux trésor :

« Nous abusons de votre complaisance,

« Dirent les chats, n'allez pas plus avant.

« De ces deux parts, malgré leur différence,

« Chacun de nous se contente à présent.»

« Très volontiers, si cela peut vous plaire,

« Répond Bertrand ; mais, pour finir l'affaire,

« Reste à régler un point très important.

« Quoi donc encor ? — C'est mon droit d'arbitrage

« Qu'il faut payer. Ce restant de fromage

« Est peu de chose ; eh bien ! j'en suis content.  
Nos chats ont beau crier , faire tapage ,  
Sans s'émouvoir , notre effronté gourmand  
Gobe le reste , et sa tâche achevée :  
« Amis , dit-il , la séance est levée. »  
Bonne leçon. Notre couple jeûneur  
N'eut , depuis lors , nul conciliateur.

M. FAMIN.

---

### LA FOI COURONNÉE.

Après cinq ans de mariage ,  
Jean désolé de n'avoir point d'enfants ,  
Pria les saints , fit maint pèlerinage ,  
Tant et si bien qu'il voyagea trois ans ;  
Mais s'il courut le dévot personnage ,  
Pas du moins ne perdit son temps ,  
Car , de retour en son ménage ,  
Il trouva que sa femme avait eu trois enfants.

---

### SUR LES FLEURS

Doux printemps ! aimable saison !  
Allons cueillir les dons de Flore.  
Cueillons vite , cette moisson  
Meurt le jour qui la voit éclore.

M. DE LA CORRETTERIE.

## IMITATION DE MARTIAL.

A LYCORIS.

A vos genoux combien l'amour  
Me fit jadis verser de larmes !  
Glycère aujourd'hui par ses charmes  
Sur tous les cœurs règne à son tour.  
Vous étiez brillante comme elle ,  
Elle passera comme vous.  
Le temps dans sa fuite est jaloux  
Des dons qui parent une belle.  
Calmez des regrets superflus ,  
Je l'avouerai , j'aime Glycère ,  
Et vous qui me fûtes si chère ,  
Hélas ! je ne vous aime plus.

M. DE SAQUEVILLE.

## ÉPIGRAMME

CI-GIT notre pasteur, bon homme en vérité ,  
Car il crut fermement pratiquer des apôtres  
L'extrême humilité ,  
En ne prêchant jamais que les sermons des autres.  
M. J. F. D. D'ATTEL DE LUTANGE.



## LES POISSONS D'AVRIL.

AIR : *Dancez, chantez, amusez-vous.*

**M**AÎTRE Gripaldinard l'huissier  
Va trouver le jeune Lysandre ,  
Et chez Orgon son créancier  
L'engage à promptement se rendre.  
— Bah ! vous voulez, lui répond-il ,  
Me donner un poisson d'avril.

Petit ami, dans mon boudoir ,  
Dit à Damis la vieille Aline ,  
Vous n'avez qu'à venir ce soir ,  
Nous causerons à la sourdine .  
— Bah ! vous voulez, lui répond-il ,  
Me donner un poisson d'avril.

Au modeste et savant Danoir ,  
Une femme jeune et jolie ,  
Dit : On vient de vous recevoir  
Membre de notre académie .  
— Bah ! vous voulez, lui répond-il ,  
Me donner un poisson d'avril.

Allons, allons, vite au combat ,  
Dit à Tremblin son capitaine ,

Depuis une heure le soldat  
 Affronte la mort dans la plaine.  
 — Bah ! vous voulez , lui répond-il ,  
 Me donner un poisson d'avril.

Allez, dit avec gravité  
 A Florival certaine dame ,  
 Allez ce soir à la Gaité ,  
 On y joue un bon mélodrame.  
 — Bah ! vous voulez , lui répond-il ,  
 Me donner un poisson d'avril.

Saint-Valeri, jeune élégant ,  
 Dit à Simon sexagénaire :  
 Votre épouse d'un bel enfant  
 Vient enfin de vous rendre père.  
 — Bah ! vous voulez , lui répond-il ,  
 Me donner un poisson d'avril.  
 M. Joseph DOUBILLE. (de Crest ).

---

## VERS

Mis au bas de mon portrait, dessiné par M. V. Auger.

L'UNIQUE objet des vœux d'un enfant d'Hypocrène,  
 Cette immortalité que ma muse trop vaine  
 Prétendait obtenir en dépit d'Apollon ,  
 Auger me l'a donnée en deux traits de crayon.

M. A. DE CABN.

## L'INSOMNIE.

ROMANCE COMPOSÉE A MINUIT POUR Mlle \*\*\*

AIR : *Loin du monde je vis tranquille.*

IL est nuit : Morphée en silence,  
Aux mortels verse ses pavots,  
Mon cœur seul, mon cœur du repos  
Ne sent point la douce influence.  
Je rêve à toi, seul en ces lieux,  
Adorable Félicie !

L'amour sans cesse offre à mes yeux  
Tes traits, ton image chérie.

Toi qui ne connais pas encore  
De l'amour les tourments secrets,  
Objet charmant, repose en paix  
Jusques au lever de l'aurore.  
Je rêve à toi, etc.

Puissé-je au pied de ma maîtresse,  
Porté par un songe riant!...  
Puisse à moi penser un instant,  
Celle à qui je pense sans cesse ?  
Je rêve à toi, etc.

Ah ! si tu m'accordes en songe

Tendre regard, aveu touchant,  
 Puisse ta bouche en t'éveillant,  
 Sourire à cet heureux mensonge ?  
 Je rêve à toi, etc.

M. BOURCIER de Nantes.

### ÉPIGRAMME.

Vous vous étonnez en voyant  
 Ce maigre et languissant génie,  
 Sur un fauteuil d'académie,  
 Tout le long du jour sommeillant,  
 Accumuler, places, argent !  
 Ignorez-vous que dans la vie  
 Le bien ne nous vient qu'en dormant.

M. Félix V...

### POUR LE PORTRAIT

DE S. M. CHARLES-JEAN, ROI DE SUÈDE.

Des mains d'un peuple libre il reçut sa couronne :  
 Il en est à-la-fois et la gloire et l'appui ;  
 Et la France se plaît à reconnaître en lui  
 L'un de ses braves sur le trône.

M. P. VILLIERS.

## ÉLÉGIE.

DÉJÀ l'astre du jour n'éclaire plus les cieux.  
Viens, ma Corinne, viens, le moment est propice;  
Mais crains de t'exposer aux regards envieux;  
Qu'une gaze légère, en ombre protectrice,  
Descende sur ton front et voile tes beaux yeux.  
Je t'attends, et je tremble en mon impatience.

Ce matin, dans ses battements,  
Ton pouls errait. Si l'espérance  
Est un bonheur pour les amants,  
Pour eux le comble des tourments  
Est sans doute la défiance.

Hier, qu'as-tu fait? dis-le-moi?

Un jour, un jour entier s'est écoulé sans toi,  
Sans toi, mon seul besoin et ma seule pensée!  
Corinne, aux doux serments du plus ardent amour,

N'ouvres-tu qu'une ame glacée,  
Ou ne suis-je payé que d'un faible retour?

Ah! par pitié, dissipe mes alarmes,

Rassure un cœur enivré de tes charmes.

Tu ne me trahis point?... un rival odieux  
Presserait tes genoux: de ta bouche adorable  
Oserait effleurer le contour gracieux?...

Corinne, un tel forfait serait impardonnable,  
Et... qu'entends-je? sa voix! oui, je la reconnais,  
La reconnaîtrais entre mille.

Ma porte sur ses gonds trop long-temps immobile  
Vient de s'ouvrir. J'entrevois ses attraits ;  
C'est elle ; puis-je m'y méprendre  
Au désordre de tous mes sens ?  
De sa robe les plis flottants  
En bruit léger se font entendre...  
Te voilà ! cher objet du desir le plus tendre ,  
Objet charmant , pose-toi sur mon sein ,  
Et que ta main presse ma main.  
Du parfum que ta bouche exhale en son sourire  
Embaume l'air que je respire.  
Je suis à toi , tu m'appartiens ;  
Mon ame à son bonheur peut à peine suffire.  
Ah ! serrons de si chers liens...  
Tes yeux sont fixés sur les miens...  
Tes bras me sont ouverts... je t'adore... j'expire.  
M. le Chev. VIGÉE.

---

## ÉCHO.

## FABLE.

ÉCHO rit , écho pleure , écho jure , écho chante ,  
Écho dit non , écho dit oui ,  
Tour-à-tour sans effort , toujours d'après autrui.

Des gens sans caractère image assez plaisante.  
M. L. F. D. G.

## ÉPITRE

## AU ROI DE PERSE.

O toi qui, d'une main sans relâche occupée,  
Tiens tour-à-tour le sceptre et la lyre et l'épée,  
Et qui, dans Téhéran, fais admirer en toi  
Les talents d'un poète et les vertus d'un roi,  
Je voudrais bien qu'un jour il te prit fantaisie  
De laisser ton sérail et tes peuples d'Asie,  
Pour venir observer, parmi tant de travers,  
Ce qu'on pense à Paris des gens qui font des vers.

Je ne te parle point de l'image grossière,  
Que présente un poète à l'esprit du vulgaire.  
Ce n'est qu'un fainéant, parasite efflanqué,  
Mangeant à pleine bouche un dîner extorqué,  
Grotesquement vêtu d'une guenille noire,  
Dans un coin de mansarde écrivant pour la gloire,  
N'ayant qu'un lit pour meuble, un bougeoir pour foyer,  
Et, comme un grand seigneur, payant mal son loyer.

Je ne dis rien encor des clameurs de l'envie,  
Qui toujours d'un poète a tourmenté la vie,  
Et qui, de ses travaux lui refusant le prix,  
Attend pour le louer que la mort nous l'ait pris.

Mais croirais-tu, grand roi, que des censeurs austères  
Des charges de l'état repoussent nos confrères;  
Que, si Virgile enfin n'était pas enterré,

Un sot par ces messieurs lui serait préféré.

Tu ris , et , selon toi , l'hyperbole est trop forte ;

Tes flatteurs , je le sais , parlent d'une autre sorte ;

Et tous , par Mahomet , sont prêts à témoigner

Qu'un roi qui fait des vers est seul fait pour régner.

Viens donc rimer en France , et , parmi nos poètes ,  
Garde l'incognito , sans le dire aux gazettes.

Sous un nom de hasard déguise bien ton nom ;

Abandonne au rasoir cette épaisse toison ,

Cette forêt de poils à ta barbe pendue ;

Change contre un chapeau ta couronne pointue ,

Prends d'un solliciteur l'air timide et benêt ,

Du titre de poète apostille un placet ,

Et va , chez un commis de-guerre ou de finance ,

Briguer quelque recette ou quelque lieutenance.

Tu verras , à ce titre , un sourire malin  
Des lèvres du commis effleurer le carmin.

« Monsieur , te dira-t-il , vos vers sont admirables ,

« Et Voltaire jamais n'en a fait de semblables ;

« Mais il faut , pour l'emploi que vous sollicitez ,

« Un talent moins frivole et d'autres qualités.

« L'esprit des vers est loin de l'esprit des affaires.

« Ce mérite après tout est des plus ordinaires.

« Quand on se fait poète , on n'est plus que cela ;

« On est tout occupé de ces misères-là. »

Que te dirai-je enfin ? la petite excellence

T'assommera , grand roi , de son impertinence.

En vain , pour le confondre avec tous ses propos ,

Tu lui diras qu'en Perse on te nomme un héros ;

Que le Russe et le Turc respectent tes frontières ;



Qu'exilé jeune encor du trône de tes pères ,  
Tu l'as sur un rival conquis par tes exploits ,  
Et qu'un peuple nombreux vit heureux sous tes lois.  
Monsieur te répondra , si monsieur ne dénie ,  
Que Paris est en France et la Perse en Asie ;  
Que chacun à sa mode explique le bon sens ,  
Et qu'enfin les Français ne sont pas des Persans.

Voilà comme on nous traite ; et mes pauvres oreilles  
Recueillent chaque jour cent sottises pareilles.  
Les trois quarts des humains que je vois ici-bas  
Partagent cette erreur et n'en guérissent pas.  
J'avais un colonel de qui l'intelligence  
Avait après quinze ans deviné l'ordonnance :  
Il la lisait sans cesse , et voulait bonnement  
Que tout l'esprit humain fût dans le règlement.  
Ma fureur de rimer le mettait au supplice.  
Comme un soldat romain je faisais mon service.  
Jamais il n'en tint compte , et ne put concevoir  
Qu'un officier rimât et remplît son devoir.  
J'ai su que de sa main une note secrète  
M'entachait tous les mois du surnom de poète ;  
Et monseigneur Decrès , dont l'esprit est connu ,  
Au rang des lieutenants m'a treize ans retenu.

Ma muse lui pardonne : il n'était pas des nôtres.  
Mais que me dirais-tu , si j'en nommais dix autres ,  
Qui , naguère sortis du rang de nos auteurs ,  
N'ont dû qu'à leurs écrits leur place et leurs honneurs ;  
Et qui de leurs clients s'empresseraient d'exclure  
Celui qui d'un seul vers noircirait le Mercure.

On dit à ce propos qu'un auteur renommé

Avait dans ses cartons un poëme imprimé,  
Qui, pouvant défier le plus malin critique,  
Aurait de son libraire enrichi la boutique,  
Quand, saisi tout-à-coup de la soif du pouvoir,  
Parmi nos magistrats l'auteur voulut s'asseoir.  
Estimé du ministre, et digne en tout de l'être,  
Pour obtenir la place il n'avait qu'à paraître;  
Mais il fut convenu que l'ouvrage immolé  
Au fond du magasin serait mis au scellé;  
Et le plaisant du conte est qu'en ce moment même  
Le ministre en secret achevait un poëme.

Tels sont les préjugés, un moment les produit;  
Et tout l'effort d'un siècle à peine les détruit.  
Protégés par l'orgueil, loués par la sottise,  
Ils imposent au monde alors qu'on les méprise.  
La raison et l'esprit ont beau les condamner,  
L'esprit et la raison se laissent gouverner;  
Et mon siècle, si fier de sa vaine sagesse,  
Les fronde par jactance et les suit par faiblesse.

Je sais de quels discours leurs dédains sont couverts.  
« On est las, disent-ils, on regorge de vers.  
« De nos rimeurs vivants on ferait vingt cohortes.  
« Des boudoirs, des palais, ils assiègent les portes.  
« Le Pinde en a peuplé les petites maisons. »  
N'écoute pas, grand roi, ces malignes raisons;  
Ce n'est pas d'aujourd'hui que cette erreur domine.  
Il faut, avant Corneille, en chercher l'origine.  
Elle infectait son siècle; et, quand sa noble voix  
Instruisait les héros, les peuples et les rois,  
La cour se demandait où ce puissant génie

Avait appris la guerre et la diplomatie.  
L'étranger pour le voir accourait dans Paris ,  
Le cherchait près du trône , et s'en allait surpris  
Que l'auteur de Cinna , de Pompée et d'Horace ,  
Dans le conseil du roi n'eût pas même une place ;  
Tandis que , préférant un joueur de billard ,  
Le roi laissait Corneille et prenait Chamillard ;  
Et qu'en un froid journal , dont la lecture assomme ,  
L'impertinent Dangeau l'a traité de bonhomme.

De ces faveurs du moins il n'était pas jaloux.  
Ses paisibles lauriers suffisaient à ses goûts.  
Il suivait peu la cour , et ne se plaignait guères  
Que , sans le consulter , le roi fit ses affaires.  
Mais le tendre Racine , abusé par son cœur ,  
Du préjugé funeste éprouva la rigueur.  
Racine , gémissant des malheurs de la France ,  
Aux plaintes des Français prêtant son éloquence ,  
En offrit à son roi le tableau douloureux ,  
Espérant que , des arts protecteur généreux ,  
Un roi , de qui les arts avaient sauvé la gloire ,  
Approuverait son zèle , et lirait son mémoire.  
Louis avec dédain rejeta ce papier ,  
S'indigna qu'un Racine eût osé s'oublier ;  
Et dit , en l'écrasant par un regard sinistre :  
« Parcequ'il fait des vers , veut-il être ministre. »

Le poète en mourut , et je le blâme fort.  
J'aurais quitté la cour , et ne serais pas mort.  
J'aurais dit à mon roi : « Sire , je vous révère ;  
« Votre gloire a rempli l'un et l'autre hémisphère.  
« Rival de Périclès , d'Auguste et de Léon ,

- A votre siècle un jour s'unira votre nom.
- Tout s'agrandit par vous , tout en vous me rappelle
- Le Jupiter d'Homère et sa cour immortelle ;
- Et Charlemagne enfin est le seul de nos rois
- Qui vous passe en grandeur , en génie , en exploits ;
- Mais le fils de Pépin , quoiqu'à moitié barbare ,
- N'avait pas contre nous ce préjugé bizarre.
- A bien payer nos vers il ne se bornait pas.
- Des conseils d'un poète il faisait plus de cas :
- C'est du plus beau des arts rétrécir la carrière ;
- Et donner au génie une indigne barrière. »

Là-dessus , renonçant à sa protection ,  
J'aurais tout renvoyé jusqu'à ma pension ;  
Et sur l'heure au public racontant mon histoire ,  
J'aurais prouvé , morbleu , par un autre mémoire ,  
Que si dans un état , fût-il homme de bien ,  
Un méchant rimailleur est au-dessous de rien ,  
Un poète excellent , quoi qu'on en puisse dire ,  
Peut être un bon ministre et régir un empire.

Solon faisait des vers , et la postérité  
Du code athénien admira l'équité.  
Sophocle était archonte et menait des phalanges.  
David de l'Éternel a chanté les louanges.  
Trois fois contre le Perse Eschyle a combattu.  
Dix papes ont rimé sans nuire à leur vertu.  
La main qui prit Carthage et détruisit Numance  
Essayait sans rougir la plume de Térence.  
Le premier des Césars , le plus grand des vainqueurs ,  
Pour OEdipe au théâtre a fait couler des pleurs.  
Malgré Jean-Chrysostôme , et Cyrille , et Grégoire ,

Julien était poète et régnait avec gloire.  
Adrien sur sa tombe invoquait Apollon.  
L'Anglais à Westminster vit siéger Addisson.  
Frédéric, dont l'Europe a redouté l'audace,  
Briguait comme un bourgeois les lauriers du parnasse.  
Et le grand Richelieu, loin de les rebuter,  
Les eût payés fort cher, s'ils pouvaient s'acheter.

Mais que fais-je ? on va dire, à ma grande colère,  
Que ma muse à son tour aspire au ministère.  
Me préserve le ciel d'une ombre de pouvoir !  
Le bonheur de mes jours est de n'en pas avoir.  
Des trois métiers, grand roi, qui remplissent ta vie,  
Celui de souverain n'est pas ce que j'envie.  
Le monde est aujourd'hui trop rude à contenter ;  
Et, pour vouloir d'un trône, il en faut hériter.  
Je prêche pour mon saint, et non pas pour moi-même.  
J'ai trouvé sous ma plume un absurde système,  
Un préjugé honteux, renouvelé des Goths,  
Qui fait rougir mon siècle et triompher les sots.  
Je cherche à le détruire ; et, si j'en ai la gloire,  
Je laisse à qui voudra le fruit de ma victoire.  
Je ne suis pas, grand roi, de ces honteux rimeurs,  
Qui, sans goût, sans amour, courtisant les neuf Sœurs,  
Par elles dans le monde adroits à se produire,  
Loin de s'en faire honneur, s'empressent d'en médire ;  
Et qui, d'un pied furtif, traversant l'Hélicon,  
S'en vont chez Jupiter renier Apollon.  
L'Olympe est radieux, mais n'a rien qui me tente.  
On y lance la foudre, et le bruit m'épouvante.  
L'air du Pinde est si calme, il a tant de fraîcheur ;

L'Hypocrène murmure avec tant de douceur;  
Ses bosquets sont si verts; sa rive est si fleurie.  
Je m'y plais, j'y demeure, et permets qu'on en rie.  
Qui dédaigne mon art peut m'y laisser en paix.  
Puisse le dieu du goût ne m'en bannir jamais !  
Et de t'y voir un jour qu'il daigne me permettre,  
Tu me feras l'honneur de répondre à ma lettre.

M. J. P. G. VIENNET.

---

## LE BOCAGE.

DANS ce bocage solitaire  
Tout nous invite aux doux plaisirs :  
Ouvre ton cœur à mes desirs,  
Viens dans mes bras, viens ma Glycère !  
Que pourrais-tu craindre en ces lieux ?  
Amour les couvrit de feuillage  
Pour nous voiler à tous les yeux,  
Et défendit qu'aucun fâcheux  
Pût pénétrer sur leur ombrage.  
Livre-toi donc à mon ardeur,  
Saisissons l'instant du bonheur,  
Jouissons vite, ô mon amie !  
Le soleil renaît tous les jours,  
Mais quand le flambeau de la vie  
S'éteint, hélas ! c'est pour toujours.

## LES CONFESSIONS DU POÈTE.

## STANCES.

J'AVAIS quinze ans lorsque je vis Suzon,  
Et j'adorai sa défunte innocence ;  
Je soupirais comme feu Céladon,  
Quel beau moment pour faire une *romance* !

Sans soupirer , un tyran déloyal  
Fit Suzon mère, et n'en fit pas sa femme ;  
Un séducteur , un enfant , un rival !...  
Quel beau sujet pour faire un *mélodrame* !

Lors je voulus faire un peu le méchant ,  
Toujours à froid je m'échauffais la bile ,  
Après l'esprit je courais bêtement :  
Quel beau moment pour faire un *vaudeville* !

Je ne pensais déjà plus à Suzon ,  
Je vis Chloé, veuve riche et jolie ,  
Pleurer la mort d'un vieux et laid barbon ;  
Quel beau sujet pour une *comédie* !

Pour la charmer je me battis les flancs ;  
Princesse en pleurs , amant qui toujours crie ,

B.

Grandes vertus , grand feu , grands sentiments ;  
Quel beau snjet pour une *tragédie* !

Mais las ! par-tout je trouvais des sifflets ;  
Triste , enragé de ne pouvoir écrire ,  
Je fus jaloux du plus petit succès ;  
Quel beau moment pour faire une *satire* !

Ayant tout fait , je vins à m'ennuyer ,  
Mais l'ennui même excita ma Minerve ;  
Baillant par-tout , faisant par-tout bâiller ,  
Pour l'*opéra* que j'étais bien en verve !

Mes créanciers , censurant mon budget ,  
Me fatiguaient de leurs vives instances ;  
Moi , sans encor posséder mon sujet ,  
Mourant de faim , j'écris sur les *finances* !

C'en fut assez , je n'inventai plus rien ,  
Mon pauvre esprit tomba dans la disette ;  
Mais je flattai ceux qui me payaient bien ;  
Quel beau moment pour faire une *gazette* !

Allons , messieurs , il vous faut m'applaudir ;  
J'ai de l'intrigue autant que du génie ,  
Je dors très bien et je sais endormir ,  
Ne puis-je pas être à l'*Académie* ?

M. Charles RAISON.



## MA RÉFORME.

**Q**UE les amants de la victoire  
Courent sous les drapeaux de Mars !  
Pour moi, peu jaloux de la gloire,  
J'ai choisi d'autres étendards.  
Je sais qu'à ma faible jeunesse  
Le champ des lauriers est fermé ;  
Mais du moins près de ma maîtresse  
Je ne serai pas réformé.

L'Amour, de tous les capitaines,  
Est celui que j'aime le mieux :  
On porte avec plaisir ses chaînes,  
Sans commander on est heureux.  
Amants, soyez constants, fidèles,  
Au corps soyez toujours présents,  
Ou craignez d'apprendre à vos belles,  
Qu'on peut trouver des remplaçants.

Bellone veut pour son service  
Un rude et long noviciat ;  
Mais en amour le plus novice  
Est toujours le meilleur soldat.  
Une leçon prise à Cythère  
Rend l'écolier maître à son tour ;  
Et rien n'est plus facile à faire  
Que l'exercice de l'amour.

O Dieu charmant , sous tes bannières  
On ne voit pas de déserteur :  
Tous tes soldats sont volontaires ,  
Et brûlent de montrer du cœur.  
Partageant leur impatience ,  
Sans peine à tes lois j'ai souscrit.  
Ah ! que ne puis-je , en récompense ,  
Dans vingt ans être encor conscrit !

M. TÉZENAS DE MONTBRISON.

---

## A MON VIEIL AMI,

LE JOUR DE SA NAISSANCE (29 FÉVRIER).

Toi, qui n'as vu que quinze fois  
Renouveler le jour de ta naissance ,  
Et que pourtant , loin de l'adolescence ,  
Soixante quatre hivers surchargent de leur poids ;  
Bissextile Bertin , que j'aime et que j'honore ,  
Pussions-nous quinze fois encore  
Nous embrasser à pareil jour ;  
Et le verre à la main , charmer notre vieillesse.  
Du souvenir des hymnes qu'à l'amour  
A consacrés notre jeunesse.

M. le Comte DE PFÄFFENHOPFEN.

## ÉLÉGIE

## SUR LA MORT DE DUCIS.

DUCIS, le front chargé de lauriers et de fleurs ;  
Ducis, aimé des dieux et si cher aux neuf Sœurs,  
Dans l'ombre d'un cercueil, endormi sous la pierre,  
Du ciel qui l'inspirait a perdu la lumière ;  
Il n'est plus, ne vit plus, hélas ! que dans nos cœurs,  
Et n'a plus ici-bas qu'une tombe et des pleurs.

Dans la nuit du trépas, les Parques trop cruelles

Couvrent tous ces présents divins,

Tous ces trésors qu'à pleines mains

Versaient sur lui les dieux et les Muses fidèles.

Nous ne jouirons plus de l'abandon touchant

Qui de cette âme heureuse était le doux penchant.

Où trouver son accent si sublime et si tendre !

Celui qui l'entendit ne doit plus rien entendre.

Non, rien ne nous rendra ce charme ravissant

De son cœur toujours renaissant,

Et toujours prompt à se répandre.

Prière, encens, regrets, vous êtes superflus !

Il est trop vrai, grands dieux ! nous ne le verrons plus.

Mais non, la terre en vain le couvre et le dévore ;

Quiconque a pu le voir croira le voir encore.

D'un souvenir profond le charme douloureux

Doit régner à jamais dans nos cœurs qu'il déchire.

Qui pourrait oublier tous ces moments heureux  
Où pour l'amitié-seule il accordait sa lyre ?  
C'est lui , c'est la vertu qui parle et nous inspire ;  
Elle anime ses traits , sa voix , ses mouvements ;  
Dans ses yeux attendris c'est elle qui respire ,  
Et sur sa bouche encor je crois la voir sourire.  
Au charme heureux et pur des plus doux sentiments

On se plaît à la reconnaître :

Pour la faire adorer il n'avait qu'à paraître.  
Elle était dans son ame , elle vit dans ses vers :  
Il fit de la vertu l'amour de l'univers.

De la tombe évoquée elle perce l'abyme :  
Hamlet , saisissant l'urne où gémit la victime ,  
Sur le sein maternel la pose en frémissant ,  
Et l'effroi vient trahir le crime pâissant.  
C'est elle , à Frédégonde apportant l'épouvante ,  
Qui , d'un attentat plein d'horreurs ,  
Lui montre sur sa main la trace renaissante.  
Elle livre Macbeth à ses propres fureurs ,  
Et tient son cœur troublé sous des poignards vengeurs.

Arrachant de ses yeux la clarté qu'il déteste ,  
OEdipe cède au poids d'un ascendant funeste ;  
A tous les crimes condamné ,  
Son destin le poursuit , mais sa vertu lui reste.  
Il est proscrit , abandonné ,  
Il perd , avec le jour , sa patrie et son trône ;  
Mais elle est dans son cœur et lui laisse Antigone.  
Dans tes esprits , Léar , dans ton cœur abattu ,

Je vois à ta raison survivre ta vertu.  
C'est elle que j'entends et plus sainte et plus pure ;  
Sublime sous les traits de l'auguste nature ,  
A la tendre pitié qu'inspire ton aspect ,  
Elle fait dans nos cœurs succéder le respect ;  
Mais qu'elle nous ravit, nous émeut, nous enchante !  
Que sous les traits d'Elmonde elle est belle et touchante !

A la voix de l'amour toujours sa voix s'unit ;  
Dans les feux , dans les pleurs son accent retentit.  
O Pharan, Saléma, quelle coupable flamme !  
Dieux ! que de traits cruels sont entrés dans leur ame !  
Cet amour si profond, terrible, déchirant ,  
Renaît de leurs combats toujours plus dévorant.  
Accru dans les remords, nourri dans le silence ,  
Ses tourments et ses pleurs redoublent sa puissance.  
Et quand plus absolu , réunissant ses feux ,  
Il semble de leur ame entraîner tous les vœux ,  
Leur besoin le plus cher est encor l'innocence.  
Ainsi son cœur brûlant, mais pur comme un beau jour  
Jamais de la vertu n'a séparé l'amour.

Eschyle d'Albion, tu dois à son génie  
Des triomphes nouveaux, une nouvelle vie.  
Oui pour toi la nature interrompt ses lois,  
Schakespear, tu devais naître et mourir deux fois.  
Comme elle t'inspirait, la nature l'inspire,  
C'est elle qui frémit, c'est elle qui soupire,  
Qui révèle à son ame, et met sous ses pinceaux  
Des images, des traits et des accents nouveaux.

De tes mains échappée il a saisi ta lyre,  
Il émeut, frappe, étonne, et c'est lui qu'on admire.  
A la tendre Pitié qu'implorent nos douleurs,  
S'il eût jamais pu naître un cœur inaccessible,  
Sa voix aurait porté l'heureux besoin des pleurs  
Dans ce cœur étonné de se trouver sensible.

Son ame, faite pour les cieux,  
Semblait chercher une autre vie  
Dans le charme mystérieux  
De sa chère mélancolie.

Avec elle enfoncé sous les pâles rameaux  
Du saule qu'il aimait, c'est au bord des ruisseaux,  
Dans le sein du silence et de la rêverie,

Qu'il puisait ces trésors féconds,  
D'où jaillissent des traits, des accents si profonds;  
D'où sortent la pitié, le remords, la tendresse,  
La piété, l'amour, le charme, les douleurs,  
Tous ces vers faits avec des pleurs,  
Qu'on lit, qu'on répète sans cesse,  
Et qui restent dans tous les cœurs.

Oh ! comme il prodiguait tous les feux du génie !  
Jusque dans les hauteurs d'une raison hardie,  
Son cœur portait le mouvement,  
Et toujours sa pensée était un sentiment.  
Doux, ingénu, profond, gracieux ou terrible,  
Par-tout il mit du vrai l'accent irrésistible.

Mais du Pinde souvent descendant au verger,  
L'amant de Melpomène est un simple berger.

Il chérit ses moutons, ses pipeaux, son Annette,  
Et ne chante, sur sa musette,  
Que l'aimable innocence et la paix des hameaux.  
Lui-même nous l'apprend : armé de sa houlette,  
Il eût voulu ne voir que son chien, ses agneaux,  
Les bois, les champs, les prés, sa douce bergerette :  
(\*) « On aurait dit Ducis comme on dit Timarette. »

Au milieu des rochers, dans un désert brûlant,  
Sur l'océan de sable, où de son poids ardent,  
L'astre enflammé des cieux consume la nature,  
S'il nous montre, à côté du besoin dévorant,  
Une source, des fleurs, une île de verdure,  
Et du riche palmier l'ombrage consolant ;  
S'il nous peint la sensible et touchante Almazelle,  
Trouvant, dans cet heureux séjour,  
Un fruit qui la ranime, une voix qui l'appelle,  
Et la solitude et l'amour,  
Comme son vers répand le charme qui l'entraîne !  
Des zéphyrS caressants quand l'amoureuse haleine  
Du printemps et des fleurs annonce le retour,  
Tel, et moins doux encore, on voit naître un beau jour.  
Le ruisseau qui murmure en parcourant la plaine,  
Sur des gazons touffus et sous un ciel d'azur,  
S'écoule moins frais et moins pur.  
Malgré le poids des ans, c'est l'amour qui l'inspire,  
Et sur sa lyre encor c'est l'amour qui soupire.

(\*) Vers de Ducis.

Et toi, douce Amitié, cher besoin de son cœur,  
Qu'il porta dans ton sein de charme et de candeur !  
Trésor de sa pensée, asile de son ame,  
Avec quels tendres soins il nourrissait ta flamme !  
C'est pour toi que souvent le plus riche tableau,  
Trouvé dans la nature, et comme elle sublime,  
S'agrandit à ses yeux, se colore, s'anime,

Et sort vivant de son pinceau.

Son cœur, en te parlant, échauffe son génie,  
Et de ton feu sacré l'épître est embellie.  
C'est pour toi, près de toi, qu'aux tragiques accents,  
Aux élans inspirés d'une muse divine,

Il a fait succéder les chants

Et les jeux d'une muse innocente et badine.

A table, avec transport, il recevait ta loi,  
Même il chanta le vin pour le boire avec toi !

Ah ! s'il n'est rien qui soit plus beau que le génie,  
Régnant sur nos esprits, dans nos cœurs triomphants,  
C'est le génie encor, dans notre ame attendrie,

Portant le charme plus touchant

De son aimable bonhomie.

Cet abandon parfait, ces naïves douceurs,

D'une humeur facile et sincère,

Augmentaient encor dans nos cœurs

Le pouvoir attachant d'un noble caractère.

Voltaire nous l'a dit, Ducis le prouvait mieux :

(\*) « L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux. »

Son ame aimante et douce était encor plus fière.

(\*) Vers de Voltaire.



Sur sa force appuyé, dans un calme sévère,  
 On l'a vu, sans orgueil, refuser les honneurs,  
 L'éclat de la fortune et toutes ses faveurs.  
 La retraite et la paix, sa mâle indépendance,  
 Son génie et son temps, voilà son opulence.  
 Ah ! combien il était plus grand que les grandeurs !  
 En lui-même son rang fut mis par la nature.  
 Sur son front, de sa vie et glorieuse et pure,  
     Brillait la douce majesté ;  
     Et, simple dans sa dignité,  
 Il sut, avec un charme, une grace suprême,  
 A tout ce qu'on révère unir tout ce qu'on aime.

Mais il n'est plus !... Hélas ! en chantant ses vertus,  
 Sa touchante bonté, ses talents, son génie,  
     Au fond de mon ame attendrie  
 J'ai cru le retenir. Oh ! charmes superflus !  
 La vérité m'accable, et répète : *Il n'est plus !*

Mme Victoire BABOIS.

## ÉPIGRAMME.

De *l'Étoile*, dit-on, critique très sévère,  
 Fit sécher de douleur et descendre au cercueil  
     Un petit auteur éphémère,  
     Pétri du ridicule orgueil  
     De se croire au rang des grands hommes.  
 Ah ! que de familles en deuil  
 Si *l'Étoile* vivait dans le siècle où nous sommes.

M. P. VILLIERS.

## ANECDOTE, 1818.

Sua la banquette d'infamie,  
Naguère figurait un quidam, accusé  
Du crime de polygamie.  
Le drôle convenait qu'il avait épousé  
Successivement quatre femmes ;  
Mais que toujours mécontent de ces dames,  
A chacune il donna congé,  
Et qu'il en eût ainsi changé,  
Jusqu'à ce que (soit dit sans offenser personne),  
Il en possédât une bonne.  
Ces principes étant par nos lois repoussés,  
L'excuse inadmissible, et la défense vaine,  
A dix ans de travaux forcés  
Le tribunal fixa la peine.  
Lorsqu'il eut entendu sa condamnation,  
S'adressant à la cour : ô magistrats sévères,  
Quinze ans de mariage et dix ans de galères,  
Pour moi quelle punition !

M. POMARDIN-SIMON.

---

## L'OURS ET LA GUENON

FABLE IMITÉE D'YRIARTE.

**L**E gagne-pain d'un pauvre hère,  
Un ours, un matin, répétait,  
Debout sur ses pieds de derrière,  
La danse que mal il savait.

Se croyant un grand personnage,  
Il dit à certaine guenon :  
« Je pense que j'ai ton suffrage ! »  
La connaisseuse lui dit : non.

Notre ours reprit : « Juge sévère !  
« Ah ! si tu ne m'en voulais pas,  
« Tu trouverais, la chose est claire,  
« De la grace dans tous mes pas. »

« Bravo ! bravo ! l'ami, courage,  
« Dit le porc entendant cela ;  
« Jamais ours aussi bien, je gage,  
« N'a dansé, ni ne dansera. »

L'ours se recueillant en soi-même,  
Médite cet éloge-ci :

Il en sent la sottise extrême,  
Puis modestement parle ainsi :

« Ma chère guenon, je l'avoue,  
« J'ai douté de ton jugement ;  
« Mais puisque le pourceau me loue,  
« Je danse mal, assurément. »

C'est mauvais signe, quand le sage  
Désapprouve un de nos écrits :  
Mais qu'un sot vante encor l'ouvrage...  
Auteurs, croyez-moi, c'est bien pis !

M. J. BLONDEAU DE COMMERCEY.

---

## L'ESCLAVE SPIRITUELLE.

« **ESCLAVE** jeune et séduisante,  
« Dis-moi, toi qui remplis cette coupe de vin,  
« Bacchus exprima-t-il ce jus pur et divin  
« De ta joue à nos yeux de fraîcheur si brillante ?  
« Réponds, à toi qui de nos cœurs disposes ! »  
Alors avec un air et coquet et malin :  
Fait-on du vin avec des roses ?

M. F. MAYEUR.

## LE LIS ET LA VIOLETTE(\*).

## FABLE.

SANS éclat, sans couleur,  
Une fleur délaissée,  
Sur sa tige baissée,  
Déplorait son malheur:  
Contre moi, disait-elle,  
Le destin irrité,  
D'une pâleur mortelle  
A terni ma beauté.  
Le papillon volage  
Ne m'offre plus ses vœux.  
Je n'obtiens plus l'hommage  
Du zéphyr amoureux;  
Aux doux baisers de Flore  
Succèdent ses rigueurs,  
Et l'insensible aurore  
Me refuse ses pleurs.  
Hélas! tout me délaisse.  
Le lis lui dit: Ma sœur,  
Dissipe ta tristesse,  
Et reprends ta fraîcheur;  
Une erreur passagère

(\*) La violette fut comprise dans l'amnistie du Roi.

N'est point un attentat,  
Et le pardon d'un père  
T'a rendu ton éclat.  
D'un prince qui pardonne  
Parons les cheveux blancs,  
Soyons de sa couronne  
Les plus beaux ornements.  
Flore à notre alliance,  
Souscrit avec bonté;  
Louis verra dans toi l'objet de sa clémence,  
Et dans moi l'attribut de la fidélité.  
S'il existait encore  
Une coupable fleur,  
Zéphyr, dis-lui que Flore  
Présente à ses regrets le lis consolateur.  
M. Le Chevalier DE RAGOURD.

---

## TRIOLET.

J'AI ME gentille villageoise,  
Avec son joli bavolet;  
Fi ! d'une orgueilleuse bourgeoise;  
J'aime gentille villageoise.  
L'une a l'humeur un peu sournoise,  
L'autre vous rit d'un air follet.  
J'aime gentille villageoise,  
Avec son joli bavolet.

M. DE SAQUENVILLE.

## FRAGMENT

D'une nouvelle traduction de la *Jérusalem délivrée* (\*). Combat de *Tancrede* et de *Raimbaud*, chant VII.

Un guerrier sur le pont s'est présenté soudain.  
Le glaive étincelant s'agite dans sa main :  
Dans son maintien respire et l'orgueil et l'audace ,  
Et sa bouche vomit l'injure et la menace :  
« Toi , qu'amène aujourd'hui ta fortune ou ton choix  
Dans ce séjour qu'Armide a soumis à ses lois ,  
Ne crois point t'échapper de ces fatales rives ;  
Au-devant de ses fers porte tes mains captives :  
Ces murs te sont ouverts ; entre , et viens recevoir  
Le joug qu'à tes respects impose son pouvoir.  
Là , des cieux à jamais la clarté t'est ravie ;  
Là , le cercle des ans entraînera ta vie ;  
Mais si tu veux jurer, défenseur de ses droits ,  
Une guerre éternelle aux soldats de la Croix ,  
Tu seras libre. » Il dit : frémissant de l'outrage ,  
Le héros reconnaît , aux armes , au langage ,  
Raimband , qui , par Armide , égaré dans ces lieux ,  
Et pour elle abjurant la foi de ses aïeux ,  
Quand la cause des cieux l'appelle à leur défense

(\*) Cet ouvrage sera publié incessamment.

Au lieu de la détruire embrassa sa croyance.  
 Et, le front enflammé d'une sainte fureur :  
 « Lâche ! que tout chrétien doit voir avec horreur !  
 Tancrède est sous tes yeux : ton audace est trompée,  
 Et les guerriers du Christ m'ont vu ceindre l'épée.  
 J'ai vaincu les mortels révoltés contre lui :  
 Toi-même tu pourras l'éprouver aujourd'hui ;  
 Et ma main que choisit la céleste puissance,  
 Dans ton infame sang éteindra sa vengeance. »

A ce nom glorieux, tout-à-coup ébranlé,  
 Le parjure Raimbaud pâlit : il a tremblé ;  
 Mais, déguisant encor la terreur qui l'accable :  
 « Ici, tu dois trouver la mort inévitable ;  
 Ici doit succomber la force de ton bras.  
 Tancrède, ma valeur ne me trahira pas.  
 Ta tête, qu'abattra l'épée étincelante,  
 Aux pieds des chefs chrétiens ira rouler sanglante. »

Ainsi dit l'infidèle ; et du jour radieux  
 Les dernières lueurs abandonnaient les cieux.  
 Alors, dans le château, mille feux s'allumèrent,  
 Et la terre et les airs ensemble s'enflammèrent :  
 Telle, aux jeux du théâtre, où règne la grandeur,  
 Une pompe nocturne éclaire sa splendeur.  
 Armide, dominant la partie élevée,  
 Peut tout voir, tout entendre, et n'est point observée.

Irritant son audace, et le fer à la main,  
 A combattre, Tanerède est disposé soudain.  
 L'ennemi vient à pied : le prince, sur l'arène,  
 Descend de son coursier qui se soutient à peine.  
 Sous son casque, Raimbaud, couvert du bouclier,



Déjà du glaive nu menace le guerrier ;  
Déjà Tancrede est prêt : du héros invincible  
La voix est formidable, et le regard terrible.

De ses armes l'impie a su s'envelopper ,  
Et par de longs circuits il cherche à le frapper.  
Tancrede , retrouvant sa force languissante ,  
Tout-à-coup fond sur lui , le presse , et lui présente ,  
Toujours devant ses yeux , par un rapide effort ,  
Dans le même moment , et la foudre et la mort.  
Ses coups , qu'il dirigeait , d'une égale furie ,  
Où la nature a mis le siège de la vie ,  
Tombent accompagnés de ses cris menaçants.  
Son adroit ennemi s'agite en tous les sens ;  
Tantôt du bouclier oppose la défense ;  
Tantôt sait par le fer repousser la vaillance ;  
Et croit , par sa souplesse et son agilité ,  
Tromper le châtiment qu'il a trop mérité.  
Ses prompts détours sont vains , le guerrier qui l'abhorre  
Tancrede , à le punir alors plus prompt encore ,  
Brise son bouclier , et son casque entr'ouvert ,  
Et des flots de son sang il est déjà couvert.  
Le héros , que son fer n'a pu jamais atteindre ,  
Poursuit ; et l'apostat bientôt a tout à craindre ,  
Et son cœur déchiré frémissait , tour-à-tour ,  
De remords , de vengeance , et de honte et d'amour.  
Enfin , s'abandonnant à son aveugle rage ,  
Et d'un dernier effort rappelant son courage ,  
Rimbaud désespéré jette son bouclier ,  
Saisit de ses deux mains le glaive meurtrier ,  
Fond sur son adversaire , et lui porte , implacable ,

Au-dessous du flanc gauche un coup inévitable ;  
Lève alors sur son front le fer appesanti,  
Redouble, et du guerrier le crâne a retenti.  
Le casque reste entier ; mais, devant l'infidèle,  
Tancrede, un seul moment, et fléchit et chancelle ;  
Dévorant le perfide, enflammé, furieux,  
Il écume ; l'éclair sort ardent de ses yeux.  
Raimbaud ne soutient plus un aspect si terrible.  
Le héros fait briller son épée inflexible.  
Il frissonne, recule, et croit sentir enfin  
L'acier ensanglanté frémissant dans son sein.

A la tête du pont un pilastre s'élève ;  
Là, va tomber le coup du formidable glaive.  
L'étincelle en jaillit ; et , glacé de terreur,  
L'impie a vu la mort s'approcher de son cœur.  
La fuite est désormais son unique espérance ,  
Son asile , et soudain vers le pont il s'élance.  
Mais Tancrede le suit , et déjà de son bras  
L'atteint , et de ses pas déjà presse ses pas :  
Dans les airs tout-à-coup, sous de lugubres voiles ,  
Expirent les flambeaux , s'éteignent les étoiles ;  
Les cieux sont nus, déserts ; aucun astre ne luit,  
Et seule règne en paix la ténébreuse nuit.

Dans les enchantements de cette ombre éternelle ,  
Tancrede ne suit plus, ne voit plus l'infidèle,  
En vain cherche un objet qui repose ses yeux ,  
Et s'avance au hasard d'un pas faible et douteux.  
Il pose un pied craintif, sans l'avoir aperçue ,  
Sur le seuil d'une porte , insidieuse issue ;  
Qui , roulant sur ses gonds par un double battant ,

Dans un profond cachot le renferme à l'instant.

Ainsi quand, soulevant ses vagues écumantes,  
Dans les champs ferrarais, paisibles et dormantes,  
La mer inonde au loin le sol marécageux,  
Le poisson, s'échappant de ses flots orageux,  
Trouve pour se jouer une onde plus tranquille;  
Mais la captivité l'attend dans son asile :  
Ainsi l'infortuné, dans ce fatal séjour,  
Entre et n'espère plus la lumière du jour.  
D'une robuste main il ébranle la porte ;  
Sa force l'abandonne, et son malheur l'emporte.  
Une voix dit : « Tancrède, il est temps de fléchir.  
Va, des liens d'Armide on ne peut s'affranchir ;  
Mais ne craint point la mort : ici les destinées  
Au tombeau des vivants consacrent tes années. »

M. TERRASSON.

---

## L'HEUREUSE SURPRISE.

UNE dévote à Saint-Landri  
Faisait, dit-on, une neuvaine  
Pour la santé d'un sien mari,  
Attaqué de fièvre quartaine :  
Il mourut... lors la femme dit :  
Du saint que la faveur est grande !  
C'est justement qu'on le bénit,  
Il fait plus qu'on ne lui demande.

M. F. M. CORNETTE.

## L'AMOUR MUET.

CHANSON.

AIR : *A faire.*

Non, contre vous je ne pouvais m'armer,  
Graces, attraits, tout cède à votre empire;  
J'ai vu Naïs, je veux, je dois l'aimer,  
Mais je ne puis, je ne dois pas le dire.

Amour, amour, cesse de me charmer,  
Tu sais trop bien, riant de mon martyre,  
Faire expier le doux bonheur d'aimer  
Par le tourment de ne pouvoir le dire.

Je brave tout... et je veux exprimer  
Ce qu'à mon cœur un tendre amour inspire;  
Je la revois, je ne sais plus qu'aimer,  
Et j'aime trop pour savoir bien le dire.

Mais cet amour que rien ne peut calmer  
Pourra-t-il donc cacher ce qu'il desire?  
C'est malgré moi qu'il m'a fallu l'aimer,  
Et malgré moi mon cœur saura le dire.

M. Charles RAISON.

---

A M. J. REY,

EN LUI OFFRANT UNE TABATIÈRE.

LA vénérable antiquité,  
Bien que, parfois très ennuyeuse,  
De mainte fable ingénieuse  
Sut embellir la vérité;  
( Car, la sauvage déité,  
Toute nue ! hélas, est hideuse  
Pour notre pauvre humanité.)  
Parmi celles qu'on vit éclore  
De son poétique cerveau,  
J'aime sur-tout cette Pandore,  
A l'univers qui le déplore  
Faisant son terrible cadeau.  
Certes, si cette aimable fille  
N'eût ouvert si mal-à-propos  
Sa boîte pleine de fléaux.  
De Noé la grande famille,  
Au sein d'un éternel repos,  
Aurait ignoré tous ces maux  
Dont l'essaim chaque jour fourmille.  
Par un admirable secret,  
Je sais bien que la Providence  
Au fond du céleste coffret  
A laissé la douce espérance :

Fort belle chose j'en conviens,  
Mais qui ne peut, en conscience,  
Nous faire oublier tous les biens  
Promis dans les jours d'innocence.  
Sans cette boîte-là, pourtant,  
L'homme serait digne d'envie !  
Toujours heureux, toujours content,  
Comme un ruisseau, sur la prairie  
Suivant une route fleurie,  
Il verrait s'écouler sa vie  
De son aurore à son couchant.  
Sans haines et sans jalousies,  
Les poètes s'embrasseraient.  
Si nous avions des maladies,  
Les médecins nous guériraient ;  
Les politiques se tairaient,  
Et se moquant de leur folie,  
Sagement au roi laisseraient  
Le soin de sauver la patrie.  
On verrait, des plus tendres feux,  
Brûler les amants et leurs belles ;  
Les amis, constants, généreux,  
Au signal d'un revers affreux,  
Ne fuiraient pas à tire-d'ailes ;  
Les époux seraient amoureux,  
Et leurs femmes seraient fidèles !...

Oh ! que je maudis de bon cœur  
L'impertinente créature  
Qui, dans son indiscrete ardeur,  
A perdu sa race future...

Dont nous sommes tous , par malheur !  
Que cette boîte merveilleuse  
Nous a fait dignes de pitié !  
Celle que t'offre l'amitié,  
Sans doute , sera moins fameuse ;  
Tu l'empliras tout simplement  
De cette odorante poussière  
Que nous vante si plaisamment  
Le Sganarelle de Molière ;  
Tu pourras l'ouvrir sans effroi :  
Ami , ton bon cœur me l'atteste ;  
Non , non , la colère céleste  
Ne songera jamais à toi  
Pour nous faire un présent funeste...  
Mais qu'au fond de ta boîte il reste  
Toujours un souvenir pour moi.

M. J. M. A. MONPERLIER.

---

## QUATRAIN

Sur la naissance du prince de JOINVILLE, le jour  
du transport de la statue de HENRI IV.

QUAND dans Paris Henri quatre s'avance ,  
Neuilly voit naître un de ses petits-fils ;  
C'est en un jour deux bienfaits pour la France ,  
Présage heureux du long règne des lis.

M. FAMIN.

C.

## STANCES

## ADRESSÉES AUX HOMMES.

SUR LES FEMMES QUI S'OCCUPENT DE POLITIQUE.

**V**ous nous blâmez de parler politique,  
En vérité, messieurs, vous avez tort,  
Et laissant là tout esprit de critique,  
Je veux tenter de nous mettre d'accord.

Nous vous aimons, je me plais à le dire ;  
Tout, entre nous, est commun ici-bas :  
Or, quand le cœur, le sentiment inspire,  
Pourquoi les goûts ne se suivraient-ils pas ?

Pour embellir votre existence entière  
Quand nous formons tant de vœux superflus,  
Est-il permis de rester en arrière  
Pour ce qu'on voit vous occuper le plus ?

Le bien public nuit et jour vous agite,  
Vous régez, vous réglez l'univers...  
Ce qui pour vous est un si grand mérite,  
Peut-il pour nous être un si grand travers ?

Lorsqu'avec nous votre esprit se déploie,  
Ne pouvons-nous prendre aussi votre ton ?



Sommes-nous donc des enfants qu'on renvoie  
Quand par hasard on veut parler raison.

Il serait beau pour un homme qu'enflamme  
De son pays la gloire, l'intérêt,  
De voir sourire ou s'étonner sa femme  
Au mot d'emprunt, d'armée ou de budget.

Peut-elle entendre avec indifférence  
Ce que chacun a droit de discuter ?  
Ne faut-il pas qu'elle ôte à sa dépense  
Ce qu'à l'impôt elle voit ajouter ?

Oubliera-t-elle, insensible ou futile ,  
Ces grands combats, effroi du genre humain ;  
Doit-elle , ô dieux ! rester froide et tranquille  
Si son enfant peut la quitter demain ?

Quand vingt journaux, instructifs et commodes.  
Soir et matin chez elle arriveront ;  
Ne sera-t-il que le journal des modes  
Qu'elle ait le droit de discuter à fond ?

Lorsque naguère enfin dans leurs souffrances  
On la voyait consoler ses amis  
Sur leurs dangers , leurs vœux , leurs espérances ,  
La blâmait-on de donner son avis ?

Laissez , laissez une vaine censure ,  
Pères , maris , aimables précepteurs :

**Vous ne pouvez réformer la nature ;  
Et c'est pour vous le plus grand des bonheurs.**

**Entre les droits des faibles créatures ,  
Le sort ( voilant ses éternels décrets )  
N'a pas tracé des limites bien sûres ,  
Et chacun cède à ses penchants secrets.**

**Sur un sujet qui si fort vous transporte ,  
Si nous osons nous enflammer aussi ,  
C'est , je le sens , une audace un peu forte ;  
Mais il se peut que tout doive être ainsi.**

**Si d'un joujou , d'une toilette à faire ,  
D'un rien parfois vous jugez mieux que nous ;  
Je ne vois pas pourquoi dans cette affaire  
Nous ne pourrions raisonner comme vous.**

**Mais qu'ai-je dit ? l'espoir seul de vous plaire  
Peut embellir ces débats à nos yeux ,  
Et près de vous , je n'en fais point mystère ,  
D'autres sujets nous conviendraient bien mieux.**

**Quand l'amitié , quand l'amour nous rassemble ,  
Bientôt le reste est par nous rebuté ;  
Mais il vaut mieux politiquer ensemble  
Que de rester chacun de son côté.**

**Tous vos desirs ne sont-ils pas les nôtres ?  
Vous plaire en tout n'est-il plus notre soin ?**

Quoi ! séparer nos intérêts des vôtres !...  
La conséquence irait un peu trop loin.

Sur ce qu'on fait , sur ce que l'on propose ,  
Passez-nous donc quelques mots superflus ,  
Où désormais parlez-nous d'autre chose ,  
Si vous voulez que nous n'en parlions plus.

Mad. la Princesse CONSTANCE DE SALM.

---

## L'ILLUSION DU BAISER.

N<sup>U</sup>n dirai plus que les baisers sont doux.  
En ai pris un sur les lèvres d'Isaure ,  
Au grand danger de la mettre en courroux.  
Depuis ce jour mal secret me dévore ,  
Ne chante plus , deviens triste et rêveur ;  
Et lorsque vois celle qui m'ensorcelle ,  
Suis de par-tout plus tremblant qu'un voleur.  
Si que ne puis dire à la jouvencelle  
Le mal cruel qui tant me fait souffrir.  
Ai tort pourtant , car s'il est un remède  
Qui puisse , hélas ! m'empêcher de mourir ,  
Suis presque sûr qu'Isaure le possède.

M. GUY MENUAU.

## LE BON CONSEIL.

M<sup>A</sup> chère enfant, écoutez-moi,  
Disait dame Alix à Julie;  
Sachez que plus on est jolie  
Et plus on doit veiller sur soi.  
Craignez sur-tout la médisance  
Qui, par malheur, déjà s'attache à vous;  
Peut-être, soit dit entre nous,  
Manquez-vous un peu de prudence.  
Vous accueillez les jeunes gens  
Sans mauvais dessein, je le pense;  
Mais vous prêtez l'oreille à leurs discours galants  
Avec un air de complaisance  
Qui fait tort à vos sentiments.  
Votre parure aussi quelquefois m'a fâchée,  
Et sur-tout au dernier concert,  
Vous n'aviez pas la jambe assez cachée,  
Et votre sein était trop découvert.  
Et puis... Mais je vous vois rêveuse;  
Je vous parais bien ennuyeuse  
De combattre ainsi tous vos goûts.  
Ah! mon enfant, à Dieu ne plaise  
Qu'aujourd'hui je condamne en vous  
Des plaisirs qu'autrefois mon cœur trouva si doux!  
Mais pour m'y livrer à mon aise  
J'attendis que j'eusse un époux.

## LE BOUDOIR.

**S**ALUT, asile des plaisirs,  
Toi dont l'enceinte solitaire  
A vu Zelmire moins sévère  
Couronner enfin mes desirs;  
Salut, réduit cher et propice  
Aux doux mystères de l'amour!  
Que j'aime de ton demi-jour  
L'incertitude protectrice,  
Et de quels plaisirs renaissants  
Ta vue enivre tous mes sens!  
Oui, l'air qu'en ces lieux je respire  
Est tout chargé de volupté;  
Chaque objet me rend mon délire,  
Chaque objet me semble enchanté.  
Cette gaze mystérieuse  
Qui pressait les plus doux contours,  
Et cette fleur voluptueuse  
Qui paraît le sein des amours;  
Ce divan où tout ce que j'aime  
M'accorda le bonheur suprême  
En paraissant le refuser;  
A mon cœur palpitant d'ivresse  
Tout de ma première maîtresse  
Rappelle le premier baiser.  
Je la vois s'opposer encore

A mon impatiente ardeur ;  
Je vois d'un bonheur qu'elle ignore  
S'alarmer sa jeune pudeur.  
Ainsi la fleur à peine éclore  
D'abord redoute le Zéphyr ;  
Mais Zéphyr triomphe et la rose  
S'entr'ouvre au souffle du plaisir.  
Déjà sur ses lèvres de flammes  
Je crois respirer tout son cœur,  
Et dans notre commun bonheur  
Nous semblons échanger nos ames.  
O souvenir délicieux ,  
Tu me promets une espérance :  
Voici l'heure où de tous les yeux  
Trompant l'active vigilance ,  
De ses attraits Zelmire encor  
A mon avide impatience  
Viendra confier le trésor...  
Mais on approche... Dieux ! c'est elle...  
Amour , seconde mes desirs ,  
Et viens pour de nouveaux plaisirs  
Me donner une ame nouvelle.

M. A. BIGNAN.

A M<sup>lle</sup> AGLAURE DE P...

En lui envoyant les poésies de M. Edmond Géraud.

Je les dépose à vos genoux  
Ces vers d'un rival que j'admire,  
Pour trouver des accords si doux  
Quelle Muse montait sa lyre ?

C'était une vierge au front pur,  
Au sourire plein de tendresse,  
Qui d'un laurier lointain, mais sûr,  
Flattait sa poétique ivresse.

Aujourd'hui, sans l'enorgueillir,  
Ce laurier sur son front s'incline,  
Et le Pinde vient d'accueillir  
L'heureux chantre de Mélusine.

Ainsi, par Délie inspiré,  
Tibulle aux bois de Lucrétille,  
D'espoir et de gloire enivré,  
Fit soupirer son luth docile.

Ainsi nous voyons de nos jours  
Tous les cœurs répéter encore  
Les vers écrits par les amours  
Sur les genoux d'Éléonore.

Femmes, que vos bienfaits sont doux !  
 Inspirant un docte délire ,  
 Des arts , aimables comme vous ,  
 Seules vous assurez l'empire.

Et votre regard satisfait ,  
 Vos faveurs , prix de la victoire ,  
 Nous dédommagent en secret  
 Des amertumes de la gloire.

M. ANTONIN DE SIGOYER

## VERS IMPROVISÉS,

En voyant le portrait de M. l'abbé Dubois ,  
 curé de la paroisse Sainte-Marguerite, ex-  
 posé au Musée Royal des Arts.

Le voilà bien ce vertueux pasteur ,  
 De nos mystères saints éloquent défenseur ,  
 Ce ministre sacré du Très-Haut qui l'inspire !  
 Il prêche sa parole , et son ame n'aspire ,  
 Pour attirer sur nous la grace du Sauveur ,  
 Qu'à faire triompher sa loi dans notre cœur.

En contemplant tous ses traits que j'admire ,  
 Où se peignent si bien la bonté, la douceur ,  
 Je crois le voir lui-même et l'entendre nous dire  
 Que sans la foi pour nous il n'est point de bonheur.

M. DUHAMEL.



## LES LAMENTATIONS DU TASSE.

## STANCES

IMITÉES D'UN POÈME DE LORD BYRON.

DEPUIS que sur mes ans abreuvés d'amertume  
La calomnie a versé ses poisons,  
Le désespoir, hôte de ces prisons,  
Sans terminer mes jours, lentement les consume.

Du jour en vain j'implore la clarté;  
Quand la soif d'un air libre en secret me dévore,  
De ces murs ténébreux l'affreuse obscurité  
A mes yeux s'épaissit encore.

Et lorsque du soleil un bienfaisant rayon  
Descend vers moi de la voûte céleste,  
De ces barreaux l'ombre funeste  
M'arrache à mon illusion !...

Je crois voir de ces lieux l'effroyable génie :  
Son rire affreux répond à mes douleurs.  
Un pain amer et trempé de mes pleurs  
Prolonge mes tourments, en prolongeant ma vie.

Sans espoir d'un destin nouveau,  
Comme un monstre sauvage en son hideux repaire,

Seul ici couché sur la terre,  
Vivant j'habite mon tombeau !

Mais en vain la haine et l'envie  
Dans l'oubli m'ont précipité,  
Par ma constance et mon génie  
J'ai conquis l'immortalité.

J'ai brisé mes liens ; j'ai franchi cette enceinte,  
Porté sur des ailes de feu,  
J'ai chanté les vainqueurs qui, dans la cité sainte,  
Ont délivré le tombeau de mon Dieu !

Que ces nobles travaux ont eu pour moi de charmes !  
Je les ai vus finir ; mes plaisirs sont passés !  
Les derniers vers que ma main a tracés  
Sont maintenant arrosés de mes larmes.

Vous, dont j'ai célébré la gloire et les vertus,  
Vous, dont je croyais voir les ombres  
Errer autour de moi dans ces demeures sombres,  
O mes héros chéris, je ne vous verrai plus !

Compagnons de mon infortune,  
Mon erreur a trop peu duré.  
Votre poète, à ses ennuis livré,  
Ne traîne qu'à regret une vie importune...

Mais en vain le malheur redouble ses efforts,  
Je dois braver l'injustice et l'outrage ;

Ma vertu soutient mon courage ;  
On ne craint rien quand on est sans remords.

Qu'on m'appelle insensé ! Divine Léonore ,  
Tu peux leur répondre pour moi :  
Oui je l'étais quand ce cœur qui t'adore  
Éleva ses vœux jusqu'à toi.

Je te vis : ce fut tout mon crime ;  
Mais en vain , pour mon châtiment ,  
Les tyrans en ces lieux enchaînent leur victime ;  
Ton image est par-tout aux yeux de ton amant.

L'amour , s'il est heureux , rompt bientôt de lui-même  
Les nœuds dont il fut enchanté.  
Crois-moi : le malheur , quand on aime ,  
Est le plus sûr garant de la fidélité.

Oui , c'est pour toi que j'aime encor la vie ;  
Ton souvenir est mon seul bien.  
Faut-il , hélas ! quand tout m'oublie ,  
Que je ne puisse oublier rien ?

Dans ce lieu de douleur , d'exil et d'esclavage ,  
La pensée est sans but , le rire sans gaité ;  
Les mots ne sont point un langage ,  
Et parmi les humains l'homme n'est plus compté.

Tous les infortunés que cet enfer rassemble ,  
D'un à l'autre étrangers , seuls avec leur malheur ,

Ignorent même la douceur  
De souffrir, de pleurer et de mourir ensemble.

Comme eux vil objet de pitié,  
Je n'ai pour adoucir l'ennui qui me dévore,  
Ni les plaintes de l'amitié,  
Ni les larmes de Léonore!

Éclatez, transports furieux!  
Poursuivez le tyran dont la rage inhumaine  
Du spectacle affreux de ma peine  
Se fait un plaisir odieux.

Mais Léonore!... Il est ton frère...  
Je voudrais en vain le haïr.  
Dussé-je encore éprouver sa colère;  
Je lui pardonne et ne veux que mourir!

Mourir!... lorsque tu vis encore!  
Pour desirer la mort, mes jours sont-ils à moi?  
Je t'appartiens : le seul bien que j'implore  
Est de vivre et mourir pour toi.

Ma flamme, à toi-même inconnue,  
Me consumait sans espoir de retour.  
Dans le fond de mon cœur se cachait mon amour  
Comme l'éclair dans le sein de la nue.

Sans oser même te nommer,  
Je t'adorais dans le silence :

Je ne voulais que ta présence :  
Mon bonheur était de t'aimer.

Mais déjà ce bonheur m'a coûté bien des larmes.  
Qu'importe ? Il m'est trop cher pour m'en plaindre jamais.  
Ces lieux ont su que je t'aimais,  
Et je leur ai trouvé des charmes.

A quels maux cependant je me vois condamné !  
Le matelot, jeté par le naufrage  
Sur une rive inconnue et sauvage,  
Sans doute est moins infortuné.

Le monde est devant lui : l'univers qu'il embrasse  
A son désert lui permet d'échapper.  
L'univers est pour moi le double de l'espace  
Que mon cercueil doit occuper.

Poursuis, tyran, les projets de ta haine ;  
Ta fureur ne peut rien sur moi.  
J'ai su m'affranchir de ta chaîne ;  
Et la postérité me vengera de toi !

Ce fastueux palais où ton orgueil domine ,  
Un jour , au voyageur surpris ,  
N'offrira plus qu'une informe ruine ,  
Dont son pied dédaigneux foulera les débris.

Mais ce cachot obscur , respecté d'âge en âge ,  
Sera comme un temple nouveau ,

Où les peuples viendront, en saint pèlerinage,  
Honoré le Tasse au tombeau.

Et toi, lorsque la mort, insensible à nos larmes,  
Te plongera dans la nuit du trépas,  
L'orgueil de ta naissance et l'éclat de tes charmes,  
De l'oubli des mortels ne te sauveront pas.

De tes vertus long-temps charmée,  
La terre aurait bientôt perdu ton souvenir,  
Mais on saura que je t'avais aimée,  
Et tu vivras dans l'avenir !

Rien n'a pu t'arracher de ce cœur qui t'adore,  
Et rien ne pourra t'en bannir.,  
Oui, je t'aime... mais Léonore,  
C'est la mort qui doit nous unir.

M. Édouard MENNECHET.

---

## QUATRAIN.

Pas tant de bruit : en amour comme en guerre,  
L'ombre nous sert et l'éclat nous trahit.  
A parler peu l'on montre de l'esprit,  
Et souvent même on en prouve à se taire.

M. TALAIRAT.

## LES TOMBEAUX.

## ÉLÉGIE.

FAMEUX par les vertus, les arts ou la victoire,  
Chaque âge, comme un souffle, a vu passer sa gloire;  
Et cette terre immense, où l'on brille un moment,  
Un jour n'offrira plus qu'un vaste monument,  
Où le temps entouré d'innombrables victimes,  
A des siècles nouveaux ouvrira ses abîmes.  
Tout doit subir ses lois, ce superbe univers,  
Comme un faible roseau qui plie au gré des airs,  
Courbera sous l'effort du sceptre des années.  
La tombe garde à tous les mêmes destinées;  
Et sourd aux vains projets dont l'homme est agité,  
Le temps d'un pas égal marche à l'éternité.  
Et moi ! que doit atteindre, arbuste périssable,  
Peut-être, loin du terme, un trait inévitable;  
Je brave son pouvoir, et d'un cours destructeur,  
Dans mes vœux insensés j'accuse la lenteur !  
Possesseur fugitif dans les champs de la vie,  
L'homme insulte à la mort ou plutôt il l'oublie;  
Il se montre insensible à son funèbre aspect,  
Et, chassant de son cœur un importun respect,  
Il croit, tout plein de force et fier de sa puissance,  
Être à l'abri d'un sort dont son orgueil s'offense;  
Des mânes qu'il proscriit le culte est violé ;

Le cyprès le plus cher demeure inconsolé ;  
 Le regret ne vient plus sous un muet ombrage,  
 Parer de quelques fleurs le monument du sage ;  
 Un peuple curieux, un groupe sans pudeur,  
 Entoure ces tombeaux trahis par la douleur,  
 Arrache leur verdure et la fleur inodore  
 Qui dans leur abandon les consolait encore  
 La nature, en nos cœurs, par des soins superflus,  
 A gravé le respect pour celui qui n'est plus ;  
 L'enfant qu'elle a nourri fuit l'urne de sa mère,  
 Et le fils méconnaît la cendre de son père.  
 Ou, si d'un être aimant, fidèle à la douleur  
 Que la perte des siens imprime dans son cœur,  
 Les pas errent encor dans le champ funéraire,  
 A d'avidés regards ne pouvant les soustraire,  
 L'infortuné que suit un trait plus déchirant,  
 Se détourne, soupire, et s'éloigne en pleurant.

J'ai vu, par le regret et l'amour attirée,  
 L'orpheline embrasser une tombe adorée ;  
 Poser ses fleurs et fuir une foule sans frein  
 Qui semblait insulter à son triste destin.

« Adieu, ma mère ! adieu ! sur ton urne chérie  
 « Je dépose un tribut que déjà l'on t'envie,  
 « Dit-elle ; je perds tout, tout ! jusqu'à la douleur  
 « De pleurer, sans témoins, ta mort et mon malheur.  
 « Adieu, je reviendrai ; mais la foule étrangère  
 « Toujours m'éloignera d'une tombe si chère ;  
 « De son <sup>dernier</sup> espoir, mon cœur déshérité,  
 « Ne pourra près de toi gémir en liberté !  
 « Mais en vain de ces lieux je me vois repoussée,



« Rien ne peut, ô ma mère ! en bannir ma pensée.  
« Adieu, repose en paix ! » A ces mots elle fuit,  
Et dans ce champ de deuil mon œil au loin la suit :  
Quoi ! m'écriais-je alors, de ce dernier asile  
Faut-il donc désormais que la douleur s'exile ?  
Est-il au cœur sensible interdit sans retour ?  
Aux larmes ne peut-on accorder un seul jour ?  
Un jour ! où de nos vœux le renaissant hommage  
De ce qui nous fut cher soit le touchant partage ?  
Où la religion, simple en sa majesté,  
Entoure ces tombeaux, seuil de l'éternité,  
Où loin des flots pressés d'une foule grossière  
On puisse au ciel, pour eux, élever sa prière ?  
Eh quoi ! c'est sous les murs des plus nobles cités  
Qu'on voit en frémissant les mânes insultés !  
Tandis que du hameau le simple cimetière  
Du pauvre aimé des cieux protège la poussière,  
Dans ces murs orgueilleux où le cœur parle en vain,  
Le tombeau n'offrant plus qu'un asile incertain,  
Solé plus encore au milieu de la foule,  
Et dans l'oubli s'élève, et dans l'oubli s'écroule !  
O vous ! dont les noms chers à la postérité  
« offrent rivaux de gloire et d'immortalité,  
« euples dont la splendeur plane au-dessus des âges,  
« vous dont le souvenir vit entouré d'hommages,  
« âtes, lorsque la mort, inégale en ses choix,  
« sans l'asile de l'humble ou le palais des rois,  
« choisissait sa victime, et dans son vol funèbre  
« atteignait l'homme obscur ou le guerrier célèbre,  
« et quand sourd à vos vœux, cette inflexible mort

D'un ami, d'un parent, venait trancher le sort ;  
L'amitié laissait-elle en un jour consolée ,  
S'asseoir le pâle oubli près de leur mausolée ?  
Ou souffrait-elle encor qu'à ses regrets touchants  
On vint mêler la joie et des cris insultants ?  
Non , non , plus de vertus ont , dans ce premier âge ,  
Consacré de la mort l'éternel héritage ;  
Le Nil coula plus fier à l'aspect des tombeaux  
Dont l'Égypte honorait la cendre des héros ,  
Et la Grèce n'a point , attentive à sa gloire ,  
Par ce froid abandon souillé sa noble histoire.  
Les fils du capitolé ont , d'un respect pieux ,  
Entouré des tombeaux le champ religieux ,  
Et leur culte honora les plus fameux rivages.  
N'en est-ce point assez ? écoutez ces sauvages ,  
Lorsqu'on vient les presser de quitter leur pays ,  
S'écrier en montrant leurs monuments chéris :  
• Nous partir ! dirons-nous aux mânes de nos pères ,  
• Levez-vous pour nous suivre aux rives étrangères ?  
Chez un peuple barbare il est donc des vertus ,  
Que rien n'altère encore et que nous n'avons plus !  
Ah ! qu'un coupable orgueil s'incline devant elles ;  
Honorons du bonheur ces sources immortelles ;  
Que la reconnaissance inflexible en ses lois ,  
Dans nos cœurs de nouveau fasse entendre sa voix.  
Faisons renaître encor ces jours chers à la France ,  
Où du plus saint respect on connut la puissance ,  
Où l'amour filial , pour nous plein de douceur ,  
Plaçait dans ses devoirs notre premier bonheur.  
Que des morts en nos champs la cendre révéree

Soit de vœux, de regrets, d'hommages entourée,  
Et, parmi ces tombeaux que chérit notre cœur,  
Conservons désormais un culte à la douleur.

Madame la Comtesse B. D. P.

---

## LE MOYEN DE PARVENIR.

**I**CI-BAS pour te bien conduire  
Et faire un rapide chemin,  
Lecteur il est bon de t'instruire.  
Ce n'est pas assez de médire,  
De calomnier le prochain :  
Apprends donc qu'il te faut encore  
Sans cesse prodiguer l'encens,  
Et flatter à propos les gens  
Toujours jaloux qu'on les honore.  
Si tu veux choisir un état  
Et t'assurer une retraite,  
Fais-toi marchand ou bien soldat ;  
Si tu n'as rien, fais-toi poète.  
Tu ne perdras à ce métier  
Que de l'encre, que du papier.  
Je soutiens qu'avec de l'audace  
On peut arriver au Parnasse :  
Il n'est besoin que de grimper ;  
Mais pour obtenir une place,  
Souviens-toi bien qu'il faut ramper.

M. P. R. de Châlon-sur-Saône.

## JEU DE MOTS.

J'ai me trouvais hier dans un salon,  
 Où nos littérateurs parfois se font entendre.  
 Là, rarement on a l'occasion  
 De pouvoir, à son aise, applaudir, ou reprendre.  
 Je redoute un endroit où jamais en entrant,  
 Le droit de siffler ne s'achète,  
 Et ne suis pas de ceux qui disent en bâillant,  
 Qu'une production est charmante, parfaite,  
 Je suis franc, c'est un tort. Si j'eus quelques plaisirs  
 Parmi ce docte aréopage,  
 Où l'on débita vers, prose, fragments, loisirs,  
 Je ne les dus qu'au voisinage  
 De la plus aimable beauté.  
 De l'écrit d'un auteur, avec quelle finesse,  
 Et quelle impartialité,  
 Elle peignait la valeur, la faiblesse !  
 A peine un fabuliste eut quitté le fauteuil  
 Qu'elle me dit : « Ah ! l'ennuyeux recueil !  
 « Pour arriver au bout nous eûmes de la peine ;  
 « Enfin, monsieur, nous y voilà.  
 « Cet homme n'aurait dû montrer ces chiffons-là  
 « Qu'après les avoir fait laver à la fontaine. »

M. A. L. P. DE TANGRIS.

## L'ÉCUREUIL ET LE PASSANT.

## FABLE.

Ravi bien jeune, hélas ! à la forêt natale,  
A ses parents, à ses amis,  
Un écureuil, des plus jolis,  
Au sein d'une prison fatale  
Qu'entourait un double treillis...  
Ou disons mieux, dans une cage,  
Traînait obscurément son pénible esclavage,  
Et de sa liberté sauvage  
Plus que jamais sentait le prix.  
De sa peine chacun incessamment se joue :  
Condamné, sans relâche, à tourner une roue;  
Le pauvre, du matin au soir,  
Se consumant en efforts inutiles,  
Faisait tourner, de ses pattes agiles,  
Le cylindre, ornement de son triste manoir.  
Un passant, possédé de la philanthropie,  
Sur le destin du gentil prisonnier,  
S'avisa de s'appitoyer :  
A quoi bon, lui dit-il, user ainsi ta vie  
A ce travail ingrat, qui ne te mène à rien ?  
Quel est ton espoir, ta folie ?  
Pauvre dupe ! tu ferais bien  
De renoncer à ta triste manie.

On se moque de toi, de ton zèle obstiné ;  
A-t-on si grand tort ? non sans doute :

Après avoir tourné, tourné ,

Au même point tu restes sur la route.

Passant , j'admire ton orgueil ,

( Modestement répondit l'écureuil , )

Si mes travaux , si mes peines

Sont vaines ,

J'obéis sans murmure à la commune loi.

Que gagnerais-je à rester coi

Dans mon asile solitaire ?

Tandis que je te vois en proie à tes desirs ,

Dans un cercle semé de tourments , de plaisirs ,

D'un bonheur qui te fuit poursuivre la chimère ?

Va , tu partages ma misère :

Je t'imité ; regarde-toi ,

Etablis entre nous un juste parallèle :

Nous tournons tous les deux ; et quand la mort t'appelle ,

Es-tu plus avancé que moi ?

M. J. M. A. MONPERRIER.

## SUR LE PORTRAIT DE FÉNÉLON.

Ce digne prélat , le vois-tu ?

Qu'à son aspect tous les méchants s'amendent !

Ses traits nous peignent la vertu ,

Et ses écrits nous la commandent.

M. le Chev. VIGÉE.

## MES ADIEUX A L'ENFANCE.

ADIEUX , beaux jours de mon enfance ,  
Qu'un instant fit évanouir ,  
Bonheur , qui fuit sans qu'on y pense ,  
Que l'on sent trop pour en jouir .  
Plaisirs que mon ame inquiète  
Dédaignait sans savoir pourquoi ,  
Vous n'êtes plus , et je regrette  
De vous voir déjà loin de moi .  
Reviens , bel âge que je pleure ,  
Ou du moins renais dans mes chants ;  
Je veux de songes séduisants ,  
Me bercer avant que je meure ;  
Et quand viendra ma dernière heure ,  
Rêver encor mes premiers ans .

O mes amis , votre mémoire  
Fidèle à nos jeunes transports ,  
Vous retrace , j'aime à le croire ,  
Nos plaisirs , exempts de remords ,  
Et vos jeux , non exempts de gloire .  
Vous souvient-il de nos débats ,  
Moins sanglants que ceux de l'histoire ?  
Dans nos joutes , dans nos combats ,  
Rien ne manquait à la victoire ,  
Sinon que l'on n'y pleurait pas .  
Qu'avec douceur je me rappelle

Ces jours où d'une antique échelle  
 Chargeant les appuis incertains,  
 Plus fiers que des soldats romains,  
 Nous assiégions la citadelle  
 D'un ancien chenil à lapins !

D'autrefois d'un jardin champêtre  
 Cherchant les lieux les plus secrets,  
 Seuls, loin des regards indiscrets,  
 Nous y préparions le salpêtre.  
 Tantôt le bitume construit  
 En pyramide pétillante,  
 Lançait en aigrette brillante  
 Ses feux brûlant à petit bruit.  
 Tantôt la poudre resserrée  
 Dans un tube au col rétréci,  
 Du sein du cylindre noirci,  
 Jaillissait en gerbe azurée.  
 Heureux quand un fracas soudain,  
 Grace à quelque main imprudente,  
 N'allait jusqu'au fond du jardin,  
 Frappant mainte oreille tremblante,  
 Trahir notre jeu clandestin !

O temps, qu'as-tu fait de cet âge,  
 Ou plutôt qu'as-tu fait de moi ?  
 A seize ans, les ris, grace à toi,  
 N'accourent plus sur mon passage ;  
 Je me cherche, hélas ! et ne voi  
 Qu'un fou, qui gémit d'être sage.  
 Valez-vous ces plaisirs divins,  
 Si chers à mon âme enchantée,



Plaisirs amers et toujours vains,  
Dont notre vie est tourmentée?  
Vaux-tu toi-même de tels jeux,  
Étude, que j'ai tant chantée,  
Étude que j'ai trop vantée (\*)?  
Quand je relis le chantre heureux  
De Tibulle et de Galatée;  
Je soupire et je dis toujours :  
Le bonheur passe avec l'enfance ;  
Tel le cherche dans les amours,  
Qui le perd avec l'innocence.

Trop avide de l'avenir,  
J'ai hâté le cours des années ;  
Déjà je vois se rembrunir  
L'horizon de mes destinées :  
Ah ! que ne puis-je rajeunir,  
Et de tant d'heures fortunées  
Reprendre encor le souvenir !  
A cet âge où l'heureux vulgaire  
Sur les bancs traîne ses instants,  
Dédaignant cette obscure sphère,  
Séduit par les noms éclatants  
Des Homères et des Virgiles,  
J'ai , pour quelques lauriers stériles,  
Jeté les fleurs de mon printemps ;

(\*) L'auteur est le même qui, à l'âge de quinze ans, a obtenu une mention honorable au dernier concours de poésie, dont le sujet était : *le bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie.* (Note de l'auteur.)

Mais adieu , gloire , honneurs , fumée ,  
Adieu mon peu de renommée ,  
Faible prix de tant de travaux ;  
Vous ne méritez pas mes peines ;  
Quand j'ignorais vos faveurs vaines ,  
Je vivais gai , content , sans chaînes ,  
Et valais bien ce que je vaux .  
Doux gazon , qui dès mon aurore ,  
Me vois rimer de faibles vers ;  
Que ne peux-tu me voir encore ,  
Me rouler sur des tapis verts !  
Arbres , qui sous vos frais ombrages  
Me voyez méditer les sages ,  
Et les chantres de tous les temps ;  
Que ne vais-je sous vos feuillages ,  
Au lieu d'écouter leurs ramages ,  
Poursuivre encor vos habitants .

Vœux perdus ! en vain en arrière  
En soupirant j'étends les bras ;  
Le temps qui s'avance à grands pas ,  
M'entraîne au loin dans la carrière ,  
Et m'éloigne de la barrière  
Pour me rapprocher du trépas .  
Hélas ! dans le torrent du monde ,  
Bientôt ma barque vagabonde  
Entrera pour n'en plus sortir ,  
Jouet de maint écueil perfide ,  
Roulant jusqu'à ce gouffre avide ,  
Toujours comblé , mais toujours vide ,  
Qui pour jamais doit l'engloutir .

Toi, qui de mon enfance heureuse  
Soutenais les pas chancelants,  
Viens de ma jeunesse fougeuse  
Contenir les écarts brûlants;  
Jadis sans toi point d'alégresse,  
Ma mère! toute ma tristesse  
Se dissipait sur tes genoux;  
Aujourd'hui, si l'orage gronde,  
Près de toi je veux dans ce monde  
Rire encor des sots et des fous.  
De cet océan en courroux  
Bravons les vagues fugitives;  
Tu rendis mes plaisirs plus doux,  
Tu rendras mes peines moins vives.

M. V. M. HUGO.

---

### ÉPIGRAMME.

Un prédicateur de nos jours  
Qui porte le nom d'un Archange,  
Prêche souvent, et souvent change  
Le texte et non pas le discours.  
Or la fraude serait notoire,  
S'il n'usait, pour sauver sa gloire,  
D'un moyen sûr, et ce moyen,  
Qui toujours lui réussit bien,  
Est d'endormir son auditoire.

M. H. F. J. Chev. LE CHATELAT.

## TRANSLATION OF PETRARCH.

## PORTRAIT OF LAURE.

*In nobil faugue vita umile e queta.*

Qui peut nombrer jamais les célestes présents  
Que sur Laure ont versés tous les dieux bienfaisants,  
Et qui, trompant l'espoir des plus fameux poètes,  
Épuisant leurs concerts rendraient leurs voix muettes?  
Un sang noble, un cœur pur, un esprit éclairé,  
Des fleurs de la beauté les vertus couronnées,  
Les fruits de la raison devançant les années,  
Le flambeau de l'amour par l'honneur épuré;  
Le goût de la retraite, une ame recueillie  
Qui fuit les vains plaisirs, fantôme du bonheur.  
Des traits touchants voilés par la mélancolie,  
Quand la joie innocente est au fond de son cœur;  
L'art de couler des jours calmes sans indolence;  
De riches ornements, des atours variés  
Aux dons de la nature avec art mariés;  
Un langage enchanteur, un éloquent silence,  
Et je ne sais quel charme, à mes regards trop cher,  
Qui peut à son pouvoir asservir la nature,  
Change l'ombre en clarté, le jour en ombre obscure,  
Sait adoucir l'absynthe, et rend le miel amer.

M. L. DE SAINT-GÉNIES.

## SUR PARIS.

**QUITTA**nt la retraite profonde  
Où mes yeux s'ouvrirent au jour ;  
Je me vois transporté dans le brillant séjour  
De la capitale du monde.  
Amant passionné des lettres et des arts ;  
Je puis donc parcourir leurs immenses domaines :  
Les prodiges pompeux et de Rome et d'Athènes ,  
Semblent tous de concert éblouir mes regards.

Guidé par mon impatience ,  
J'ai déjà visité ces temples , ces palais ,  
Disputant de grandeur , d'éclat et d'opulence ,  
Ces superbes jardins , ces marbres , ces bosquets ,  
Qui d'un âge fameux dans les fastes français ,  
Attestent la magnificence :

Par-tout j'ai des beaux-arts salué les bienfaits ,  
Par-tout j'ai du génie admiré la puissance.  
Quelquefois sur les pas de nombreux auditeurs ,  
J'ai pénétré dans cet asile

Où les tendres accents du moderne Virgile  
Charmaient également notre oreille et nos cœurs.

C'est dans ces lieux que la science

Se pare de tous ses attraits :

L'aimable poésie , et sa sœur l'éloquence ,  
Par la voix du talent dévoilent leurs secrets ,  
Et de talents nouveaux préparent la naissance.

J'y viens puiser du goût les sublimes leçons.  
C'est là que Villemain , Andrieux , Lacretelle ,  
Forment de jeunes nourrissons,  
Qui marcheront un jour sur leur trace immortelle.  
Quand l'hiver , précédé des terribles autans ,  
Sous un tapis de neige a caché la verdure ;  
Quand , partageant le deuil de toute la nature ,  
Les oiseaux , pour renaître , attendent le printemps ,  
J'appelle à mon secours Thalie et Melpomène ;  
Et les jeux brillants de la scène  
Viennent embellir mes instants.  
Tantôt la foudre éclate , et l'effroi m'environne ;  
C'est l'amant forcené de la fière Hermione ;  
C'est de Britannicus le perfide assassin ;  
C'est OEdipe , accablé sous les coups du destin ;  
C'est Manlius trahi ; c'est Macbeth qui frissonne...  
C'est Talma de son art enlevant la couronne ,  
Ou la disputant à Le Kain !  
Tantôt l'aimable comédie ,  
Respirant le plaisir , la joie et la gaîté ,  
De mon cœur , ravi , transporté ,  
Repousse la tristesse et la mélancolie.  
Molière offre à mes yeux ses tableaux créateurs :  
J'admire quelquefois ceux de ses successeurs ;  
Et Marivaux lui-même a l'art de me séduire ,  
Quand Mars lui prête son sourire ,  
Sa finesse charmante et ses traits enchanteurs.  
Loin des sots dont Paris abonde ,  
Qui sans cesse accablés d'un ennuyeux loisir ,  
Promènent , à prix d'or , de plaisir en plaisir ,

Leur oisiveté vagabonde ;

Jouissent sans penser, ne pensent qu'à jouir,  
Et, vous cherchant toujours, vous forcent de les fuir ;

Loin de ces beaux esprits, espèce trop commune,  
Qu'on rencontre par-tout, qui par-tout importune,  
Poètes de salon, professeurs de boudoir,

De qui la *modestie* égale le savoir ;  
Lecteurs très complaisants de leurs longs opuscules,  
Ayant toujours en poche ou sonnet ou quatrain,  
Et d'Oronte ou de Trissotin

Jouant au naturel les scènes ridicules ;  
Loin de ces lourds plaisants, effroi de la raison,  
Gastronomes parfaits et bouffons détestables,

Convives nés des bonnes tables,

Ami constants de la maison ;

Gens dont, comme le cœur, la mémoire est stérile,  
Et n'apprit qu'un seul point : *l'art de dîner en ville.*

Loin de ces parvenus, heureux agioteurs,

Jouant à la hausse, à la baisse ;

De protégés plein de bassesse,

Devenus tout-à-coup insolents protecteurs ;

Ignobles malgré leur noblesse,

Affublés du titre d'*Altesse*,

Chamarrés de cordons, de rubans et d'honneurs,

Valets endimanchés, singes des grands seigneurs,

Dont ils n'ont pris que la richesse ;

Loin de ce peuple de frondeurs,

Politiques chagrins à qui rien ne peut plaire,

De tous les gouvernants orgueilleux précepteurs,

Toujours prêts à montrer *ce qu'il eût fallu faire* ;

Qui dénigrent la cour en briguant ses faveurs ,  
 Ou se plaignent du ministère ,  
 Qui n'en veut pas pour ses prôneurs :  
 Loin de ces intrigants , soi-disant patriotes ,  
 De notre indépendance effrayants défenseurs ,  
 Des tribunes, des clubs éternels orateurs ;  
 Jadis, jurant la mort des tyrans , des despotes ,  
 Naguère , d'un tyran très humbles serviteurs :  
 Loin de ce vil troupeau d'écrivassiers à gages ,  
 De pamphlétaires impudents ,  
 Accoutumés, depuis vingt ans ,  
 A parler dans tous les langages ,  
 A changer suivant l'air du temps ;  
 Fuyant sur-tout l'éclat , aimant la solitude ,  
 Dans mon obscurité plus heureux qu'envié ,  
 Jé puis unir encore au charme de l'étude ,  
 Les plaisirs de l'amour et ceux de l'amitié.

M. TÉZENAS DE MONTBRISON.

---

### A M\*\*.

COMME l'auteur de la Métromanie ,  
 De l'honneur du fauteuil vous fûtes rejeté ,  
 Mais l'injustice en vain condamne le génie :  
 On peut aller à l'immortalité  
 Sans passer à l'Académie.

M. E. COSNARD.



## MES VINGT-CINQ ANS,

OU

ADIEUX A LA VIE.

STANCES.

J'AI compté mes tristes journées,  
Et j'ai dit : il approche enfin  
Ce terme qu'à mes destinées  
Fixa l'arbitre souverain.  
Je le sens, le dernier asile  
Déjà s'entr'ouvre devant moi;  
Je le sens, et mon cœur tranquille  
Est sans regrets et sans effroi.

Je n'ai point vu la fleur nouvelle,  
Trente fois renaître en nos champs,  
Et, triste, à ma douleur cruelle  
Je cède et tombe avant le temps.  
Par aucun pouvoir à la vie  
Je ne dois être rappelé;  
Mais qu'une famille, une amie  
Me pleurent... je meurs consolé...

Beaux lieux où repose ma mère,  
Recevez mes derniers adieux.  
Bientôt une main étrangère  
Hélas ! aura fermé mes yeux.

Ciel, que ne me laissas-tu suivre  
Celle que tu vins me ravir !  
Loin d'elle il m'avait fallu vivre ;  
Loin de sa tombe il faut mourir.

Adieu rêves de ma jeunesse !  
Gloire, plaisirs, hymen, amour ;  
De votre coupe enchanteresse,  
Je fus sevré. Peut-être un jour...  
Mais pourquoi, m'abusant encore,  
Me bercer d'un espoir nouveau ?  
La fleur qui demain doit éclore  
S'effeuillera sur mon tombeau.

M. P. des F.....

---

## LES REGRETS INTÉRESSÉS.

**A**LIX, cette horrible mégère,  
Qui causa la mort de *Macaire*,  
Regrette aujourd'hui son époux !  
— Oui, comme le *Colon*, regrette  
L'esclave dont il fit l'emplette,  
Et qui succombe sous ses coups.

M. B. D. L. M.

## PORTRAIT DE L'AMOUR.

FRAGMENT D'UN POÈME INTITULÉ : LA PHILIPPIDE.

J'AIME ce Dieu, dont Vénus est la mère,  
Ce bel enfant qui ne vieillit jamais,  
Tel qu'il nous vint des bosquets de Cythère,  
Avec son arc, son carquois et ses traits,  
Et son bandeau qui n'est pas sans attraits,  
Charmant boudeur, espiègle volontaire,  
Qui des plaisirs guide le fol essaim;  
De la folie aime à suivre les traces;  
Joue avec Mars, badine avec les Graces;  
En folâtrant leur effleure le sein,  
Trouble leurs jeux, les agace de l'aile,  
Fuit en riant sous la main maternelle;  
Et, du bandeau qu'entr'ouvre le malin,  
Faisant jaillir une ardente prunelle,  
Menace encor de son doigt libertin.

Vous qui voulez, par un système étrange,  
Morigéner cet aimable lutin,  
Par charité n'en faites pas un ange.

Vous me direz que ces illusions,  
Que tous ces dieux ont perdu leur magie,  
Qu'ils sont usés; et que la poésie  
Doit rejeter ces vieilles fictions.  
Je vous en crois; et je vous abandonne

Le lourd Saturne , et Vulcain , et Bellone ,  
 Et le vainqueur des superbes Titans ;  
 Mais pour l'amour je vous demande grace.  
 Comme sa mère il est de tous les temps ,  
 Et le sera , quoi qu'on dise et qu'on fasse.  
 A votre gré-retournez les états ,  
 Les lois , les dieux , les mœurs , les potentats ;  
 Du monde entier bouleversez la face ;  
 Tout peut changer , l'amour ne change pas ,  
 M. J. P. G. VIENNET.

## ÉQUIVOQUE.

UN jour, certain homme d'église,  
 Doué d'esprit, plein de gaieté,  
 Près de la curieuse Orphise,  
 Passant, fut par elle accosté.  
 — De vous voir en bonne santé,  
 Monsieur l'abbé, je suis ravie ;  
 Mais dites-moi, je vous en prie,  
 Ce que vous portez sous le bras ?  
 — Madame, répond le vicaire,  
 Pardon, cela ne se dit pas.  
 C'était justement son bréviaire.

M. POUSARDIN-SIMON.

## L'ENNUI DE LÉONORE.

Quel chagrin obscurcit tes yeux,  
Qu'as-tu, ma chère Léonore,  
Toi qu'un souris si gracieux  
Naguère embellissait encore ?  
Un amour tendre et malheureux  
A cessé de troubler ta vie.  
Tout prévient, tout remplit tes vœux !  
« Hélas ! dit-elle, je m'ennuie.

« Oui, je veux, je dois faire l'amour.  
« Ma liberté, c'est toi que j'aime ;  
« Mais avec toi pourquoi le jour  
« Est-il d'une longueur extrême ?  
« Pour mieux tromper les vains desirs,  
« Des arts la charmante magie  
« Devait remplir tous mes loisirs ;  
« Je les cultive, et je m'ennuie.

« J'ai cru que sans témérité  
« Je pouvais chercher la sagesse,  
« Suivre la froide vérité,  
« Et sur-tout bannir la tendresse.  
« J'ai trouvé sagesse et raison,  
« Même un peu de philosophie ;  
« Je suis docile à sa leçon :  
« Je lis, je pense, et je m'ennuie.

« J'ai voulu donner tout mon cœur  
« A l'amitié tendre et fidèle.  
« Je lui confiai mon bonheur ,  
« Et je prétendis n'aimer qu'elle.  
« Pour présider à mon destin ,  
« Toujours au gré de mon envie ,  
« Je la trouve soir et matin ;  
« Elle est constante , et je m'ennuie.

« J'aime les différents appas  
« De Melpomène et de Thalie.  
« Je trouve à la fin d'un repas  
« Les ris, les jeux et la folie ;  
« Et si le déclin d'un beau jour  
« M'offre une douce rêverie ;  
« Je puis à mon gré tour-à-tour  
« Rire ou rêver ; et je m'ennuie. »

Des beaux-arts , lui dis-je à mon tour ,  
Tu n'as pas goûté tous les charmes.  
Les Muses célèbrent l'amour ;  
Et ne sentent point ses alarmes.  
Sans rien coûter à ta raison ,  
Elles enchanteront ta vie.  
Jamais dans le sacré vallon ,  
On n'entend dire : je m'ennuie.

Mad. Victoire BABOIS.

## LA RÉÉRECTION

DE LA STATUE

DE HENRI IV.

ODE.

Le Temps est le vainqueur du monde :  
 Impitoyable souverain,  
 Sur les cieux et la terre et l'onde  
 Il étend son sceptre d'airain.  
 Combien de cités englouties,  
 De nations anéanties,  
 Attestent le poids de ses fers !  
 Le Temps les voit, d'un œil tranquille,  
 Passer, et, seul, reste immobile  
 Sur les débris de l'Univers.

L'antique Egypte détronée  
 Oppose en vain à ses fureurs  
 Une résistance obstinée :  
 Elle est sans voix (\*) et sans honneurs.  
 Sa Thèbes, pleine d'arrogance,  
 La tête courbée, en silence,

(\*) La langue des hiéroglyphes est perdue.

Du Temps dévore les affronts.  
Il a dit, même aux pyramides,  
Qu'insultent ses regards avides :  
« Un jour j'écraserai vos fronts. »

Sous ses pieds, ce tyran avare,  
Foulant et tes arts et tes dieux,  
Renverse de sa faux barbare,  
O Cécrops ! tes murs orgueilleux.  
O Rome ! dans quel vaste abyme  
Tombe l'édifice sublime,  
Fruit de ton génie étonnant !  
Le Temps implacable t'immole,  
Et des hauteurs du Capitole  
Précipite le dieu tonnant.

Arrête, vieillard téméraire !  
Tu ne peux rien sur la vertu,  
Quand, pleine d'éclat sur la terre,  
Elle a noblement combattu.  
A travers l'océan des âges,  
La gloire conduit, sans naufrages,  
La nef illustre des héros.  
Oui, toujours leurs noms s'agrandissent :  
Toi-même, avant qu'ils ne périssent,  
Tu rentreras dans le chaos.

Poursuis, dans ta lente victoire,  
L'Egypte et ses mâles débris,  
Tu n'étoufferas point la gloire  
Des Pharaons, des Sésostris ;



Frappe Athènes d'un bras profane,  
 L'astre de Thémistocle plane  
 Sur tous ses honneurs abattus;  
 Rome à jamais ensevelie,  
 Du fond de sa tombe public  
 La bienfaisance des Titus.

Amans d'une gloire immortelle,  
 Cédez, ô Grecs ! cédez, Romains !  
 Laissez la palme la plus belle  
 Au plus grand de tous les humains.  
 Voilà donc sa vivante image,  
 Ses traits pleins d'un hardi courage  
 Et de douceur et de fierté !  
 A cet aspect, ma noble lyre  
 S'enflamme d'un brûlant délire,  
 Et tout mon cœur a palpité.

N'a-t-il pas entendu sa mère,  
 Dans un pénible enfantement,  
 Fièvre d'une douleur si chère,  
 Chanter et braver son tourment (\*) ?  
 C'est lui qui, fuyant la mollesse,  
 Trempa sa robuste jeunesse  
 Dans la fatigue, et loin des cours;  
 Lui dont le cœur facile et tendre,  
 Qui sut trop bien se faire entendre,  
 Se délassait près des amours.

(\*) Fait historique.

La voix des batailles l'appelle,  
 Il s'élance, et, par mille exploits,  
 Force la Ligue criminelle  
 A tomber aux pieds des Valois.  
 Cruels ! que peut votre furie ?  
 A ses soldats Henri s'écrit,  
 Entraînant leur fouguse ardeur :  
 « Français, qu'à mes pas on s'attache,  
 Toujours vous verrez mon panache  
 Flotter au chemin de l'honneur. (\*) »

Des ligueurs la dernière rage  
 S'enferme et rugit dans Paris,  
 Et leur fanatique courage  
 Lutte sur de sanglants débris.  
 Là, des soldats, spectres livides,  
 Se traînent, de la mort avides,  
 Et pâles d'une horrible faim.  
 O triomphe ! ô comble de gloire !  
 Ce prince a vaincu sa victoire (\*\*),  
 Et nourrit son peuple inhumain.

Lutèce, ouvre enfin tes murailles  
 A tant d'héroïques bontés :  
 Le dieu qui gagna ses batailles  
 Lui verse de saintes clartés (\*\*\*)

(\*) Paroles de Henri IV.

(\*\*) Levée du siège de Paris.

(\*\*\*) Abjuration de Henri IV.

Il règne ; et, chassant la Discorde ,  
Élève un temple à la Concorde  
Sur tous ses pardons triomphants ;  
Et, dans ce règne si prospère ,  
Ce n'est pas un roi, c'est un père ,  
Qu'adorent ses heureux enfants .

O Français ! Henri nous contemple !  
A ses pieds unissons nos cœurs ;  
Jurons de suivre son exemple ,  
Et des discords soyons vainqueurs .  
Fuyez , Haine, Fureur, Vengeance ,  
Fuyez , barbare Intolérance ,  
Filles d'un long aveuglement :  
Le cœur seul vraiment magnanime ,  
S'armant d'une force sublime ,  
Dompte son fier ressentiment .

J'aime l'audace du grand homme  
Don t les intrépides exploits  
Soumettent l'invincible Rome  
Qui soumit la terre à ses lois .  
J'aime à voir l'orageux Neptune  
Porter César et sa fortune ,  
D'Éole insultant les fureurs :  
Oh ! combien plus mon ame admire  
César qui , vainqueur de son ire ,  
Sur Pompée a versé des pleurs .

Mais si le plus noble des princes ,  
Par ses propres sujets banni ,

Revient gouverner ses provinces,  
Pardonne, et voit son nom béni;  
Si sa bienfaisante richesse,  
Son inépuisable sagesse  
Réparent des maux inouis;  
S'il dit, dans sa bonté suprême :  
« Ah ! je sens que mon peuple m'aime (\*) ! »  
Voilà mon héros, ô Louis !

Jour heureux que toute la France  
Appelait de ses plus chers vœux,  
Resserre l'étroite alliance  
Qui l'unit à son peuple heureux.  
Daigne, ô mon Dieu ! prolonger l'âge  
D'un roi dont le sacré courage  
Raffermit le trône et l'autel :  
Ah ! si son auguste existence  
Égalait tant de bienfaisance,  
Son règne serait éternel.

M. C.-L. MOLLEVAUT.

(\*) Paroles du Roi.

---

## L'AMOUR ET L'HYMEN.

De l'Amour à l'Hymen telle est la différence,  
Que le premier finit quand le second commence.

## L'ABEILLE ET LE COUCOU.

FABLE

TRADUITE DE L'ESPAGNOL D'YRIARTE.

**D**AME abeille au coucou cherchait un jour querelle :

Maudit voisin (lui disait-elle),

Tu me feras quitter ces bois;

Tais-toi, pauvre chanteur, ton insipide voix

M'empêche de bâtir cette ruche nouvelle.

Je ne connais pas un oiseau

Qui me cause plus de tristesse.

Coucou... ! coucou... ! dis-tu sans cesse,

Donne-nous donc un air nouveau ?

Vraiment ! dit le coucou ; quoi, madame l'abeille

Mon chant fatigue votre oreille,

Par sa simple uniformité ?

C'est bien fâcheux, en vérité ;

Mais cet art de bâtir dont vous êtes si fière,

A-t-il plus de variété ?

La ruche est, j'en conviens, admirable en beauté ;

Mais vous en feriez cent, à coup sûr, la dernière

Serait semblable en tout à la première.

Si donc mon chant, comme vous l'avez dit,

N'a jamais varié son mode,

Le talent n'est chez vous qu'une vieille méthode

Que vous suivez toujours. L'abeille répondit :

Oui, j'en conviens, mais mon ouvrage  
Est d'une telle utilité,  
Que malgré l'uniformité  
Il acquiert l'estime du sage ;  
Tandis que la variété  
De tout temps parut nécessaire ,  
Dans un art qui fut inventé  
Pour nous égayer et nous plaire.

M. Achille DU LAURENS.

---

### ÉPIGRAMME.

Fuyez l'orgueil, l'incontinence,  
A vos écarts mettez un frein ,  
Ma sœur, amendez-vous enfin ,  
Disait un jour la mère Hortense  
En gourmandant une nonain.  
Menez une vie exemplaire ;  
Du vice fuyez la laideur ;  
Et par le jeûne et la prière  
Expiez votre longue erreur.  
En vérité, ma chère sœur,  
Réplique sœur Bonaventure,  
Votre morale me fait peur ;  
Mais votre exemple me rassure.

M. AMIC, aîné.

## STANCES

A l'occasion de la mort de S. A. S. Monseigneur  
le Prince de Condé, et au nom des braves de  
son armée.

*Manibus date lilia plenis. VIRGILE.*

IL n'est plus ce Condé, l'orgueil de la patrie,  
Modèle de grandeur sous les coups du destin.  
Il n'est plus ! mais, auprès des Turenne et Guesclin,  
La France gardera sa dépouille chérie.

Qu'il a bien mérité cet hommage pieux !  
Sa race tout entière était dans sa personne.  
Illustre ami des rois, qu'il repose près d'eux !  
Condé n'était-il pas digne de la couronne ?

Mais nous, fiers d'un héros, l'idole de nos cœurs ;  
Nous qu'entouraient toujours ses bontés paternelles,  
Nous à qui ce Bourbon offrait dans nos malheurs  
Des exemples si grands, et des leçons si belles :

Jetons à pleines mains des lis sur son tombeau,  
Et d'un chef révééré consacrons la mémoire.  
Compagnons, qu'étiez-vous ? un rayon de sa gloire,  
Et de l'antique honneur il était le flambeau.

Non, ce preux si chéri ne veut point de nos larmes.

E.

Comme il sort radieux des ombres du trépas ;  
 Pour lui quel avenir et quels jours pleins de charmes !  
 Race heureuse et sacrée ! un Condé ne meurt pas.

Voyez-vous ce grand homme inondé de lumière ,  
 Superbe , s'élancer vers la voûte des cieux !  
 Regrettons le Nestor dont la France était fière ,  
 Et chantons l'immortel qui rejoint ses aïeux.

Quels aïeux ! de héros quelle race sublime !  
 Tous volent vers Condé, tous l'embrassent émus ;  
 Mais à leur suite, hélas ! quelle jeune victime !  
 Trop barbares destins, c'est notre Marcellus !

Muses, transportez-moi sur vos brillantes ailes,  
 Et conduisez mon vol jusqu'à ces demi-dieux :  
 Faites plus, accordez vos lyres immortelles ;  
 C'est à vous de former des concerts dignes d'eux...

M. J. B. D. LAVERGNE DE FONTBONNE.

## QUATRAIN.

D'EMPLOYER bien son temps, tout mortel a l'envie ;  
 J'en indique un moyen sans discours étendus :  
 A Momus , à l'Amour, consacrons notre vie ;  
*Les jours donnés aux dieux ne sont jamais perdus.*

M. J. LANGE.



## CONTE.

## LE PAUVRE DIABLE COMME AVANT,

O U

## LE CADI-SUPPLEANT.

DANS une ville de l'Asie,  
Ispahan, je crois, est son nom,  
Ville peuplée et de renom,  
Un pauvre diable eut fantaisie  
D'avoir, comme on dit, un état,  
Et de se faire magistrat.  
Là de *Cadis* une troupe choisie,  
Que, comme ici, l'on nomme compagnie,  
Règle sans forme de procès  
Les différents nés entre les sujets.  
Là ne mugit point la chicane,  
Là de *Thémis* nul ministre profane,  
Nul procureur, nul sergent, nul archer;  
Jamais aucun n'ose approcher.  
Ah! si dans cette heureuse ville  
*Messire Selves* eût vécu,  
Jamais il n'aurait répandu  
Autant de flots d'encre et de bile;  
Mais pour cela dans Ispahan  
Aurait dû naître le messire,  
Du moins s'y faire circoncire,

Au lieu de naître à Montauban.

Or, certain jour mon pauvre diable,

A son extrême étonnement,

Par le fameux *Thomas*, prince dur, intraitable,

Fut au rang des cadis promu subitement.

*Salép* était son nom, et dans la solitude

Il avait amassé les trésors de l'étude :

Il était doux, humain, et dans tout l'Ispahan

Nul émir mieux que lui n'expliquait le coran ;

On applaudit, et de ce poste insigné,

Comme *Thomas*, chacun le trouva digne :

Toutefois à la cour l'intrigue s'en mêlant,

*Salép* ne fut que *cadis-suppléant*.

Des cadis c'est celui que le moins on envie,

Qui du fardeau commun supportant les trois quarts

Dans le festin où *Thomas* le convie,

Ne peut toucher aux mets offerts à ses regards ;

Car vous saurez qu'à ses heureux confrères

Uniquement ces mets sont dévolus.

Tels sont du fier *Thomas* les décrets arbitraires,

Tels sont de ses *firman* les ordres absolus.

Ces décrets, je le sais, au coran sont contraires,

La raison dit qu'en terre comme au ciel,

Fût-on un saint ou même un ange,

Le grand prophète ou *Gabriel*,

Quand on travaille il faut qu'on mange.

Évidemment *Thomas* s'était trompé

Et quand chacun chez lui faisait ripaille,

Nouveau *Dandin*, *Salép* jeune, travaille,

Et n'est qu'un vrai *cadis-dupé*.

Thomas mourut, et de sa capitale  
Le voilà descendu sur la rive infernale.  
Un mois après entra dans Ispahan  
Un prince issu de la race royale,  
Qui se plaça sur le trône persan.  
De toutes parts on court à la mosquée ;  
Salep s'incline, et le cœur satisfait,  
Il crie *Allah!* célèbre Mahomet ;  
Dans ses yeux la joie est marquée.  
En le voyant, plus d'un cadi,  
Les bras croisés sur la poitrine,  
Baise à genoux les traces du sophi  
Comme il eût fait à la Mèque ou Médine.  
Dans l'Orient le monarque adoré  
Fait tout trembler sous son pouvoir suprême.  
Chez nous le prince est révééré,  
Et quel que soit l'éclat du diadème,  
C'est l'homme qu'on juge et qu'on aime :  
Or ! *Sha-Nadir* par le malheur formé,  
Avait au fort de sa détresse,  
Agrandi son esprit, cultivé la sagesse,  
Il était digne d'être aimé.  
Aussi Salep au roi s'adresse,  
Il a l'espoir que le destin  
A ses vœux n'étant plus contraire,  
Il aura sa part tout entière,  
Sa part réelle du festin,  
Pensant qu'il était peu conforme  
A la raison, à l'équité,  
De ne manger que pour la forme

Quand on juge en réalité.  
 Fragile espoir ! car, la supplique  
 Pleine de sens et de logique,  
 Adroitement par un cadi  
 Fut soustraite aux yeux du sopher.  
 Ce cadi-là haïssait la justice;  
 Du bon Salep il se disait l'ami,  
 Protestait de son zèle à lui rendre service,  
 Et l'embrassait après l'avoir trahi.  
 Qu'arriva-t-il ? que de sa classe  
 Le pauvre Salep expulsé,  
 D'un cran plus bas fut abaissé.  
 Il s'en plaignit : un homme en place  
 Lui dit : l'ami, vous êtes offensé,  
 Que voulez-vous que l'on y fasse ?  
 Ainsi l'ex-cadi suppléant  
 Fut pauvre diable comme avant.

M. DE SALES (de Narbonne).

## A MADAME M.....

SUR SES TABLETTES DE BAL.

JE vois mon nom placé parmi les noms heureux  
 Que traça votre main jolie;  
 Son destin est digne d'envie,  
 S'il obtient quelquefois un regard de ces yeux  
 Où tant d'esprit, tant de finesse abonde ?  
 Mais si ce nom, par un plus grand bonheur,  
 Du souvenir passait en votre cœur,  
 Sa place alors serait la première du monde.

## VERS

Écrits sur le poëme du *Mérite des Femmes* (de Legouvé), offert à M<sup>lle</sup> M. D<sup>re</sup>. le 1<sup>er</sup> janvier 1818.

AN ! que j'aime ces vers d'une muse charmante ,  
Écrits par le génie , et dictés par le cœur !  
Peut-on ne point céder à la plume éloquente  
Qui traça les vertus de ce sexe enchanteur ,  
De qui l'homme reçoit la vie et le bonheur... ?

O chantre ingénieux d'un sexe que j'adore ,  
La vérité , sans doute, inspira tes discours ;  
Prête l'oreille , écoute, entends redire encore ,  
Par l'écho répété, ton nom cher aux amours .

Legouvé, tu n'es plus ! ta gloire est éternelle.  
Des champs-élisiens, vois les graces en pleurs  
Sur ta cendre muette effeuiller l'immortelle,  
Y joindre le bouton et la rose nouvelle ,  
Et mêler des soupirs au tribut de ces fleurs.  
Tes chants ont mérité ce glorieux suffrage ,  
Le prix le plus flatteur qu'obtienne le talent :  
La beauté s'attendrit en lisant ton ouvrage ,  
Ses larmes ont coulé... Legouvé, sois content.

Du beau sexe ta voix a célébré l'empire ;  
Tu redis, tour-à-tour, aux accords de ta lyre,

Ses talents , ses vertus , son esprit , ses attraits !  
 A son pouvoïr sacré quand tu rendis les armes ;  
 Quand ta main crayonna ces aimables portraits ;  
 Entraîné malgré toi , subjugué par leurs charmes ,  
 Lorsque tu nous peignis des êtres si parfaits ,  
 De mille objets divers tu poursuivais les traces :  
 Moi , poète inhabile et mortel plus heureux ,  
 Je les vois réunis , et je trouve en ces lieux  
 Le modèle accompli des vertus et des graces.

M. BERNAERT aîné (de Dunkerque).

## LA CLOCHE ET LE CLOCHER.

### FABLE.

DEUX rustres d'un clocher admiraient le pourtour ,  
 Lorsque sonna la cloché en ses flancs suspendue.  
 Ils l'avaient crue énorme et digne de la tour ;  
 A peine de cent pas était-elle entendue.

Dans les postes brillants où l'œil de tous les suit ,  
 Oh ! que de grands seigneurs font aussi peu de bruit !  
 Fruit de la nullité que chacun leur reproche !  
 Par le clocher jamais ne jugeons de la cloche.

M. L. F. D. G.

## LE POUVOIR DE LA RELIGION.

Le généreux Ali donnait un grand festin.  
De conviés une troupe choisie  
Ce jour-là s'était réunie  
Pour chanter les hauts faits du sultan Saladin;  
Sur une table élégamment servie,  
Les flacons d'un nectar divin  
Assaisonnaient la céleste ambroisie.  
Or, tandis que chacun se livre à la gaîté,  
Un esclave survient, portant un mets liquide,  
(C'était un riz bouillant), Ali, d'un ton rigide,  
Mande Huasca de son côté.  
Il accourt... O douleur, son bras faible ou timide  
Par le poids qui l'accable est soudain entraîné;  
Le vase échappe à ses mains qui chancelent,  
Et sur le corps du calife indigné  
D'un riz bien savoureux les flots fumants ruissèlent.  
L'esclave jette un cri désespéré,  
Il veut fuir; mais, hélas! le calife l'arrête:  
« Malheureux! lui dit-il, tu paieras de ta tête  
Ce noir forfait contre nous préparé. »

Par son sang-froid, d'Ali confondant la menace,  
Dédaignant d'implorer sa grâce,  
Huasca se prosterne aux genoux du tyran,  
Et, sans frayeur le contemplant en face,

Récite à haute voix ces mots de l'Alcoran :

« Bénis soient ceux qui domptent leur colère !

Le paradis leur appartient. »

ALI.

Je n'ai point de colère.

HUASCA.

« En paix le ciel maintient

Tout mortel juste et débonnaire. »

ALI.

Je le suis.

HUASCA.

« Dieu chérit en père

Quiconque absout ceux qui l'ont offensé. »

ALI.

Je te pardonne.

HUASCA.

Et si, lui faisant grace entière,

Il traite le pécheur à l'égal de son frère,

Par le ciel tôt ou tard il est récompensé. »

ALI.

Eh bien ! lève-toi, je l'ordonne ;

Ton maître te rend libre, et, dès ce jour, te donne

Trois cents drachmes de revenu.

HUASCA.

O mon prince, que de vertu !

Puissant et généreux, vous retracez l'image

De l'arbre qui, chargé d'un éternel feuillage,



Et des dons de Pomone abondamment pourvu ,  
Répand ses fruits , et prête une ombre hospitalière  
Au méchant dont le bras follement téméraire

Attaque son front chevelu  
Avec la fronde meurtrière.

M. DE BOINVILLIERS.

MUSÉE NATIONAL DE L'HISTOIRE NATURELLE

A \*\*\*.

Quoi ! sur les bords heureux de ce lac argenté ,  
Où d'amour , de regrets doucement tourmenté ,  
Saint-Preux rêvait un soir auprès de sa Julie ;  
Il est vrai que pour moi du dieu de l'harmonie  
A résonné la lyre aux mains de la beauté !

En vers charmants , vous qui daignez me dire  
Que mes rimes sans art ont pu vous émouvoir ;  
Ah ! combien je craindrais le danger de vous voir :  
Déjà , pour moi , c'en est un de vous lire.

M. F. DELCROIX.

## TRADUCTION

D'UN BAISER DE JEAN SECOND.

**EN** quoi ! des cœurs glacés et des censeurs austères  
Disent que mes baisers sont trop voluptueux,  
Que ce n'est point ainsi que les donnaient nos pères.  
Faut-il donc, ma Naris, quand mes bras amoureux,  
Sont prêts à te presser de la plus douce étreinte,  
Te fuir, ou m'imposer une horrible contrainte;  
Calculer mes transports, alors qu'en nos ébats,  
De plaisir enivré, j'expire dans tes bras;  
M'occuper des jaloux, de ce qu'ils peuvent dire,  
Quand plongé tout entier dans un tendre délire,  
Je ne sais si je vis ? Naris, en m'écoutant,  
Sourit, et sur mon cou pose un bras caressant;  
Me presse sur son sein, fait couler dans mon ame,  
Avec un long soupir, un baiser tout de flamme:  
Baisers voluptueux, des mortels peu connus,  
Tels qu'au dieu des combats en accordait Vénus.  
Va, ne crains rien, dit-elle, est-ce donc au vulgaire  
A blâmer tes baisers et leurs tendres excès?  
Il peut te condamner, méprise ses arrêts;  
Mon cœur seul a le droit de juger cette affaire.

M. IMBERT DE CHAMPRÉAL.

## RÉPONSE

## A UNE PROPOSITION DE MARIAGE.

CENT fois grace de l'offre honnête  
Que vous me faites d'un lien  
Où je verrais peut-être un bien  
Si, pour m'assurer ma conquête,  
De fleurs seize printemps paraient encor ma tête;  
Mais quand de leurs frimas, en attristant mes yeux,  
Soixante hivers blanchissent mes cheveux,  
Épouser une femme intéressante, belle,  
Jeune sur-tout, et compter sur sa foi!  
Elle aurait trop d'attraits pour moi,  
Et j'en aurais trop peu pour elle.

Quand des antres du nord s'échappe l'aquilon,  
Que Zéphire effrayé s'enfuit des verts bocages;  
C'est alors que la mer, sous un sombre horizon,  
Se couvre de débris, s'enrichit de naufrages.

La sagesse me dit tout bas:  
Nœud d'amour sié mal à ton âge.  
L'expérience, sur ce cas,  
M'en dit hélas! bien davantage.  
Par elle je sais qu'un vieillard,  
Du dieu d'hymen crédule apôtre,

Dans son temple arrivant trop tard,  
N'a pris souvent femme que pour un autre.

Oh ! que ne puis-je m'abuser  
Sur les dangers pour moi qu'aurait un mariage ;  
Et que ne puis-je le briser  
Ce miroir véridique où se peint mon image !  
Mais quoi ! dédaigner sa leçon !  
Ainsi d'un ami franc et sévère et fidèle  
Le conseil importune ; on a blâmé son zèle,  
On le bonde, on l'évite ; eh bien ! qu'y gagne-t-on ?  
Ah ! profitons de cet avis du sage :

Notre bonheur est notre ouvrage,  
Pour conserver le mien je resterai garçon.

M. le Chev. VIOLE.

## A TELLE UN PEU VIEILLE

QUE J'AVAIS REGARDÉE.

Oui, je dois l'avouer, je suis un téméraire  
D'avoir sur vous jeté les yeux ;  
Avant moi nul audacieux  
N'avait, je gage, osé le faire !

M. P. SIMON DE BAVEUX.

## IMITATION

DE L'ODE D'HORACE

*Ne sit ancillæ tibi amor pudori, etc.*

Tu rougis qu'une esclave ait enflammé ton cœur ?  
Qu'a de honteux, ami, le charme qui t'entraîne ?  
Souvent une captive a soumis son vainqueur,  
Et la beauté par-tout a rang de souveraine.

Une esclave enchaina le fils de Télamon ;  
De Briséis Achille a reconnu l'empire ;  
Et pour donner des lois au fier Agamemnon,  
D'une esclave troyenne il ne faut qu'un sourire.

Lorsqu'enivré d'orgueil, de ces fameux remparts,  
Qu'Hector n'a pu sauver, il vient fouler la cendre ;  
La fille de Priam se montre à ses regards,  
Et le vainqueur de Troie est aux pieds de Cassandre.

Qui sait, ami, qui sait si de Philis un jour  
Ta maison ne doit pas tirer un nouveau lustre ?  
Tout (je ne cherche point à flatter ton amour)  
Oui, tout indique en elle une origine illustre.

Cette esclave peut-être a des rois pour aïeux ;  
Un jeu cruel du sort a causé sa misère ;

La touchante pudeur qui brille dans ses yeux ,  
 Nous dit qu'elle n'a point à rougir de sa mère.

Que ce langage, ami, ne t'inquiète pas ;  
 Mon cœur ne s'ouvre plus qu'aux sentiments paisibles  
 Des Belles j'aime encore à chanter les appas ,  
 Mais je ne cherche plus à les rendre sensibles.

M. J. LAMONTAGNE.

## LE CHARDON ET LA ROSE.

### FABLE.

LA fleur de chardon se carrait  
 Au milieu des piquants dont sa tige est armée ;  
 Et, sans plus de façons, d'elle-même charmée,  
 A la rose se préférerait :  
 Je suis, plus qu'elle encore, et sévère et pudique ;  
 Car on la vit parfois s'humaniser un peu.  
 Quant à moi, qu'on approche, et l'on verra beau jeu :  
 Ma devise est enfin : Qui s'y frotte, s'y pique.

Eh ! pourquoi s'y froterait-on ?  
 Dit un jeune berger qui passait d'aventure :  
 Pour jouir d'une rose on brave une blessure ,  
 Mais se fait-on piquer pour cueillir un chardon ?

M. ARNAULT.

## LA CLÉMENTCE.

## DISCOURS

DE CONSTANTIN A SON FILS CONSTANCE.

En le revêtant de la pourpre césarienne, et ne lui accordant qu'un seul droit de souveraineté, celui de faire grace.

---

*Neminem ex omnibus hominibus magis  
quam regem aut principem decet Clementia. Ita enim potentia decori gloriæque est si salutaris sit  
(Seneca. De Clementiâ.)*

---

VIENS César, viens mon fils, sur ton front jeune encore  
Je place le bandeau que la pourpre décore.  
Gouverne les Romains, mais pour les rendre heureux;  
Tous deux, d'un même accord, nous veillerons sur eux:  
Car ne crois pas, mon fils, que, las du diadème,  
Je veuille, en t'en chargeant, m'en affranchir moi-même;  
J'en soutiendrai le poids, pour qu'il te soit léger.  
Goûte-s-en la douceur, j'en garde le danger.  
Le Germain se soulève, il faut encor l'abattre.  
Dompter les factions, châtier et combattre,  
Voilà mes droits, hélas! Il en est un plus doux,  
Que je t'accorde seul, qui les surpasse tous:  
C'est celui de changer le désespoir en joie,  
De contraindre la mort à te céder sa proie;

Le plus beau droit enfin que donne le pouvoir,  
 La CLÉMENCE. O Romains, vous allez les revoir  
 Ces jours trop tôt passés, où, par des lois prospères,  
 MARC-AURÈLE, ANTONIN, ont gouverné vos pères:  
 Mon fils vous les rendra ! mes bienfaits, aujourd'hui,  
 Pour aller jusqu'à vous doivent passer par lui.

Trop long-temps sur ces bords les discordes civiles  
 Dévastèrent nos champs, dépeuplèrent nos villes;  
 Mais enfin loin de nous l'hydre des factions  
 Alla noyer sa soif au sang des nations:  
 Sous mon char de victoire il faudra qu'elle expire.  
 Si, dans ces jours affreux, les tyrans de l'empire,  
 De leur sceptre de fer, foulant l'humanité,  
 Ont brisé les autels de la sainte équité,  
 La Clémence, à ma voix, aujourd'hui les relève;  
 Et Thémis à ses pieds va déposer son glaive.

César, sois mon soutien : par tes soins bienfaisants,  
 Que de Liciaïus les nombreux partisans  
 Soient vaincus dans ce jour : abjurons la vengeance;  
 Que tout parle avec nous d'amour et d'indulgence;  
 Que, bénissant ton nom, nos frères exilés  
 Dans les champs paternels soient enfin rappelés;  
 Puissé-je voir bientôt tous les Romains dans Rome!  
 Exorable à l'erreur, au repentir, saint homme;  
 Écoute la pitié plus encor que les lois.  
 Mon fils, nos jugements, nos travaux, nos exploits,  
 Vantés, éternisés, adorés sur la terre,  
 Peut-être d'un Dieu juste excitent la colère.



Aveugles instruments du céleste pouvoir ,  
Connaissons-nous nos droits ? Sommes-nous sûrs de voir ?  
Qui peut répondre , hélas ! de la justice humaine ?  
Les changements divers que le temps nous amène  
Bouleversent les lois ainsi que les états ,  
Et , souvent , des vertus nous font des attentats.  
Le forfait qui nous sert nous paraît légitime ,  
La vertu qui nous nuit à nos yeux est un crime ,  
Et les faibles humains , par l'erreur entourés ,  
Nous semblent criminels , ils ne sont qu'égarés.  
Crois-moi , presque toujours , la Clémence est justice :  
Elle est vertu du moins ! les rigueurs du supplice ,  
Même en nous délivrant de quelques ennemis ,  
Révoltent tous les cœurs qui nous furent soumis :  
On plaint le malheureux dès qu'il n'est plus à craindre ,  
Et l'on peut imiter celui que l'on peut plaindre.  
Sois bon , sois généreux , car la Divinité  
Veille sur la grandeur moins que sur la bonté.  
Valérius , au sein des tempêtes publiques ,  
Calmaut des plébéiens les haines politiques ;  
Quoiqu'il lui-même assis au rang des sénateurs ,  
Le sein nu , le front calme , il marchait sans licteurs.

Octave , ce vainqueur d'Antoine et de Lépide ,  
Octave , ce tyran dont l'armée intrépide  
Contre tout l'univers protégeait les destins ,  
Sans cesse environné par des périls certains ,  
Croyant à ses projets la rigueur nécessaire ,  
De ses proscriptions ensanglantait la terre ;  
Le poignard d'un Brutus devait les terminer....

La Clémence d'Auguste a tout fait pardonner.  
Quoique triomphateur, s'il est grand dans l'histoire,  
Il l'est par la Clémence et non par la victoire;  
Imite ses vertus, en plaignant ses forfaits;  
Ainsi que lui, César, règne par tes bienfaits;  
Ne crains point d'abuser du droit que je te donne,  
Car on ne peut faillir alors que l'on pardonne.

Pourtant de tout excès évite le danger;  
Songe au peuple, mon fils, que tu dois protéger;  
Mille ennemis secrets l'environnent sans cesse;  
La Clémence avec eux ne serait que faiblesse;  
Laisse agir la justice, et ne suspends la loi  
Que pour l'infortuné, criminel envers toi,  
Mais dont Rome, naguère, a connu les services.  
Montre un front inflexible aux mortels dont les vices  
De l'état social minent les fondements;  
Et cependant encore, enlève aux châtimens  
Ce fils qui, sans espoir, pressé par la misère,  
A dérobé le pain qui dut nourrir sa mère.  
Consulte enfin ton cœur, tu feras ton devoir.

Quant à moi, si le ciel seconde mon pouvoir,  
J'ajoute l'Occident à ton vaste héritage.  
La terre entre nous deux aujourd'hui se partage;  
Je vais la conquérir, tu vas la consoler.  
Tu sécheras les pleurs que je ferai couler.  
A regret dans le nord je porte les alarmes!  
Du moins que les captifs enchaînés par mes armes,  
Désormais à l'abri des cirques inhumains,

Ne soient plus exposés aux regards des Romains ,  
Dans ces jeux où l'on vit , outrageant la nature ,  
L'homme donner au tigre un homme pour pâture .  
O César ! prends pitié de leur triste abandon ;  
La Clémence avec eux n'est pas même un pardon :  
Que dans Rome , éloignés de leur terre chérie ,  
Ils trouvent un asile , et presque une patrie .

A la loi des chrétiens reste toujours soumis ;  
Vois Jésus , sur sa croix , mort pour ses ennemis .  
Que Jupiter vengeur s'annonce par la foudre ;  
Croyons plutôt , mon fils , au Dieu qui sait absoudre .  
Ah ! si , toujours fidèle à tes commandements ,  
Mon Dieu , j'eusse écouté les tendres mouvements  
Que donne la pitié , que la nature inspire ,  
Je n'aurais point d'un crime épouvanté l'empire !  
Crispus vivrait encore ! et mes yeux , sans effroi ,  
Contempleraient le ciel : mais je connais ta loi ;  
Mes pleurs effaceront un instant de démente ,  
Car le Dieu que j'adore est un Dieu de Clémence .

M. X. B. DE SAINTINE.

---

## SUR UN POÈTE DE SOCIÉTÉ.

On ne parle jamais que des vers qu'il a lus ;  
Qu'il se fasse imprimer , on n'en parlera plus .

M. DOIGNY.

---

## LE HÊTRE ET L'OSIER.

### APOLOGUE.

**LE** hêtre disait à l'osier :

Ah ! que mon sort est peu digne d'envie !

On m'abat, on me scie, et puis dans un foyer

Je finis tristement ma vie ;

Toi, tu deviens joli panier,

Élégante et fraîche corbeille ;

Tu reçois la framboise et la pêche vermeille,

La rose, le jasmin, le lilas printanier ;

On dans le boudoir d'Égérie,

Sur la toilette de Zulmé,

Bien propre, arrangé, parfumé,

Tu portes le tricot, le lin, la broderie...

Pour être si bien vu, si fêté, cher osier,

Quel est ton talent, je te prie ?

Je suis souple, et je sais plier.

M. A. G.

## ÉLÉGIE.

**O**BJET de mon premier amour ,  
Tu n'es donc plus , la mort a dévoré tes charmes ,  
Reçois le tribut de mes larmes  
Du haut du céleste séjour.  
Comme une fleur que l'autan décolore ,  
De ta beauté s'est éclipsé l'aurore :  
Tu meurs ! en vain ma bouche eût voulu recueillir ,  
Et ton dernier baiser et son dernier soupir ;  
Tu péris loin de moi , la Parque meurtrière ,  
M'a refusé cette faveur dernière ,  
Rien ne peut calmer la longueur  
De mon ame désespérée ;  
De mes jours vides de bonheur  
En vain j'accuse la durée.  
Hélas ! la mort dans son courroux  
Porte d'inévitables coups ;  
Rien ne peut fléchir sa colère ,  
Elle ravit la fille aux baisers de sa mère ,  
Et des bras de l'hymen arrache un jeune époux.  
Tous les matins , aussitôt que l'aurore  
Aura quitté la couche de Titon ,  
Je m'en irai dans ce vallon ,  
Où ton nom retentit encore :  
Là , seul , en proie à ma douleur ,  
Je reverrai ces bois si chers à ma tendresse :

Le souvenir de mon bonheur ,  
Viendra réveiller ma tristesse.  
O volupté des malheureux !  
Viens , aimable mélancolie ,  
Suis moi , viens dans ces tristes lieux ,  
Entretenir ma rêverie.

Et vous qui promettez un brillant avenir ,  
Adieu , songes charmants , compagnons du bel âge ;  
Comme l'éclair précurseur de l'orage ,  
Un seul instant vous voit naître et mourir.

A vos illusions ma pensée est rebelle ,  
En vain voudrais-je encore aimer ;  
Si parfois de mon cœur s'échappe une étincelle ,  
Il ne pourra plus s'enflammer.

Rêves d'amour ! au printemps de ma vie ,  
Vous me refusez vos bienfaits ,  
Et vous laissez à mon ame flétrie  
Des souvenirs et des regrets.

Adieu plaisirs du premier âge ,  
Adieu beaux jours, vous êtes disparus ,  
Adieu , d'un bonheur qui n'est plus ,  
Mon cœur embrasse encor l'image.

M. E. COSNARD.

---

## DISTIQUE.

Voulez-vous de menteurs composer une liste ?  
En tête il faut placer le nom d'un journaliste.

## LES ON,

O U

## LE MONDE TEL QU'IL EST.

SOUVENT défini , mal compris ,  
Ce monde-ci , mes chers amis ,  
Est une lanterne magique  
Où les objets nous sont transmis  
Par un prisme trop véridique.  
A peine sommes nous assis ,  
Qu'à nos yeux à bon droit surpris  
Commence un drame épisodique  
Où , si l'on veut , tragi-comique.  
On dispute , on blâme , on critique ;  
On affirme , on se contredit ;  
On promet et l'on se dédit ;  
On parle guerre , politique ;  
On se bat et puis l'on s'explique ;  
On trompe , on brouille , on fait du bruit ;  
On brûle , on égorge , on détruit ;  
On ruse , on intrigue , on trafique ;  
On se ruine , on s'enrichit ;  
On calomnie et l'on médit ;  
On pille , on plaide ; l'on écrit  
En style tantôt polémique ,  
Tantôt fade , sec , emphatique ,  
Tantôt dur , hiéroglyphique ,

Plat , déconsu , scientifique ,  
Guindé , bizarre , satirique ;  
On plaisante , on vise à l'esprit ;  
On fait des vers , de la musique ,  
Et puis des fleurs de rhétorique ;  
On mange , on boit , on dort , on lit ;  
On brille , on chante , on danse , on rit ;  
Enfin , dans ce bruyant coaït ,  
Hors le bien , tout est en pratique.  
A la sottise on applaudit ;  
On vous juge sur votre habit :  
L'honnête homme est un hérétique ,  
Le Tartufe un bon catholique ,  
Et le pédant un érudit.  
Quand ce tableau très magnifique  
S'est bien déroulé dans l'optique ,  
Arrive le moment prescrit  
Où , malgré le meilleur topique ,  
Des docteurs malgré la tactique ,  
Et leur principe magnétique ,  
Leur fluide , leur calorique ,  
Et leurs drogues et leur boutique ,  
Il faut payer , point de crédit.  
La camarde peu pacifique ,  
Qui pas plus au grand qu'au petit ,  
N'accorde jamais de répit ;  
L'oreille sourde à la supplique ,  
Soudain nous fait faire la nique ,  
La toile tombe et tout est dit.

M. P. R. DE CHALON-SUR-SAÔNE.



## ANDROMAQUE AU TOMBEAU D'HECTOR.

TRADUIT DE L'ILIADÉ. CHANT XXIV.

LE lit de mort s'élève : une foule éplorée  
Y dépose d'Hector la dépouille adorée.  
Des femmes, des vieillards, des soldats gémissants,  
Frappent au loin les airs de lugubres accents :  
Andromaque paraît, et d'une main tremblante  
Tenant de son époux la tête encor sanglante ;  
Elle éclate en ces mots : « Tu n'es plus, cher Hector !  
« Le glaive des combats t'a frappé jeune encor.  
« Dans ton palais désert ta veuve inconsolable  
« Traînera de ses maux la chaîne épouvantable.  
« Ce gage infortuné de nos tristes amours,  
« Ce fils, je vais le perdre au matin de ses jours.  
« Hélas, toi seul étais, dans nos destins prospères,  
« Et l'appui des enfants et le vengeur des mères.  
« Tu sauvais nos remparts de la destruction ;  
« Mais il n'est plus d'Hector, il n'est plus d'Ilion :  
« A l'opprobre, aux douleurs, à l'exil condamnées,  
« Vers les bords ennemis nous serons entraînés ;  
« Tu m'y suivras, mon fils ; tes vainqueurs inhumains  
« A d'indignes travaux réserveront tes mains,  
« Ou peut-être, plus loin poussant la barbarie,  
« Du haut de ces remparts te jetteront sans vie,  
« Et sur toi leur fureur croira venger la mort

- Ou d'un père ou d'un fils immolé par Hector,
- Que de héros vaincus attestent son courage !
- Comme il brillait terrible, aux plaines du carnage !
- Il expire , avec lui meurt l'espoir du Troyen.
- Ah ! quel deuil , cher Hector , peut égaler le mien ?
- Pour ton vertueux père et ta patrie en larmes ,
- Ta mort est un sujet d'éternelles alarmes.
- Mais combien gémit mon amour éperdu !
- Hélas ! en te perdant , mon cœur a tout perdu.
- Ma main ne s'est pas jointe à tes mains défaillantes ;
- Je n'ai pu recueillir sur tes lèvres mourantes
- Des mots consolateurs qui trompant mes ennuis ,
- Dans la longueur des jours , dans le calme des nuits ,
- Rappelleraient du moins à ma douleur amère
- D'un époux adoré la volonté dernière . »

M. A. BIGNAN.

## ÉPIGRAMME

SUR \*\*\* QUI M'APPELAIT PETIT AUTEUR.

IL m'appelle petit auteur ,  
 Eh bien ! c'est un petit malheur.  
 En attendant que l'on me dise  
 De quelle taille est mon censeur ;  
 Je le mesure à sa sottise  
 Et suis frappé de sa grandeur !

M. FABIEN PILLET.

## LA FILLE DU BATELIER DE MONTEREAU.

## ÉLÉGIE (\*).

- **ELLE** a donc lui pour moi mon aurore dernière,
- Ma mère pour jamais j'ai reçu tes adieux,
- Avant de te revoir se fermeront mes yeux;
- Mon cœur ne battra plus sur le cœur de ma mère.

Tels étaient les accens que sur le champ d'honneur  
Ma tendresse dictait à ma voix expirante ;

Et, loin de l'arène sanglante ,  
Plaintif, je traînais ma douleur.

Aux champs de Montereau, défendant la patrie ,  
Dans mon flanc sillonné j'ai reçu près du cœur,  
Le triple coup d'une lance ennemie ;  
Et je languis , loin encor de ces chars  
Qui transportaient les victimes de Mars  
En des lieux sûrs, séjour de bienfaisance ,  
Où le secours du plus noble des arts  
Leur rend la force et calme leur souffrance.

(\*) Le trait qui fait le sujet de cette élégie est historique et a eu lieu au mois de mars 1814, dans un petit village près Montereau, département de Seine et Marne. C'est un officier supérieur de lanciers qui parle.

Bravant mon mal cruel, je voulais... vain effort !  
Ma faiblesse m'arrête auprès d'une rivière,  
Et ces chars que j'attends roulent sur l'autre bord.  
Vais-je donc en ces lieux déjà trouver la mort ?  
Ne pourrai-je toucher la rive hospitalière?...  
Sur ces eaux, dont le cours m'interdit tout espoir,  
Un vieillard, que portait une barque légère,  
Paraît... mon œil mourant peut encor l'entrevoir ;  
Sa fille est près de lui ; ciel ! devais-je m'attendre  
A trouver la pitié dans un âge aussi tendre ?

O batelier, sois sensible à mes maux,  
Je ne veux point mourir sans voir ma digne mère,  
Consens à me porter avec toi sur les eaux....  
Si l'on pouvait d'un jour prolonger ma carrière,  
Avec moins de regrets je fermerais les yeux ;  
Au moins ma bouche encor recevrait ses adieux,  
Mon cœur battrait encor sur le cœur de ma mère.  
J'avais dit... sur mon sort je le vois s'attendrir ;  
Je le vois à l'instant céder à ma prière ;  
Il a tant de pouvoir le doux nom d'une mère !  
D'un espoir enchanteur je viens de tressaillir,  
Je pourrais donc... déjà je voguais vers la rive  
Qu'implora si long-temps ma souffrance plaintive ;  
Doux espoir dont bientôt je cesse de jouir !  
Je succombe à mon mal ; ma poitrine oppressée  
Refuse à tous mes sens un air réparateur.  
Sur ma bouche entr'ouverte expire la pensée.  
Mon œil s'éteint, je sens s'accroître ma langueur...  
Et déjà s'écriaient et la fille et le père :

Malheureux , il a vu son aurore dernière ,  
Sa mère ne pourra recevoir ses adieux ,  
Avant de la revoir se fermeront ses yeux ,  
Son cœur ne battra plus sur le cœur de sa mère.

Cependant le vieillard , m'approchant de plus près ,  
Interroge mon mal , de ses yeux inquiets ;  
« Dans son sein languissant renaîtrait la nature ,  
« Dit-il , si de ce mal le sang était sucé ,  
« Si quelqu'un aspirait sur sa large blessure  
« Ce sang épais et noir dont il est oppressé. »  
Vieilli dans les combats , sa longue expérience  
D'un tel secours souvent reconnut la puissance.

La barque à peine avait touché le bord ,  
Du batelier , l'active impatience  
Pour m'arracher promptement à la mort  
Vole au secours promis à ma souffrance.  
De la vertu noble rivalité !  
La jeune fille , ange d'humanité ,  
Au bon vieillard secrètement envie  
Le doux plaisir de me rendre à la vie.  
Il est parti... déjà sans hésiter ,  
Sur tout mon corps son corps léger s'incline ;  
Déjà , malgré sa faiblesse enfantine ,  
Rien ne l'effraie et ne peut l'arrêter.  
Ce flanc ouvert... ces blessures livides...  
O dévouement ! elle a déjà tiré ,  
Elle a sucé de ses lèvres avides ,  
Le sang épais de mon sein déchiré.

Elle ne sait encor si ce mal qu'elle aspire

Ne sera pas un poison dangereux ;

Elle veut tout braver et son cœur généreux

Redoute peu la mort pourvu que je respire.

Qui suis-je ? un inconnu qu'elle ne peut chérir,

Qui ne lui promet rien pour prix de son service,

Et qui bientôt peut-être va mourir

Malgré ses soins, malgré son noble sacrifice ;

Mais l'humanité parle, elle a tout oublié ;

Courage d'un enfant !... ô sublime pitié !

Je respire, et ne sais quel secours salutaire

Redonne à tous mes sens un air inattendu ;

Et j'entends une voix légère

M'annoncer que le jour vient de m'être rendu :

Non, non, il n'a point vu son aurore dernière,

Sa mère peut encor recevoir ses adieux ;

Peut-être pour long-temps vont se rouvrir ses yeux,

Son cœur peut battre encor sur le cœur de sa mère.

En ce moment le généreux vieillard ,

Amenant le secours cher à son espérance,

Précipite ses pas et croit venir trop tard,

Il ne se trompait point ; la tendre bienfaisance

A su le prévenir malgré sa diligence.

Mon sauveur !... quel est-il ?... montrez-moi mon sauveur.

Tout se tait, mais en vain se cache sa pudeur ;

L'héroïne est connue ; ô juste providence,

Sur ce lin qui la couvre, une tache de sang

De ce sang que sa bouche a puisé dans mon flanc,

Révèle son courage et trahit son silence.

Quel plaisir pur embellit ses traits !

La tendre humanité se peint sur tous ses traits ;  
En souriant , sur moi son regard se promène ,  
Elle a doublé sa vie en me rendant la mienne.  
Le vieillard attendri lève les yeux au ciel ,  
Fier que tant de vertus honorent sa famille ;  
C'est un triomphe encor pour son cœur paternel  
Que d'être vaincu par sa fille.

Cher enfant , m'écriai-je , ah ! viens donc sur ce cœur,  
Ce cœur dont ta vertu ranima la chaleur.  
Oui , je dois à tes jours unir ma vie entière ;  
Oui , j'en fais le serment , cette vie est à toi ,  
Comment ne pas donner tout ce que je te doi ?

Sauvé par le bienfait de l'ange tutélaire ,  
Bientôt j'ai retrouvé mon ancienne vigueur ;  
Point de retard , je vole où m'attend le bonheur ,  
Je la mène en triomphe ainsi que son vieux père ,  
Et mes vœux sont comblés dans les bras de ma mère.

Succédez maintenant aux fêtes du retour ,  
Succédez sans délai , fêtes de l'hyménée ,  
La reconnaissance et l'amour

Vont aux vertus unir ma destinée.

J'ai vu luire au ciel

L'aurore désirée ,

Marchons à l'autel ,

O Vierge adorée.

C'en est fait , des époux je suis le plus heureux ;  
Et parmi les transports de la publique ivresse ,

Au milieu des accents de joie et de tendresse ,  
Je lui redis encor : grace à tes soins pieux ,  
Elle est bien loin de moi mon aurore dernière ;  
Pour me rendre au bonheur tu m'as rouvert les yeux  
Et mon cœur a battu sur le cœur de ma mère.

M. Charles RAISON.

---

## IDYLLE.

QUEL est ce petit personnage  
Qui voltige sous cet ormeau ?  
Quel air malin ? quel beau plumage ?  
Est-ce un génie ? est-ce un oiseau ?  
Comme une petite fauvette  
Il a deux ailes , et pourtant  
A sa mine douce et jeunette  
On le prendrait pour un enfant.  
Est-ce l'amour ? c'est lui, je gage.  
Écoutez, petit dieu volage ,  
Écoutez, venez, n'ayez peur :  
Pour être aimé de ma bergère ,  
Pour toujours conserver son cœur  
Dites-moi donc, que faut-il faire ?  
L'enfant alors, d'un air moqueur,  
Il faut lui plaire.

M. J. BOUCHER DEPERTHES.



## L'APOTHÉOSE D'HOMÈRE.

ODE.

*(Novissima verba.)*

CIEL ! la mort a plané sur la double colline,  
Et les derniers accords d'une lyre divine  
Ont frappé tous les cœurs de noirs pressentiments :  
Parcourant à grands pas les monts et les vallées,

Les Muses désolées  
Remplissent l'air de cris et de gémissements.

Impatient de fuir cette terre mortelle,  
Et trompant des enfers la puissance éternelle,  
Vers l'Olympe qui s'ouvre, Homère a pris l'essor :  
Il entre, il voit des dieux la majesté suprême,  
Et Jupiter lui-même  
Parle en ces mots au chancre et d'Ulysse et d'Hector.

Tes malheurs sont finis, et ta gloire commence,  
Noble fils de Mèlès : de cette gloire immense  
L'éclat doit se répandre aux bouts de l'univers :  
Tel perçant du chaos les ténèbres profondes,  
« L'astre brillant des mondes  
D'un déluge de feux vint inonder les airs.

Dans les longues douleurs se traîna ta vieillesse,

- « Mais déjà sur ton front d'une mâle jeunesse
- « Revivent pour toujours le luxe et les attraits ;
- « Et tes yeux si long-temps fermés à la lumière ,  
    « De la nature entière
- « Embrassent les tableaux et sondent les secrets.
  
- « Regarde, et reconnais cette cour immortelle
- « Que ton zèle brûlant , que ton pinceau fidèle
- « Aux respects de la terre offrirent tant de fois ,
- « Et partage avec nous les honneurs, les hommages ,  
    « Que l'homme en tes ouvrages
- « Apprend à décerner aux arbitres des Rois.
  
- « Aigle sublime et fier, sans rivaux, sans modèles ,
- « Tu vis, en t'élevant sur de puissantes ailes ,
- « Du Pinde sous tes pieds s'abaisser les hauteurs.
- « Il redit après toi les malheurs de Pergame ,  
    « Et sa voix te proclame
- « L'éternel désespoir de tes imitateurs.
  
- « Oui , ton double poëme, exalté d'âge en âge ,
- « Doit survivre à jamais à cet heureux langage ,
- « Par ton art créateur en tous lieux illustré.
- « Telles on voit debout deux colonnes antiques ,  
    « Chefs-d'œuvre magnifiques ,
- « Restes d'un monument par le temps dévoré.
  
- « Ne crois pas toutefois que ton divin génie
- « O chantre incomparable, ô roi de l'harmonie ,
- « Des gouffres de Léthé, seul ait pu t'affranchir

La palme des talens n'est qu'un présent funeste

« Si la vertu céleste

De ses dons immortels n'a soin de l'enrichir.

C'est elle dont la main ravissant au Tartare,

Et l'indomptable Alcide, et les fils de Tyndare,

Les fit asseoir jadis au rang des demi-dieux ;

Et qui doit, protégeant le fondateur de Rome,

« Ouvrir à ce grand homme

De nos palais d'azur les parvis radieux (\*).

Mais c'est peu que l'Olympe et te venge et t'honore.

Sur la terre, ton astre, à peine à son aurore,

A percé de l'erreur le funèbre bandeau,

Et de la Grèce, en feu, par la gloire excitée

« Les villes agitées

Se disputent déjà ta tombe et ton berceau.

Vois monter dans les airs ces temples, ces portiques,

Vois ces fêtes, ces jeux ; écoute ces cantiques,

Qu'élève jusqu'à nous un peuple transporté ;

Entends ces longs concerts d'éloges unanimes,

« Que tes élans sublimes

Vont arracher pour toi dans la postérité.

Poi seul du cœur humain pénétras les mystères.

De ton génie ardent tous les arts tributaires

A ses rayons sacrés allument leurs flambeaux ;

(\*) Voyez l'apothéose de Romulus par Horace, ode 3 liv. 3.

- « Et des siècles jaloux , sans cesse triomphante ,
- « Ta renommée enfante
- « Des sages , des guerriers , des savants , des héros.
- « Un monarque , fameux par des exploits sans nombre
- « Envira ceux d'Achille , et , voyant sa grande ombre
- « Briller de cet éclat que rien ne peut ternir ,
- « Accusera le Sort , dont un arrêt sévère
- « Lui refuse un Homère
- « Qui du nom d'Alexandre enchante l'avenir.
- « Aux rives d'Albion , au bord de l'Ausonie ,
- « Sous le ciel moins heureux , de la Lusitanie
- « Paraîtront des mortels brûlant de t'égalér ;
- « Mais d'impuissants efforts doivent trahir l'audace
- « De ceux que le Parnasse
- « Sur tes pas de géant ne verra point voler.
- « Un poète , sur-tout , épris de ta mémoire ,
- « De cette apothéose éternisant la gloire ,
- « Un jour révélera tes destins éclatants ;
- « Et ton nom seul , si cher aux nymphes d'Aonie ,
- « A défaut de génie ,
- « Rendra le sien vainqueur des injures du temps. »

Jupiter a parlé : tous les dieux applaudissent ,  
 De l'Olympe , à grand bruit , les voûtes retentissent ,  
 Et ce bruit va des cieux remplir l'immensité ;  
 Cependant qu'auprès d'eux Apollon et son père  
 Ont fait asseoir Homère ,  
 Tout rayonnant de gloire et d'immortalité.

M. W. VAUGUENY.

## STANCES.

## LA RÉSIGNATION FORCÉE.

Des orages du cœur j'ai passé la saison ,  
Maître de mes desirs , désormais je suis libre ,  
Et rien ne rompt plus l'équilibre  
Entre mes sens et ma raison.

Je vois fuir sans regrets , et sans regrets j'oublie  
Les plaisirs que le temps emporte loin de moi ;  
Et j'envisage sans effroi  
Les jours de la mélancolie.

Le sort est-il si triste , et doit-on en gémir ?  
Les fatigues du jour , le soir on se repose ;  
Quand pour le cœur il est nuit close  
N'est-il pas temps de s'endormir !

Oh ! le sommeil des sens n'a-t-il donc pas ses charmes ?  
Ne nous berce-t-il pas de tendres souvenirs ?  
On n'a que l'ombre des plaisirs ,  
Mais on ne verse point de larmes.

De ces songes heureux je dois me contenter ,  
Mes sens fatigués ils suffiront sans doute ,  
Quand le plaisir vaut ce qu'il coûte  
Que risque-t-on de le goûter ?

D'un cœur mal affermi voilà bien le langage;  
Au plaisir qui s'échappe il feint de renoncer,  
Et ne pouvant plus le fixer  
Il veut en caresser l'image.

M. IMBERT DE CHAMPRÉAL.

---

## VERS

A DEMOUSTIER,

AUTEUR DES LETTRES A ÉMILIE SUR LA MYTHOLOGIE

Ta vie, hélas ! ne fut qu'un songe,  
Mais tes vers passeront à la postérité.  
Tu cueillis le laurier de l'immortalité  
En embellissant le mensonge  
Des charmes de la vérité.

M. P. Hippolyte DE LA BOULIE.

---

## QUATRAIN.

DAMIS prétend que des méchants  
Il brave la langue et le nombre;  
Fort bien; c'est nous prouver qu'il n'est pas de ces  
Qui s'épouvantent de leur ombre.

M. LORET.

## LE JOUR DE L'AN.

ÉPIQUE A MON VIEUX AMI, LE CHEVALIER DE VILLEMAN.

Fi de ce jour et des étrennes !  
Lorsque j'en donne à tant de gens,  
Nul ne vient m'apporter les miennes ;  
Si ce n'est de froids compliments  
Dont les monotones redites,  
Prolongeant l'ennui des visites,  
Dévorent mes plus doux instants ;  
Et ce n'est que des mains maudites  
De ce vieillard à cheveux blancs  
Qui préside à nos destinées,  
Qu'à point nommé, pour tous présents,  
Je reçois... eh quoi ? des années !  
Que le diable emporte le temps !  
Je crois qu'en effet il l'emporte :  
Mais c'est qu'il m'entraîne à-la-fois,  
Et toute l'immense cohorte  
Des êtres soumis à ses lois.  
En vain dans mon impatience,  
Criant contre ces lois du sort,  
Je prouve au destin qu'il a tort,  
Tort ou non, point de résistance.  
Rois, prélats, le vieillard, l'enfant,  
Sous la chaumière, sur le trône,

Ici, d'exhausser un terrain  
Pour lui donner plus d'étendue ;  
Ailleurs, d'abréger ce chemin  
Qui, par une pente imprévue,  
Conduisant chez mon vieux voisin,  
Nous ménage une double issue,  
Qui, par un doux enchantement,  
Vienne au secours de sa vieillesse,  
Otant, au gré de ma tendresse,  
Tout obstacle à l'empressement,  
Et tout prétexte à la paresse !  
Heureux de partager mon temps  
Dans le calme et la solitude,  
Entre mon jardin et l'étude,  
Entre ma femme et mes enfants,  
De passer des jours sans nuage,  
Entouré de mes bons parents,  
Des compagnons de mon jeune âge,  
De mes amis... de tous les temps !  
D'embellir mon simple ermitage  
Toujours plus cher à mes vieux ans ;  
Et malgré les glaces de l'âge  
Me croire encore à mon printemps !

M. le Vicomte de PANTOAT DE L'AY.



## LA PROMENADE DU SOIR.

Pars d'éclairer un autre monde,  
Le disque brillant du soleil,  
Parmi les feux de l'occident vermeil,  
Se plonge lentement dans l'onde:  
De ses derniers rayons modérant la chaleur,  
Il permet au zéphyr, caché sous le feuillage,  
De folâtrer dans le bocage,  
Et d'y ramener la fraîcheur.

Viens, ma douce et touchante amie,  
Enlace ton bras à mon bras,  
Et laisse-moi guider tes pas  
Vers ce bosquet charmant qui borne la prairie.  
Dieux ! quelles suaves odeurs,  
Quel air frais et pur on respire ;  
Le printemps, couronné de fleurs,  
Exerce ici son doux empire,  
Et ces beaux lieux semblent nous dire  
De profiter de ses faveurs.  
Hâtons-nous d'en jouir, ô ma belle maîtresse !  
Où, tout dans ce riant séjour  
Semble respirer la tendresse,  
Et favoriser notre amour.  
Sur ces rameaux fleuris entends-tu Philomèle  
Chanter en sons plaintifs son amoureuse ardeur ?

Entends-tu la colombe et le ramier fidèle  
Par de tendres soupirs exprimer leur bonheur ?  
Ouvre ton cœur sensible à leur touchant langage ;  
Nul importun ne peut approcher de ces lieux ;  
Le plus profond secret règne sous cet ombrage ,  
Dont la sombre épaisseur nous cache à tous les yeux :  
Seul et discret témoin, voilé par un nuage,  
Phœbé, du haut des cieux, à travers ce feuillage,  
    Jette à peine un faible rayon ,  
Et la tendre Phœbé, jadis dans un bocage,  
    Fit le bonheur d'Endymion.

Eh quoi ! de l'amant qui t'adore  
Tu veux prolonger le tourment ?  
Quoi ! tu veux retarder encore  
Ce doux, ce fortuné moment,  
Que depuis si long-temps j'implore ?  
Cependant je lis dans tes yeux  
Le trouble charmant qui t'agite :  
Ta voix tremble, ton sein palpite,  
L'amour t'embrase de ses feux.

Qui peut te retenir ? que crains-tu donc ? les dieux ?  
Va, crois-moi, c'est à tort qu'on les peint si terribles :  
Ils ne nous ont pas faits sensibles  
Pour nous défendre d'être heureux.

M. THURAT.

## LES PETITS OISEAUX.

**J**x vous tiens donc petits oiseaux ,  
Depuis hien long-temps je vous guette ;  
Vifs, sémillants, jeunes et beaux ,  
Vous allez charmer ma retraite.

**J**e vous apprendrai quelques airs  
Que Martin a mis à la mode ;  
On aime assez vos doux concerts ,  
Mais votre chant est sans méthode.

**V**ous saurez , mes chers nourrissons ,  
Répondre à la voix de ma belle ,  
Et grimper , en battant de l'aile ,  
Sur ses doigts mis en échelons.

**J**e vous promets une onde claire  
Pour le breuvage et pour le bain ,  
Et du millet pris dans la main  
De ma gentille ménagère.

**M**ais, hélas ! mes petits oiseaux ,  
Pour vous rendre à jamais fidèles ,  
Armé d'inflexibles ciseaux ,  
L'audra-t-il vous rogner les ailes ?

Non, soyez libres en tout temps,  
 Je veux être aimé pour moi-même,  
 C'est ainsi que Lisette m'aime,  
 Comme elle restez-moi constants.

Prenez-la toujours pour modèle,  
 Peu défiant et peu jaloux,  
 Je n'ai point de cage pour vous,  
 Je n'ai point de verrous pour elle.

A peine j'achevais ces mots:  
 Que je rentrai dans ma chambrette,  
 Je n'y trouvai plus ma Lisette:  
 Je coupai l'aile à mes oiseaux.

M. X. B. DE SAINTINE.

## ÉPIGRAMME.

### LE GASTRONOME POLITIQUE.

Messieurs, en fait de politique,  
 Croyez-vous que Damis s'applique  
 Un seul instant à raisonner?  
 Non, pour s'en épargner la peine,  
 Il est, le long de la semaine,  
 De l'avis de celui qui lui donne à dîner.

M. IMBERT DE CHAMPRÉAL.

## A POSTHUME.

## ODE TRADUITE D'HORACE.

POSTHUME, hélas ! le temps nous échappe sans cesse ;  
En vain nous implorons et les dieux et le sort ,  
Rien ne peut d'un moment retarder la vieillesse ,  
Rien ne peut arrêter l'impitoyable mort.

Quand ta main chaque jour offrirait pour victimes  
Cent taureaux immolés sur l'autel de Pluton ,  
Tu ne fléchirais pas ce dieu des noirs abymes  
Où restent enchaînés Titie et Gérion.

Le prince environné de la pompe royale ,  
Et l'humble laboureur courbé sur ses guerets ,  
Tout doit descendre un jour dans la barque fatale  
Qui porte également les rois et les sujets.

En vain nous évitons la sanglante Bellone ,  
Et du vaste élément la bruyante fureur ;  
Vainement nous fuyons , au retour de l'automne ,  
Du souffle du midi la perfide vapeur.

Il faut voir le Cocyte et cette plage aride  
Qu'il baigne tristement de ses dormantes eaux ,  
Où gémit Danaüs, et sa race homicide ,  
Et Sisiphe épuisé par d'éternels travaux.

Ce monde , nos foyers , une épouse chérie ,  
 Il nous faut tout quitter ; et des arbres , hélas !  
 Dont tu fus un instant le maître en cette vie ,  
 Le funeste cypres doit seul suivre tes pas.

Possesseur de tes biens, un héritier plus sage  
 Boira ces vins fameux qu'avec soin tu gardais,  
 Et de ce doux nectar digne d'un autre usage,  
 Teindra les lambris d'or de son riche palais.

M. A. D<sup>\*\*\*</sup>, officier du génie.

## LE FOU ET SON IDOLE.

FABLE.

Avec un encensoir tenant une massue ,  
 On raconte qu'un jour un fou se présenta  
 Au pied de certaine statue :  
 C'était celle d'un dieu que lui-même inventa.  
 Que fit-il ? d'une main il encensa l'idole ,  
 De l'autre main il l'abattit.

Si cet homme était fou , la France fut bien folle :  
 Que de dieux en trente ans elle fit et défit.

M. L. F. D. G.

## LE RENARD ET LE PUTOIS.

## FABLE.

UN renard à son croc avait certains poulets  
Dont l'aspect seul le faisait pâmer d'aise.  
Je suis sûr, disait-il, que le plus léger pèse  
Tout autant qu'un chapon : et puis, comme ils sont frais!  
Quelle peau ! quelle chair ! ils ont été, je gage,  
Pour quelqu'un d'importance empâtés tout exprès.

Oh ! si ceux-là ne font pas un bon mets  
Je ne m'y connais plus, et ne veux désormais  
Vivre que d'herbe et de laitage.

Or, une nuit que le matois  
Était allé faire sa ronde,  
Un autre ben sujet, c'était martin putois  
Que le soin de pourvoir aux besoins de ce monde  
Fesait aussi sortir du bois,  
Crut qu'en passant devant le gîte  
De son voisin, de son ami,  
Il lui devait une visite,  
Et, partant, il entre chez lui.

Oh ! oh ! dit-il, qu'est-ce donc que ceci ?  
Des poulets ! des plus fins ! et je suis seul ici !...  
J'imagine, mon cher confrère,  
Qu'ainsi que moi vous n'êtes pas à jeun,  
Permettez donc que j'en prenne un ;

Vous en avez assez, il n'y paraîtra guère.

Hé ! mais pourquoi ferais-je des façons

Lorsque le tout est à ma guise ?

Putois seraient ma foi bien bons

De dédaigner pareille marchandise.

D'ailleurs, renard, mon bon ami,

Tout me dit assez qu'à cette heure

Vous êtes retourné visiter la demeure

D'où sont venus ces poulets-ci :

Je vais donc, ne vous en déplaie ,

Ainsi que vous me mettre à l'aise.

Il dit, prend les poulets, et le voilà parti,

A peine il atteignait le bout de la garenne,

Que mons renard arrive, essoufflé, hors d'haleine,

D'assez mauvaise humeur, et même un peu chagrin.

Il venait de voir en chemin ,

Aux environs de sa tannière ,

Un homme à l'affût et son chien ,

Auxquels il n'avait point affaire ;

Au reste, il n'avait trouvé rien

Qui fût digne de sa colère ,

Pas même l'ombre d'un poussin.

Du moins, graces au ciel, dit-il, j'ai sous la main

Quelques morceaux assez passables ,

Et tels que ces pauvres renards ,

A moins des plus heureux hasards ,

N'en ont pas souvent sur leurs tables.

Hé ! mais que sont-ils devenus ?

Je les avais mis là , je ne les trouve plus ,

Me les aurait-on pris ? ô crime abominable !



Mes poulets!... à ce mot, l'effroi glace son cœur;

Il tombe anéanti; mais bientôt la fureur

Succède au chagrin qui l'accable;

Il crie au vol, au meurtre, à l'assassin,

Il se roule par terre, il se frappe le sein.

Enfin ce n'était plus un renard, mais un diable.

Tantôt sur un ton lamentable

Il se mettait à discourir :

Las! voyez, disait-il, en ce monde coupable

· S'il est un être charitable

Qui dans votre malheur cherche à vous secourir!

Ils ont tous vu piller un misérable,

Et pas un seulement n'est venu m'avertir!

Puis, s'en prenant aux dieux, qu'il bénissait naguère

Et toi, Jupin, dit-il, qui gouvernes la terre,

A quoi donc te sert un tonnerre

Si tu protèges les forfaits?

Quel cas de toi veux-tu qu'on fasse

Quand tu n'as pas écrasé sur la place

Le brigand dont l'audace

S'en vient jusque chez moi dérober mes poulets!

Ses poulets!... Jupiter, à de pareils excès,

Aurait pu se mettre en colère,

Et le foudroyer

Le premier;

Mais il aima mieux faire

Comme à son ordinaire,

Et le laisser crier.

Combien de gens ici trouvent leur ressemblance!

Leur fait-on quelque tort, ils accusent les cieux,  
Et sont assez souvent plus coupables que ceux  
Contre lesquels pourtant ils demandent vengeance.

M. H. L.

---

### LÈVRES DE ROSE.

**B**AISER cueilli sur des lèvres de Rose,  
Des jeunes cœurs est le plus doux aimant;  
A son attrait vainement l'on s'oppose,  
Froide raison vaut-elle un sentiment?

Qui mieux saurait que des lèvres de Rose  
Du tendre amant expliquer la leçon?  
Leur feu pénètre, et sa chaleur dispose  
Un sage même à perdre la raison.

O volupté! sur des lèvres de Rose  
On voit l'amour, ardent à moissonner :  
Au sein des fleurs dont le miel se compose,  
Ainsi l'abeille est prompte à butiner.

Julie ! ô toi ! dont les lèvres de Rose,  
De cette fleur ont le parfum si doux,  
Ah ! laisse-moi sur ta bouche mi-close,  
De mon bonheur rendre les dieux jaloux.

M. TALAIRAT.

## CAMMA.

Tu me fuis vainement, toi que mon cœur adore :  
Trop cruelle Camma, par-tout je te suivrai ;  
Sur l'aile des zéphyrs, du couchant à l'aurore ,  
Au-devant de tes pas, par-tout je volerai.

Tu me verras au pied du sycomore,  
Où tu croiras trouver un refuge assuré ;  
Et si tu fuis dans un bosquet sacré ,  
Après de toi tu me verras encore.

Que la foudre du ciel, que les feux souterrains  
M'arrachent, j'y consens, une vie importune,  
Je puis braver les coups de la fortune ;  
Devant mourir sans honte, aux rivages lointains  
J'irais seul affronter le courroux de Neptune.  
Mon crime est de t'aimer, qu'ai-je à craindre des dieux ?  
De l'amour ces dieux même ont senti la puissance ;  
Ils m'aideront, perfide, à venger ton offense...  
Que dis-je ? ils puniront tes refus orgueilleux.

Mais si la mort, de sa faux meurtrière,

Quelque jour ose me frapper,

Va, va, ne crois pas m'échapper ;

Mon ame errant autour de ta chaumière,  
Par les cris de l'orfraie, ira, dès ton réveil,  
A tes sens en désordre ira livrer la guerre ;  
Et les cris du hibou troubleront ton sommeil  
Jusqu'en ta couche solitaire.

Mais où m'égare un fol amour ?

Non, Camma, maîtresse chérie,  
Je serai le linot que ta bouche jolie,  
En ma présence, hélas ! caresse tout le jour.

Que ton sort est digne d'envie,  
Oiseau non moins heureux que l'oiseau de Lesbie,  
Dont l'œil s'enflamme au moindre attouchement,  
Et qui du sein où la nuit tu reposes,  
Cours plein de joie en t'éveillant,  
Respirer le parfum de ses lèvres de roses !  
Que je vive sur terre, ou dans l'air, ou sous l'eau,  
Tel est des dieux l'arrêt suprême !

Je brûlerai pour toi d'un feu toujours nouveau.

Poisson, plante, reptile, oiseau,  
Je ne puis être étranger à moi-même ;  
D'un violent amour je me sens consumer ;  
Adorable Camma, je t'aime,  
Et ne puis vivre sans t'aimer.

M. DE BOINVILLIERS.

## LES LOISIRS D'UN MÉDECIN.

Ecoutez le docteur : s'il fait de longs discours,  
S'il fait des vers ou de la prose,  
C'est pour tuer le temps. Quel homme ! il veut toujours  
Tuer quelqu'un ou quelque chose !

M. FABIEN PILLET.

## A UNE TOURTERELLE

TRADUIT DE L'ESPAGNOL DE MELENDEZ.

J~~UNE~~ et sensible tourterelle,  
N'importune plus ces forêts  
Par le récit triste et fidèle  
D'une cruelle mort, qui cause tes regrets.  
N'accuse point le ciel dans ta chanson plaintive;  
Ne tourne plus vers lui tes regards langoureux,  
Oublie une ombre fugitive,  
Et l'amour dans ton cœur rallumera ses feux.  
Pourquoi vivre dans la contrainte?  
Ta compagne a subi le triste arrêt du sort;  
Crois-tu qu'au séjour de la mort  
Elle puisse entendre ta plainte?  
Engage donc ta foi par des serments nouveaux.  
Ceux qui dorment dans les tombeaux  
Des plaisirs de l'hymen n'éprouvent plus les charmes,  
Et sont peu touchés de nos larmes;  
Ils gémissent tous, sous les loix  
D'une parque, dure et cruelle,  
Jamais ta languissante voix  
Ne pourra pénétrer leur prison éternelle.  
Cesse de te cacher dans la nuit de ces bois;  
Laisse-s-y les chagrins dont ton ame s'abreuve,  
Reviens fixer l'astre du jour.

Aux larmes d'une jeune veuve  
 On a vu succéder les baisers de l'amour.  
 Finis ton deuil , polis tes plumes ,  
 Fais briller au soleil leurs plus belles couleurs.  
 Sèche tes yeux mouillés de pleurs ;  
 Et l'amour va changer tes jours pleins d'amertumes  
 En un hymen heureux comblé de ses faveurs.

M. Achille DE LAURENS.

## VERS IMPROVISÉS,

A M. LE COMTE DE PFAFFENHOFEN ,

Après lui avoir entendu réciter sa traduction de l'ode  
 d'Horace *tu ne quæsieris*, etc. ; imprimée dans l'Al-  
 manach de l'année dernière.

16 mai 1778.

Sont-ils de vous ces vers heureux  
 Qui coulent avec tant de grace ,  
 Où l'on retrouve , en style harmonieux ,  
 L'esprit, le goût, la volupté d'Horace ?  
 Ainsi le Russe Schouwalof ,  
 Et l'Autrichien Pfaffenhof ,  
 De Chaulieu , parmi nous , viennent remplir la place ,  
 Et des rimeurs français faire le désespoir.  
 Jeune étranger , vos vers ont un goût de terroir ;  
 Je m'y connais encor , c'est celui du Parnasse.

VOLTAIRE.

## LA RÉCONCILIATION.

A \* \* \* \*.

IL m'en souvient, jaloux de mon indépendance,  
Et soupçonnant ton cœur de trahir nos amours,  
Dédaignant tes attraits, méprisant ta puissance,  
Naguère je jurai de te fuir pour toujours.

Je me flattais qu'épris des charmes de l'étude,  
Dans le sein des beaux-arts, loin de la volupté,  
Cherchant des bois fleuris la verte solitude,  
Le calme rentrerait dans mon cœur agité.

Je le croyais ; mais quoi ! dans la nature entière,  
Pour tromper mon espoir tout semblait conspirer ;  
Tout, dans ces frais vallons où règne le mystère,  
Quand je fuyais l'amour, me faisait soupirer.

En vain sur ces gazons qu'une onde pure arrose,  
D'une froide rigueur je prétendis m'armer :  
On a beau s'en défendre, à l'aspect d'une rose,  
Malgré soi, l'on sent naître un doux besoin d'aimer.

Assis au fond des bois sur la mousse nouvelle,  
Dans mes rêves de gloire, en noble troubadour,  
Je chantais les guerriers ; mais, à ses goûts fidèle,  
Mon luth faisait tout bas redire un air d'amour.

Va, je le sens, cruelle, aux tourments que j'éprouve  
 Depuis le jour fatal où j'ai bravé ta loi !  
 Le sort qui me poursuit ne veut pas que je trouve  
 De repos, de bonheur, ni d'espoir loin de toi.

Souffre qu'à tes genoux j'aie implorer ma grace :  
 Tu me pardonneras, j'en suis sûr, tu le dois.  
 Oui, rends-moi sur ton cœur et mes droits et ma place,  
 Et crois qu'on n'aime bien que la première fois.

Si de soupçons jaloux je n'ai pu me défendre,  
 De mon cœur à jamais ce tourment est banni :  
 Ah ! c'est là trop souvent l'erreur d'une ame tendre,  
 Et six mois de chagrins m'en ont assez puni.

C'est assez de douleurs, assez d'indifférence !  
 De nos inimitiés bornons enfin le cours :  
 Unis par nos penchants dès notre adolescence,  
 Nous nous aimâmes trop pour nous haïr toujours.

M. Anguste MOUFFLE.

### IMITATION DE MARTIAL.

QUAND on dit que Germain sent le vin de la veille,  
 On a tort; car il boit aussitôt qu'il s'éveille.

M. LA GOUTTE.



## LES DEUX PRINCES

12

## LE SOLDAT CENTENAIRE.

A l'aspect du cercueil, la flatterie expire ;  
Pour les morts sans vertus les yeux n'ont point de pleurs.  
Le voile est étendu tant que l'homme respire.

Mais le trépas qui le déchire

Met au jour le secret des cœurs.

Ainsi lorsque Condé descend au mausolée,  
Lutèce, autour de lui, plaintive et désolée,

Offre sans cesse au héros qui n'est plus  
D'un deuil universel les funèbres tributs.

Ombre illustre ! abaissant tes regards sur la terre,  
Dans ce pieux concours d'une douleur sincère,  
Vois tous les cœurs unis , tous les rangs confondus.  
Le pauvre, dont tes soins soulageaient la misère,

Mêle ses pleurs à la prière ;

Le brave, le Français esclave de sa foi

Regrette le soutien et l'ami de son roi,

Et, devant les hauts faits , devant la renommée,

Avec le vétéran du peuple et de l'armée,

Un siècle tout entier s'incline devant toi.

O d'un pieux soldat auguste et pur hommage,

Qui vient chercher un grand homme au tombeau !

Les sanglots du guerrier, les larmes du courage,  
Aux regards des Français, quel sublime tableau !  
Ce prince infortuné que l'Europe révère,  
*Qui n'avait plus de fils et qui n'a plus de père,*

Sent encor renaître son cœur,  
A l'aspect des tributs offerts à sa douleur.  
Au sein du noble asile ouvert à la vaillance,  
Par l'un de ces grands rois dont s'honore la France.

Bourbon, pressé d'un soin religieux,  
Va chercher le vieillard si fidèle à ses maîtres,  
Contemporain de leurs ancêtres,  
Et dont le sang coula pour eux.

Touchant respect d'un fils ! devoirs remplis de charme  
Le prince et le soldat ont confondu leurs larmes ;  
L'un pleure un père et l'autre un bienfaiteur,  
Tous deux pleurent un frère d'armes.

Noble fraternité, dont la base est l'honneur,  
De nos preux antique héritage,  
Douze siècles de gloire ont été ton ouvrage,  
Et la France à jamais te devra sa splendeur.

Tu vis dans le cœur de nos princes,  
Sur toi se fondent à-la-fois  
Le pouvoir paternel des légitimes rois,  
L'indépendance des provinces  
Et le règne auguste des lois.

M. P. A. VILLARD.

## UNE MÈRE.

JEUNES auteurs amoureux de lauriers,  
Cherchez la gloire aux bosquets d'Aonie,  
La gloire en vain m'ouvrirait ses sentiers,  
Près d'elle un jour j'ai vu marcher l'envie;  
Mais loin du bruit j'implore les neuf Sœurs;  
Et si ma main dans leur riant parterre  
Ose parfois dérober quelques fleurs,  
C'est pour offrir un hommage à ma mère.

Vous que le ciel dota d'un cœur aimant,  
Vous dont la mère est la meilleure amie;  
Oh ! croyez-moi, son souris caressant  
Peut seul charmer les peines de la vie.  
Craignez un monde et frivole et trompeur,  
Fuyez ses jeux, sa faveur mensongère,  
Le vain éclat ne vaut pas le bonheur,  
Et le bonheur est auprès d'une mère !

Mais quel crayon rendra le doux tableau  
Qu'offre l'aspect d'une mère adorée ?  
Son œil craintif veille à notre berceau,  
De notre enfance elle embellit l'entrée :  
Quand de nos ans se colore la fleur,  
Son amitié nous guide et nous éclaire ;  
Pour nous tromper le vice adulateur  
Nous cherche en vain dans les bras d'une mère.

Ma bonne mère, ainsi tes soins touchants  
 Charment pour moi les beaux jours du bel âge!  
 Tu m'inspiras mes plus heureux penchants,  
 Et mes plaisirs sont encor ton ouvrage.  
 De mes ennuis comme de mon bonheur,  
 Ton indulgence est la dépositaire;  
 A mon réveil je t'embrasse, et mon cœur  
 Bat chaque soir sur le cœur de ma mère!

Où tous les ans, dans mon humble séjour  
 Près de ma mère, et par elle inspirée,  
 Je veux offrir au maternel amour  
 L'humble tribut de ma lyre ignorée!  
 Un froid censeur rira de mes accords,  
 Mais à Colnet (\*) du moins ils pourront plaire;  
 Mais j'obtiendrai pour prix de mes efforts  
 Et le sourire, et l'aveu de ma mère!

M<sup>lle</sup> Caroline MARTLET DE LURE.

(\*) M. Colnet l'un des collaborateurs de la Gazette de France. Tous ses articles étincellent d'esprit, et c'est celui de nos écrivains qui sait le mieux cacheter de ridicule ces idées libérales, servile manie du jour. Je le remercie d'avoir accueilli mon amitié. (Note de l'auteur.)

## L'HIVER.

QUEL morne et vaste deuil afflige l'univers ?  
Dans les cieux, de vapeurs, de nuages couverts,  
Le soleil ne répand qu'une clarté débile ;  
Sous des liens glacés l'onde dort immobile ;  
Les bois, les champs sont morts ; de sa triste pâleur  
Un vêtement d'albâtre a voilé leur couleur ;  
L'autan impétueux déchaîne la froidure,  
Et l'hiver tout entier pèse sur la nature.  
Créateur des humains, devenu leur bourreau,  
Peux-tu les affliger du poids d'un tel fléau ?  
Il sied à ta bonté d'être toujours leur père.  
La vie, hélas ! pour nous n'a que trop de misère ;  
Même avant la raison nous sentons les douleurs,  
Et nos premiers regards sont voilés de nos pleurs.  
Du moins dans les beaux jours, au bord d'une onde pure,  
Sous des cieux tempérés, sur la molle verdure,  
Nous goûtions le plaisir d'oublier tous nos maux ;  
Ou, sans nous plaindre, enfin nous portions nos fardeaux.  
En contemplant ces fleurs fraîches, épanouies,  
Qui levaient dans les champs leurs têtes réjouies,  
En voyant ce ciel pur, ces fruits délicieux,  
Dont les riches couleurs semblaient rire à nos yeux,  
Nos fronts, comme eux rians, exprimaient quelque joie,  
Et, sous l'ombrage heureux que la forêt déploie,  
Nos cœurs avec transport se plaisaient à goûter  
Le bonheur de l'oiseau qu'ils entendaient chanter ;

Mais cette nudité de l'hiver monotone ,  
 Qui suit les dons changeants du printemps, de l'automne  
 Mais les eaux , à grand bruit roulant dans les vallons ,  
 Les torrents écumeux , les fougueux aquilons ,  
 Ces tyrans , dont les sons mugissants et terribles ,  
 Et d'échos en échos renvoyés plus horribles ,  
 Remplacent les concerts des aimables oiseaux ,  
 L'haleine des zéphirs et la voix des ruisseaux ;  
 Mais le froid qui succède à la chaleur féconde ,  
 Le choc des éléments , ce désordre du monde ,  
 Tout , d'une âpre saison , nous offrant des rigueurs ,  
 Réveille nos chagrins , et nous rend aux douleurs.  
 Nous souffrons à l'aspect de la terre souffrante ,  
 La vieillesse , où languit la nature expirante ,  
 Forçant sur nos destins l'homme à se recueillir ,  
 Rappelle à ses esprits qu'il doit un jour vieillir.  
 Éloigne , Dieu puissant , ce tableau trop austère.  
 Hélas ! nous paraissions un moment sur la terre !  
 L'existence est l'éclair qui sillonne les cieux :  
 Fais qu'au moins , nous rendant notre passage heureux ,  
 La terre nous accueille avec un air de fête ,  
 Comme le voyageur qu'un jour à peine arrête ,  
 Et ne perde jamais son vêtement de fleurs ,  
 Qui , tableau du plaisir , l'inspire à nos cœurs .

C'est ainsi qu'un mortel , dans la campagne nue ,  
 Exhalait près de moi sa tristesse ingénuë .

Et moi : « Te convient-il de blâmer ton auteur ?

Est-ce pour ses desseins ou pour ton seul bonheur ,  
 Que ta frêle existence au néant fut ravie ?

Tu n'es qu'un sentinelle au poste de la vie.  
Du Dieu qui t'y plaça suis donc la volonté !  
Ne doit-il point, ingrat, suffire à ta fierté ,  
Que de ce Dieu puissant la sagesse profonde  
T'ait fait un des acteurs de la scène du monde ?  
Changera-t-il pour toi les lois de l'univers ?  
Tu te plains des frimas ? tu te plains des hivers ?  
Leur but est-il caché ? peux-tu le méconnaître ?  
Si toi-même as besoin pour ranimer ton être ,  
Que le sommeil , dont l'ombre amène le retour ,  
Répare chaque nuit les fatigues du jour ,  
Ne faut-il pas aussi que la terre affaiblie  
Par les divers travaux dont l'année est remplie ,  
S'affaisse en un sommeil , dont l'heureuse langueur  
De ses ressorts lassés relève la vigueur ?  
L'hiver est ce sommeil qui refait la nature.  
Dans cet actif repos , silencieuse , obscure ,  
Elle abaisse sa force , apprête ses présents ,  
Et sous la neige enfin médite le printemps ,  
Comme au fond du tombeau dont l'ombre la recèle ,  
En son trépas vivant le ver se renouvelle ,  
Et de ses ailes d'or , dans l'immobilité  
Compose la vitesse et pare la beauté.  
De la mort de nos champs, souffre donc la tristesse ;  
L'absence de leurs biens n'en est que la promesse.  
Le vent dont tu gémis hâte aussi leurs trésors ;  
Son souffle impétueux des plus fertiles bords  
Porte aux bords inféconds les germes qu'il enlève ;  
Dans l'arbre qu'il ébranle il fait monter la sève ,  
Rafraîchit le sillon par les chaleurs brûlé ,

Divise le poison des marais exhalé,  
Épure l'océan sous de fréquents orages,  
Et déchire dans l'air le voile des nuages.  
Une rigueur céleste est souvent un bienfait.  
Tu jouis quand la terre à ton œil satisfait  
De ses divers trésors étale la couronne;  
Mais si ce riche éclat sans cesse t'environne,  
Tes yeux enfin lassés, s'éloigneront de lui;  
L'uniforme plaisir n'est bientôt que l'ennui:  
Il faut un intervalle à notre bonheur même.  
Tu l'obtiens dans l'hiver. Ce Dieu qui toujours t'aime  
Sur la terre obscurcie étendant un rideau,  
De la satiété te sauve le fardeau,  
Varie à tes regards la scène de l'année,  
Et, s'il t'ôte les biens dont elle fut ornée,  
C'est qu'il veut que pour toi, par un heureux détour  
Le regret de leur perte enchante leur retour.  
Leur retour! oh, quel charme il te fera connaître!  
De quel œil tu verras le doux printemps renaître!  
Comme tu voleras, loin du froid importun,  
Saisir son premier jour et son premier parfum,  
Fouler de nouveaux dons les plaines enrichies,  
Suivre la liberté des ondes affranchies,  
Essayer l'herbe jeune, observer les progrès  
Du feuillage qui vient reverdir les forêts,  
Rouvrir tes sens charmés au souffle du Zéphire,  
Des roses près d'éclore épier le sourire,  
Écouter des oiseaux si long-temps exilés!  
Les amours, les concerts, avec eux rappelés,  
Présenter dans les champs, que la chaleur colore,



Un fruit dans chaque fleur et Pomone dans Flore ,  
Et posséder enfin , aux feux purs du soleil ,  
La nature plus belle à l'instant du réveil !  
Voilà tous les plaisirs que ton Dieu te ménage.  
Oppose à tes chagrins leur séduisante image ;  
Jouis dans l'avenir ; mais que dis-je ? aujourd'hui  
L'étude du présent peut chasser ton ennui.  
Mets à profit les maux que chaque hiver t'impose :  
Des fléaux que tu vois cherche à saisir la cause.  
Le froid règne ? connais de quels lointains climats ,  
Partent ces vents cruels qui soufflent les frimas.  
Sur les monts sourcilleux les glaces menaçantes  
Environnent au loin leurs cimes blanchissantes ?  
Apprends par quels travaux le temps a dessiné  
Ce bandeau de cristal dont leur front est orné.  
Des brouillards ténébreux ta vue est obscurcie ?  
Connais pourquoi du sol qu'a détrempe la pluie ,  
L'astre qui luit sur nous pompant l'humide sein ,  
En forme ce brouillard qui spectre du matin ,  
Portant sa pâleur sombre aux champs de la lumière ,  
Doit , comme un don du ciel , revenir à la terre.  
Les arbres dépouillés affligent ton regard ?  
Sache comment ces bois , semblables au vieillard ,  
Dont la froide saison détruit la chevelure ,  
De leur tête en hiver dépouillent la parure ,  
Qu'ils reprennent bientôt rajeunis par le temps ,  
Et plus heureux que nous qui n'avons qu'un printemps.  
Les fleuves débordés inondent tes campagnes ?  
Sache comment des flots qui tombent des montagnes ,  
Un fleuve se grossit , et plus impétueux

Chasse loin de son lit son cours tumultueux ,  
Des vergers aux guerets , des vallons aux collines ,  
S'élançe en bondissant à travers leurs ruines ,  
Couvre les bois , les monts , les champs et les hameaux ,  
Et donne l'horizon pour rivage à ses eaux .  
Rends ainsi ta douleur utile à ta pensée .  
Ou si de ces objets ta mollesse est blessée ,  
D'autres te sont offerts : marche vers nos cités ,  
Leurs murs comme les champs ne sont point attristés ;  
Là , dès que la gelée écartant les orages ,  
Laisse le soleil luire à travers les nuages ,  
Les uns courent saisir , sur un char transportés ,  
Ce rayon d'un moment dans les lieux fréquentés ;  
Les autres , se jouant sur les ondes solides ,  
Font sur un double acier glisser leurs pas rapides ,  
Et , dans leur prompt détour , semblent l'agile oiseau  
Qui part , vole et revient sur la voûte de l'eau :  
Dans leur essor léger l'œil a peine à les suivre .  
La nuit descend ; la ville à d'autres jeux se livre .  
Tantôt en des palais , où les feux renaissans  
De l'exil des chaleurs dédommagent les sens ,  
Le sort , aux yeux voilés , sur des tapis propices ,  
Amuse vingt joueurs de ses divers caprices .  
Tantôt dans une salle ouverte au plus bel art ,  
Prenant l'une son masque et l'autre son poignard ,  
Melpomène et Thalie unissent tous leurs charmes ,  
Et donnent le plaisir et du rire et des larmes .  
Dans un autre moment , sous des lambris dorés ,  
De flambeaux , d'ornemens , et de belles parés ,  
La musique , étalant ses sonores merveilles ,

D'accords mélodieux enivre les oreilles ;  
Et la danse bientôt offre au cercle enchanté  
De ses légers ballets la mouvante gaîté.  
Par des fêtes enfin l'une à l'autre enchainées,  
La ville des hivers embellit les journées.  
Sache donc, dans le cours des travaux et des jeux,  
Tromper les maux divers de ce temps orageux,  
Et rendons grace ensemble à ce maître suprême  
Qui plaça des plaisirs jusqu'en ses rigueurs même,  
Et dans tous les fléaux qu'il voulut nous offrir,  
Nous laisse quelque appui qui nous aide à souffrir.  
LEÇOUVÉ.

---

## A M. BÉRENGER,

A SON PASSAGE A MARSEILLE.

1817.

Le feu sacré n'est pas celui qu'une vestale  
Oublia pour tomber aux bras de son amant :  
C'est le bon goût, l'esprit, le noble sentiment,  
Qu'en écrits gracieux un beau génie étale.  
Je le croyais éteint et son temple abattu.  
Tout bas, je me disais : ce beau feu que j'ignore  
Jamais nous sera-t-il rendu ?  
Aimable Bérenger ! ton astre brille encore :  
Le feu sacré n'est point perdu.

M. DE LA CORETTERIE.

## AU ROI.

En lui faisant hommage de mon dialogue en vers,  
intitulé **LE POUR ET LE CONTRE.**

**P**OÈTE en toute humilité,  
J'ose, avec quelque défiance,  
Sur des vers de peu d'importance,  
Sire, appeler les yeux de votre majesté.  
Est-ce trop de témérité?

Non ; lorsque , chaque jour , par la reconnaissance  
Votre auguste nom est cité  
Pour des actes d'humanité,  
Pour des actes de bienfaisance ,  
Et de justice et de clémence ,  
De votre ineffable bonté ,  
J'ai bien le droit , en vérité ,  
D'en attendre un de complaisance.

**M. le Chev. VIGÉ.**

## ÉPITAPHE.

**L'**ENFANT qui gît sous cette pierre ,  
Mourut à l'âge de deux ans.  
Quand Dieu viendra juger la terre,  
Combien voudraient n'avoir pas vécu plus long-temps.

## A MA LYRE.

## ÉLÉGIE.

VAINEMENT du dieu d'Épidaure  
Ma voix invoque le secours ;  
Victime d'un mal que j'ignore,  
Je succombe ; et dès mon aurore  
Pâlit le flambeau de mes jours.

O lyre , qui faisais ma joie ,  
Je pars , garde mon souvenir :  
Je vais où le destin m'envoie ,  
Et je ne dois plus revenir !

De mes ennuis douce compagne ,  
Sous le cyprés de la montagne ,  
Viens gémir encore une fois ,  
Et de tes soupirs accompagne  
Les derniers soupirs de ma voix.

O ma lyre ! avant de descendre  
Vers le nothier des sombres bords ,  
Ma faible main va te suspendre  
Aux rameaux de l'arbre des morts.  
Adieu ; que ta corde plaintive  
Où frémissa le vent du soir ,

Console cette aimable rive  
Que mon œil ne doit plus revoir ;  
Emprunte au souffle de la brise  
Ses murmures pleins de douceurs ,  
Et trompe un moment les douleurs  
De la Vierge à mes vœux promise.

M. ANTONIN DE SÉGOYER.

---

## LE BAISER.

IMITÉ DE L'ITALIEN.

Ce doux baiser qu'à ma tendresse  
Vous refusâtes en riant ,  
Quoi ! Bathille , chère maîtresse ,  
Vous me l'accordez en pleurant !  
Dans la tristesse complaisante ,  
Et sévère dans la gaîté ,  
N'êtes vous pas inconséquente ?  
Non, c'est un droit de la beauté.  
L'amour ajoute : point d'alarmes ,  
J'ai placé pour mes favoris  
Le plaisir au milieu des larmes ,  
La douleur au milieu des ris.  
Pour mieux sentir la jouissance ,  
Amants , dans mes fers arrêtés ,  
Vous serez toujours ballottés  
Entre la crainte et l'espérance.

M. le Chev. JACQUELIN.

## LE MEILLEUR MOYEN.

## CONTE.

DEUX Français, l'un Normand, l'autre de la Garonne  
En présence d'un certain lord,  
A l'humeur noire et peu bouffonne,  
S'entretenaient un jour des rigueurs de leur sort.  
Le premier se plaignait de l'ingrate fortune;  
A l'amour le second reprochait plus d'un tort.  
L'Anglais daigne avec eux se trouver en rapport;  
Dit qu'il est consumé d'une fièvre importune,  
Qui fait qu'on desire la mort;  
Et mourir est, soudain, le parti qu'il propose.  
A sa douce invitation  
Le Normand ne répond ni par *oui* ni par *non*;  
Et le Gascon paraît prendre gaîment la chose.  
Le noble insensé d'Albion  
Les croyant convertis, demande  
Qu'on fasse une collation,  
Et qu'entre deux vins on se pendre.  
Fi! dit le Neustrien; c'est la mort des voleurs;  
Allez, milord, vous pendre ailleurs,  
Et sachez qu'un Normand fut toujours honnête homme:  
C'est assez, pour mourir, de mon cruel destin,  
Qui de privations m'exténue et m'assomme,  
Et me fera bientôt, hélas! crever de faim.  
Vos moyens né sauraient mé plaire,

Dit, à son tour, le Capdédís.  
 Dé faim jé crois qu'on né meurt guère;  
 Car, si jé n'ai rien au logis,  
 Peu m'importe, jé dîne en ville d'ordinaire.  
 Mais sé pendre est trop vil, et puis dé temps en temps  
 Dés pendus la corde sé casse :  
 On peut, en cas pareil, demeurer sur la place,  
 Et là souffrir de longs instants.  
 Imitiez-moi. Jé compte employer uné lame,  
 La meilleure qui soit pour couper uné trame,  
 Et c'est avec la faux du temps  
 Qué je veux séparer mon corps d'avec mon ame.  
 M. JAMX, de Lyon.

## L'HOMME DE CIRCONSTANCE.

### DIALOGUE.

— Sais-tu bien de quoi l'on t'accuse ?  
 — De vol, peut-être ! — Oui, tout de bon.  
 — Eh bien ! j'ai de l'or pour excuse.  
 — Qu'entends-je, tu serais fripon !  
 — Moi !... je suis la route commune.  
 La probité ne mène à rien.  
 Qu'elle conduise à la fortune,  
 Tu me verras homme de bien.

M. FABIEN PILLET.



## STANCES

IMITÉES DE L'ANGLAIS DE SCHERIDAN.

J'OFFRIS à celle que j'adore,  
N'osant laisser parler mon cœur,  
Une rose qui, près d'éclore,  
Lui peignait ma naissante ardeur.

Pour terminer le doux martyre  
Que ses beaux yeux me font souffrir,  
Je ne demandais à Thémire  
Qu'un regard !... j'obtins un soupir !

Sur la rose entr'ouverte à peine  
Il vint tomber..., et du Zéphyr  
La fleur croyant sentir l'haleine,  
Se hâta de s'épanouir.

Vois le pouvoir dont tu disposes :  
Thémire, vois dans ce séjour,  
De tes soupirs naître les roses,  
De tes regards naître l'amour !

Sans répondre, la jouvencelle,  
D'un souffle pur voulant encor  
Caresser la rose nouvelle,  
En effeuilla la coupe d'or !

Vois cette fleur déjà fanée :  
A peine mon premier soupir  
A fait naître l'infortunée,  
Que le second l'a fait mourir !

Ainsi passeront, dit Thémire,  
Vos serments... Comment s'y fier ?  
Il faut plus de temps pour les dire,  
Qu'il n'en faut pour les oublier !  
M. AMELLET.

---

### ÉPIGRAMME.

Aux pieds d'un saint anachorète  
Le métromane Orgon se confessait un jour ;  
Et de tous ses péchés l'ennuyant tour-à-tour,  
Enfin il s'accusa d'avoir été poète :  
Hélas ! dit-il, j'ai long-temps fait des vers,  
Faudra-t-il que pour ce travers,  
Mon ame dévolue aux tourments des enfers,  
Aille grossir les flots pervers  
Des ames par le feu lentement consumées !  
Consolez-vous, vous êtes innocent,  
Dit l'ermite à son pénitent,  
N'avez point fait de vers, mais bien lignes rimées.  
M. E. COSNARD.

## SONGE D'AMOUR.

## ROMANCE.

« **V**OLAGE Albert ! si je brise ma chaîne ,  
Si je te fais , n'accuse que ton cœur ;  
Du sentiment qui me rendait si vaine ,  
Ta perfidie a détruit la douceur.  
A mes destins ton ame était liée ;  
Il m'en souvient : ce fut là ton serment.  
Le lendemain tu m'avais oubliée...  
Songe d'amour ne dure qu'un moment !

Depuis ce jour d'importune mémoire ,  
A tes regards je dérobe mes pleurs.  
Soins impuissants ! ta funeste victoire ,  
Ton inconstance irritent mes douleurs.  
Si pour cacher ma sombre rêverie ,  
Au fond des bois j'erre languissamment ,  
Je crois entendre une voix qui me crie :  
Songe d'amour ne dure qu'un moment !

Sois plus heureux que je ne fus heureuse !  
Et quand ma vie , hélas ! s'en va finir ,  
Puisse du ciel la bonté généreuse  
De jours sereins parer ton avenir !  
Adieu , cruel ! c'en est fait , je succombe ;

Mais toi du moins , toi qui fis mon tourment ,  
 Pleure mon sort et grave sur ma tombe :  
 Songe d'amour ne dure qu'un moment ! »

Albert suivit sa volonté dernière,  
 Et le cœur plein d'amertume et de deuil ,  
 Loin du hameau , sous l'aride bruyère ,  
 De sa victime il cacha le cercueil.  
 Là , sans témoins , dès que le jour expire ,  
 Le malheureux incliné tristement ,  
 La nomme encore , et se plaît à redire :  
 « Songe d'amour ne dure qu'un moment ! »

EMILE BARATEAU.

## SUR LE POÈTE LE BRUN.

Quoi ! vous ne lisez pas Le Brun ,  
 Rival de Pindare et d'Horace ?  
 Ses épitres ont de la grace ,  
 Et son style n'est pas commun.  
 — Je sais bien qu'il a maint suffrages :  
 On a tant prôné ses ouvrages  
 Que l'on doit croire à ses talents.  
 Mais chacun a ses fantaisies :  
 Je connais trop le prix du temps ,  
 Et pour le lire , moi , j'attends  
 Qu'on donne ses œuvres choisies.

M. P. R. de Châlons-sur-Saône.

## ÉPITRE

A MADAME CAMILLE P....

O vous qu<sup>e</sup> du mouvement  
Êtes le parfait emblème,  
Et dont le délassement  
Est dans la fatigue même;  
Qui vous échappez soudain,  
Plus légère que les Graces,  
Plus agile que le daim,  
Lorsqu'on croit suivre vos traces :  
N'étiez vous point autrefois  
Cette rapide Camille,  
Nymphé chassant dans les bois,  
Qui, si l'on en croit Virgile,  
Courait d'un pas si léger  
Qu'on la voyait voltiger,  
Sans imprimer de vestige  
Sur l'émail des verts tapis,  
Et raser l'or des épis,  
Sans faire courber leur tige?  
Étiez-vous cette Daphné  
Qui courait encor plus vite,  
Et que le dieu qu'elle évite  
A la poursuivre obstiné,  
Vit, plus froide que le marbre,  
Changée, hélas ! en cet arbre,

Dont le verdoyant rameau  
Pare en triomphe la tête  
Du guerrier et du poète ?  
Si par un destin nouveau  
(Chose , il est vrai , peu croyable )  
Il vous fallait essuyer  
Métamorphose semblable ,  
Vous voir changée en laurier ,  
J'ose tenter la victoire ,  
Et plein d'ardeur pour la gloire ,  
Je suis le double sentier.  
Sous le beau nom d'Atalante ,  
N'est-ce point vous qui jadis  
Prête à remporter le prix  
Dans une lice éclatante ,  
Ralentîtes votre essor ,  
Pour vous fâcheuse aventure ,  
Et perdités la gageure  
Pour ramasser les fruits d'or ?  
Plus d'un nouvel Hyppomène  
Sur vos traces aujourd'hui ,  
En parsemerait la plaine  
S'il espérait dans l'arène  
Vous atteindre comme lui.  
Il est encor très probable  
Que d'après vous , trait pour trait ,  
Fut dessiné le portrait  
Que d'Angélique adorable  
L'Arioste nous a fait.  
A la grace naturelle ,

A ces traits piquants et doux  
Dont il peignit cette belle,  
A l'empressement, au zèle  
Que sa tendresse fidèle  
Marqua pour son jeune époux,  
Ce Médor tant chéri d'elle;  
Chacun dira : C'était vous.  
Oui, de la métamorphose,  
Si, reconnaissant les lois,  
Il nous faut comme autrefois  
Croire à la métempsychose,  
Tout objet qui fut doté  
De grace vive et légère,  
Tout ce qui sans art sait plaire,  
Vous devez l'avoir été.

M. GREVUS.

---

## A L'AUTEUR

DE LA TRADUCTION D'UN RECUEIL DE FABLES.

GRACE à vous ces fables seront  
Par les doctes Sœurs protégées.  
On trouve en effet qu'elles sont  
Moins traduites que corrigées?

M. J. B. F. BONNET (de l'Isle).

---

## LE SERPENT ET LA COULEUVRE.

### FABLE.

C'EST en vain qu'un serpent avait mis tout en œuvre  
Pour subjuguer une jeune couleuvre  
Dont son cœur était amoureux.  
En vain sur la verte prairie,  
Vingt fois en replis tortueux,  
Il avait de son corps hideux  
Sillonné l'herbette fleurie,  
En sifflant de tendres aveux.  
Fatigué de voir que ses vœux  
Ne pouvaient toucher la cruelle,  
Notre serpent lui dit : « Voulez-vous qu'à vos yeux  
« Je prenne une robe nouvelle ?  
« Je serai peut-être plus beau,  
« Parlez. » A votre gré , lui répondit la belle ,  
Prenez un vêtement nouveau ,  
Je n'en serai pas moins sévère.  
C'est de mœurs et non pas de peau  
Qu'il faudrait changer pour me plaire.

M. P. VILLIERS.



## LA BONNE VIEILLE.

## CHANSON.

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse,  
Vous vieillirez et je ne serai plus.  
Pour moi le temps semble, dans sa vitesse,  
Compter deux fois les jours que j'ai perdus.  
Survivez-moi, mais que l'âge pénible  
Vous trouve encor fidèle à mes leçons;  
Et, bonne vieille, au coin d'un feu paisible,  
De votre ami répétez les chansons.

Lorsque les yeux chercheront sous vos rides,  
Les traits charmants qui m'auront inspiré,  
Des doux récits les jeunes gens avides,  
Diront : quel fut cet ami tant pleuré ?  
De mon amour peignez, s'il est possible,  
L'ardeur, l'ivresse et même les soupçons;  
Et, bonne vieille, au coin d'un feu paisible,  
De votre ami répétez les chansons.

On vous dira : savait-il être aimable ?  
Et, sans rougir, vous direz : je l'aimais.  
D'un trait méchant se montra-t-il capable ?  
Avec orgueil vous répondrez : jamais.  
Ah ! dites bien qu'amoureux et sensible  
D'un luth joyeux il attendrit les sons ;

Et, bonne vieille, au coin d'un feu paisible,  
De votre ami répétez les chansons.

Vous que j'appris à pleurer sur la France,  
Dites sur-tout aux fils des nouveaux preux  
Que j'ai chanté la gloire et l'espérance,  
Pour consoler mon pays malheureux.  
Rappelez-leur que l'aquilon terrible  
De nos lauriers a détruit vingt moissons;  
Et, bonne vieille, au coin d'un feu paisible,  
De votre ami répétez les chansons.

Objet chéri, quand mon renom futile,  
De vos vieux ans charmera les douleurs;  
A mon portrait quand votre main débile  
Chaque printemps suspendra quelques fleurs;  
Levez les yeux vers ce monde invisible,  
Où pour toujours nous nous réunissons;  
Et, bonne vieille, au coin d'un feu paisible,  
De votre ami répétez les chansons.

M. P. F. DE BÉRANGER.

---

### IMITATION DE MARTIAL.

CONTRE CEUX QUI CHANGENT SOUVENT DE CARACTÈRE.

En vous voyant dur, sensible, aigre, doux,  
On ne peut vivre avec vous ni sans vous.

## ÉPITRE.

A M. JAUFFRET, SUR SES FABLES.

Toi qui, dès tes plus jeunes ans,  
Peignis les charmes de l'enfance,  
Et devins l'ami des enfants,  
Chantre aimable de l'innocence,  
Et du bonheur qu'on goûte aux champs ;  
Ta prose élégante et fleurie,  
Où la raison au goût s'allie,  
Charmait jusqu'ici mon loisir :  
J'admirais cet art difficile,  
Et que tu sais si bien saisir ;  
Cet art qui, sous ta plume habile,  
A la leçon la plus stérile  
Donne tout l'attrait du plaisir.  
J'ignorais que ta muse aimable,  
Du fabuliste inimitable,  
Possédât la naïveté,  
L'enjouement, la vive gaîté,  
Et cette douce bonhomie  
Qui, sans le secours du génie,  
Donnerait l'immortalité.  
Poursuis : à ton heureuse audace  
On peut garantir le succès :  
Tes vers, pleins de sel et de grace,

Tes pinceaux délicats et vrais ,  
A la morale, au goût fidèles ,  
Des critiques les plus cruelles  
Aisément braveront les traits.  
Le dieu qui préside au Parnasse  
Protégera ton noble élan :  
Lui-même il a marqué ta place  
Entre Berquin et Florian.

M. TÉZENAS DE MONTBRISON.

---

## LE TEMPS ET L'AMOUR.

LE temps se plaignait au destin  
Du dieu qu'on adore à Cythère ;  
Oui, disait-il, l'enfant malin ,  
Sitôt que je parais, fuit d'une aile légère ;  
Il affecte de m'éviter ,  
Il semble craindre ma présence ,  
Et quoi que je puisse inventer ,  
Nous ne sommes jamais de bonne intelligence.  
Ah ! reprit l'enfant séducteur ,  
A quitter les lieux que j'habite ,  
Tu ne montres pas moins d'ardeur :  
Quand l'amour est présent, le Temps passe bien vite.

M. le Chev. St.-ROCH-DE-CABARDEL.

## LE PAYSAN ET LE SINGE.

## FABLE.

**S**ous un soleil ardent , un pauvre villageois  
S'acheminait vers la cité voisine.

Il y portait un sac de noix ,  
De plus, un ballot dont le poids  
Du bon vieillard faisait plier l'échine.  
Il veut prendre quelque repos,  
D'autant qu'il était tout en nage.

Un hêtre, planté là, se présente à propos ;

Il veut profiter de l'ombrage ,  
Et, sur un lit de mousse, étendu de son long,  
Il s'endort d'un sommeil profond.

Le bouhomme ignorait qu'au-dessus de sa tête  
Logeait une maligne bête  
De la famille des Bertrands ,

Singe en un mot, et singe encor des plus friands.  
Du haut de son observatoire,  
Aussitôt descend le matois ,

Qui , pour ouvrir le sac, comme on peut bien le croire,  
Vous fait œuvre de ses dix doigts.

« — Des noix, s'écria-t-il ! oh ! l'excellente aubaine ! »

Il y plonge une main, et l'en retire pleine ;

Autant fait-il de l'autre, et c'est encor trop peu :

« — Ne lâchons point prise, morbleu !

« Sans en avoir grugé pour toute ma semaine. »

En achevant ces mots, il veut goûter du fruit;

« — Mais non, dit-il, de peur d'éveiller ce brave homme

« Évitions de faire aucun bruit;

« Ce serait conscience, il dort d'un si bon somme!

« Le sac n'est pas si lourd; prenons-le tout entier

« Pour le porter à mon grenier. »

Et, prompt comme l'éclair, vous eussiez vu le drôle,

Entre ses dents saisir un bout du sac,

Portant l'autre sur son épaule;

Puis le voilà grim pant. Tout prêt d'arriver, crac!

Sous le poids de son corps une branche pourrie

Éclate et rompt. Le singe, en culbutant,

Se raccroche au hasard, à la face meurtrie,

Tandis que le sac tombe et se vide à l'instant.

Les noix de pleuv oir par douzaine,

Sur le nez même du patron,

Qui s'éveille en sursaut, étonné, fort en peine :

Il découvre enfin son larron;

Mais, à si bon marché, content d'en être quitte,

Il rit de l'aventure, en ramassant ses noix,

Et nargue la bête maudite,

Qui l'observe d'en haut, peste et se mord les doigts.

Vous, que l'appât du gain sans cesse sollicite,

Ma fable vous fait assez voir

Qu'on s'expose à tout perdre en voulant trop avoir.

M. LE BAILLY.

## STANCES.

LA voile s'enfle, il part ! ô Dieux légers des ondes ,  
Protégez son navire ! et sur ces mers profondes ,  
    Guidez mon jeune ami !  
Qu'il vogue sans péril vers un autre hémisphère ,  
Comme un enfant bercé sur le sein de sa mère ,  
    Y voyage endormi.

Maudit soit le mortel qui , las de l'existence ,  
Le premier, suspendu sur cet abyme immense ,  
    S'arma d'un cœur d'airain ,  
Et, loin des siens, poussé d'une audace infernale ,  
Entre la mort et lui ne mit que l'intervalle  
    D'un fragile sapin.

Va , pars , mon bien aimé ! le ciel , à ma prière ,  
Veillera sur les jours d'une tête si chère ;  
    Je la confie aux dieux :  
Pars , puisque du destin tel est l'arrêt suprême ;  
Et de ton Eucharis , la moitié de toi-même ,  
    Emporte tous les vœux.

Mais tu ne m'entends plus , et je te vois encore.  
Adieu ! sur ces rochers , ta sœur avant l'aurore  
    Reviendra chaque jour ;

Et, seule, assise aux bords de cette onde cruelle,  
Ses larmes du vaisseau qui t'emporte loin d'elle  
Hâteront le retour.

Ciel ! quels ravissements, quels transports ineffables,  
Quand, sur ces mêmes flots, témoins impitoyables  
De nos derniers adieux,  
De sa nef échappée à leur rage impuissante,  
Tout-à-coup dans les airs la voile blanchissante  
Viendra frapper mes yeux !

Je n'aperçois plus rien dans la vaste étendue...  
Dieux ! qu'il est loin déjà ! que les vents à ma vue  
L'ont bientôt dérobé !  
Il vole. Au gré des flots sa course était trop lente,  
Et pour mieux le soustraire aux regards d'une amante,  
L'océan s'est courbé.

O trop heureuse Emma ! ton bien-aimé, loin d'elle,  
Ne va point aux écueils d'une mer infidèle  
Abandonner son sort :  
Du moins, sa nef timide, amante du rivage,  
Vient jouir, chaque soir, après un court voyage  
Des délices du port.

M. MICHAUX CLOVIS.



## RÉPONSE

## A UNE ÉPÎTRE ADRESSÉE A L'AUTEUR.

PAR M. MARIE-DE-SAINT-URSIN, MÉDECIN.

Joyeux émule d'Hippocrate,  
Aimable rimeur en manteau,  
Dont le double génie éclate  
Chez nos sœurs du divin coteau  
Que vous soignez *incognito*,  
Et dans le noir séjour d'Hécate  
Où vous avez droit de veto,  
Il ne suffit pas qu'*in petto*  
Votre douce épître me flatte:  
Ma faible muse en *Erato*  
Ne peut rester, sans être ingrate,  
Muette à votre *recamento*.  
Je lui demande *ex abrupto*  
Des vers en *to*, des vers en *as*,  
Tournés de façon délicate  
Et ne sentant point le marteau,  
Pour vous désopiler la rate.  
J'enfourche avec elle *prestò*  
Mon pégase à maigre omoplatte;  
Mais qu'on le caresse ou le batte,  
Immobile comme un poteau  
Sous la main, le fouet et la latte,

Il semble n'avoir pied ni patte.  
Las de serrer de mon étaiu  
Ses flancs imitant le râteau;  
De peur qu'enfin il ne s'abatte,  
Je le préviens, et, *subitò*,  
Me séparant de l'automate,  
Je quitte son échine plate  
Où j'étais comme un *ex-voto*.

C'est donc par de la prose en rime  
Qu'à vos jolis vers je réponds.  
Voyez en moi, dans cette escrime,  
L'écolier qui prend vos leçons.  
J'approuve au reste la morale  
De vos poétiques sermons,  
Touchant la doctrine fiscale :  
Votre sagesse joviale  
Séduirait anges et démons,  
Et votre robe doctorale  
Vous sied de toutes les façons.  
Tous vos traits sont vifs et profonds,  
Finement gais, fous sans scandale;  
Votre écrit sérieux-bouffon  
Plait par sa forme originale;  
Et puis-je en contester le fond?  
Quoi ! les faveurs de la fortune  
Seraient toutes pour le fripon,  
Pour le sot ! et jamais aucune  
N'irait consoler l'homme bon,  
Cultivant les arts, la raison,  
Pour la félicité commune !

Dans ce siècle réparateur  
Où l'on met tout à la réforme ,  
Ne laissons pas, mon cher docteur ,  
Survivre cet abus énorme.  
Sans envier le faux bonheur  
Que la richesse donne au crime ,  
Usons du moyen légitime  
Qui s'accorde avec notre honneur ,  
Pour que, du vice usurpateur ,  
La vertu ne soit plus victime.

Mais je m'aperçois que je sors  
Du ton de la plaisanterie :  
Ceci passe la raillerie ,  
Et ce n'est le moindre des torts  
Que celui de la fâcherie  
Et des colériques transports.

Vous, fléau de la pruderie ,  
Autant que de la maladie ,  
Médecin de l'ame et du corps ,  
Par la science et la saillie ,  
Ayez soin chez moi , je vous prie ,  
D'en entretenir les ressorts.  
Vos conseils et vos ordonnances  
Pour mon bien seront observés.

Moi, fiscal , puissé-je aux finances  
Offrir les mêmes allégeances !  
Et les Français seront sauvés...

Tels sont , docteur , mes vœux sincères.  
Mais sur-tout, (soit dit entre nous)  
Que le ciel épargne à nos frères

La visite des émissaires  
 Qui vont porter mes billets doux,  
 Et celle de vos chers confrères,  
 S'ils ne sont aussi gais que vous!  
 M. JAMBÉ, de Lyon.

---

## ESSAI DE TRADUCTION

DE L'ODE D'HORACE,

*Tu ne quæsieris, (scire nefas, etc.)*

**R**ENONCE aux vains calculs des Babyloniens,  
 Et ne va pas chercher (car tu ne peux l'apprendre)  
 Comment, ni dans quel temps de tes jours et des miens,  
 Les dieux ont à la mort permis de nous surprendre.  
 Soit qu'à plusieurs hivers ils nous aient réservés,  
 Soit que, dès celui-ci, nous soyons enlevés;  
 A tout événement soumettons-nous d'avance.  
 Ne nous tourmentons pas d'avenir incertains:  
 Sobres dans nos amours, sages dans nos festins,  
 Modérons nos desirs, bornons notre espérance:  
 Tandis que nous parlons, le temps jaloux a fui;  
 Sans compter sur demain, jouissons aujourd'hui!  
 M. le Comte de PFAFFENHOFFEN.

## MES REGRETS

A LA MORT DE MADAME G...

J'en jure par ta mort , tu vivras dans nos cœurs.

DELILLE.

Plus de beaux jours pour moi désormais dans la vie,  
J'ai tout perdu , la mort a détruit mon bonheur;  
La cruelle ne laisse à mon ame attendrie  
Qu'un éternel sujet de regrets, de douleur.

Antoinette n'est plus ; privé de sa présence,  
Je la cherche en tous lieux ; mais, ô soins superflus !  
L'impitoyable mort se rit de ma souffrance,  
Et répète sans cesse : Antoinette n'est plus !

J'espérais que, touché d'une union si belle,  
Le ciel ajouterait à ma félicité  
L'espoir consolateur de mourir avec elle,  
De la suivre au séjour de l'immortalité.

Elle meurt cependant : implacable furie ,  
La mort , sourde à mes cris , l'arrache de mes bras ,  
Et me laisse accablé du fardeau d'une vie  
Qui me fait desirer l'heure de mon trépas.

Rien ne peut adoucir le mal qui me consume ;  
Languissant et courbé sous le poids du malheur,  
Rongé par le chagrin, le cœur plein d'amertume,  
Je n'ai plus désormais qu'à nourrir ma douleur.

Vous ne la verrez plus celle que je regrette,  
O mes amis ! venez, au nom de la pitié,  
Partager mes regrets, me parler d'Antoinette,  
Et donner à sa mort les pleurs de l'amitié.

Dites-moi qu'elle sut unir à la sagesse  
La raison, la douceur, la sensibilité,  
Précieux talisman dont la vertu, sans cesse,  
Prêtait un nouveau charme à sa rare bonté.

Dites que son esprit, exempt d'afféterie,  
Badinait avec grace et toujours à propos,  
Sans jamais abuser de la plaisanterie ;  
Sans jamais offenser autrui par ses bons mots.

Dites que sa vertu faisait la guerre au vice,  
Sans aigreur toutefois et sans malignité ;  
Qu'elle eut, toute sa vie, en horreur l'injustice,  
Et fut en tout soumise aux lois de l'équité.

N'oubliez pas, sur-tout, que sa main généreuse,  
Toujours prompte à s'ouvrir à l'aspect du malheur,  
Imprimait à ses dons la grace affectueuse  
Qui charme l'infortune et calme la douleur.

Indiquez-moi l'endroit où repose sa cendre ;  
Là j'irai par mes cris , par mes gémissements ,  
Par les pleurs que mes yeux ne cessent de répandre ,  
De mon cœur déchiré lui peindre les tourments.

Ne crois pas , lui dirai-je , ô ma sensible amie ,  
Que la mort , pour toujours , m'ait séparé de toi.  
Le ciel , qui seul dispose à son gré de ma vie ,  
Le ciel bientôt , sans doute , aura pitié de moi.

Nous nous retrouverons dans le séjour paisible  
Où l'homme ne craint plus l'approche du trépas ;  
Où , près de toi , mon cœur à l'amitié sensible ,  
Oubliera les tourments qu'il endure ici-bas.

Oui , nous habiterons ensemble la demeure  
Où tu reçois le prix de tant de maux soufferts ;  
Puisse bientôt , pour moi , sonner la dernière heure !  
Puissé-je voir enfin pour moi les cieux ouverts !

Muse qui te souviens que jadis Antoinette  
Prêtait l'oreille aux vers que tu sais m'inspirer ,  
Vois le deuil , aujourd'hui , régner dans ma retraite ;  
Antoinette n'est plus : laisse-moi la pleurer.

M. CHAS.

---

## JE PENSE A TOI.

### ROMANCE.

Je pense à toi , dès que je vois l'aurore ,  
En souriant , nous annoncer le jour ;  
Et quand la nuit , sur les monts d'alentour ,  
Étend son ombre : à toi , je pense encore.

Je pense à toi , dans les bosquets de Flore ,  
Lorsque Zéphyr se joue au sein des fleurs ;  
Et quand le froid , de leurs vives couleurs  
Ternit l'émail : à toi , je pense encore.

Je pense à toi , quand ma lyre sonore ,  
Du tendre amour redit les airs charmants ;  
Quand ses accords , en sons plaintifs et lents ,  
Se font entendre : à toi , je pense encore.

Je pense à toi , toi que mon cœur adore ,  
Lorsque des jeux m'environne l'essaim ;  
Et si mon ame , en proie au noir chagrin ,  
Souffre et gémit : à toi , je pense encore ,

M. TALAIRAT.



## ODE A UN JEUNE POETE

QUI REPROCHAIT A L'AUTEUR D'OUBLIER LE CULTRE  
DES MUSES.

Tel, éloigné des camps, dans une île ennemie,  
Oubliant l'Idumée, et perdant ses beaux jours,  
Renaud, né pour la guerre, abandonnait sa vie  
A de molles amours.

Mais d'un guerrier fidèle entend-il le langage,  
Il frémit du repos où languissait son bras;  
Et secouant les fers d'un honteux esclavage,  
Il revole aux combats.

Tel, sortant tout-à-coup d'un sommeil léthargique,  
Mon esprit abattu se ranime à ta voix;  
Tel je semble renaître, et mon luth poétique  
Résonne entre mes doigts.

Loin donc, ô vains plaisirs, ô trompeuse mollesse !  
Infidèle à la gloire et délaissant son art,  
L'élève d'Apollon, qui cède à votre ivresse,  
En gémit trop tard.

Un bel arbre est connu sur un lointain rivage :  
L'imprudent voyageur, traversant les forêts,

Se repose un moment sous son perfide ombrage  
Et s'endort pour jamais.

Ses pas allaient chercher des climats qu'on ignore ;  
Mais sa course est finie , et ses vœux sont déçus.  
Le doux chant des oiseaux salue en vain l'aurore :  
Il ne s'éveille plus.

Tel est , ô volupté ! ton charme redoutable.  
Dans tes bras caressants malheureux qui s'endort !  
Pour lui plus d'avenir : ce sommeil agréable  
Est un sommeil de mort.

En des sentiers fleuris , enchanteresse habile ,  
Un autre ira goûter tes dangereux attraits :  
Du Pinde osons tenter l'approche difficile ,  
Et ses âpres sommets.

Ah ! loin qu'un vain obstacle , ami , nous décourage ,  
D'un glorieux péril acceptons la moitié.  
Nous aurons pour soutien , dans ce hardi voyage ,  
La voix de l'amitié.

Que si d'un froid censeur l'impuissante menace  
Traite un louable espoir de fol aveuglement ,  
On nous verra du moins , ou vaincre avec audace ,  
Ou tomber noblement.

Séjour de Mnémosyne , un temple magnifique  
S'élève au loin , formé du marbre le plus pur ;

Et l'œil voit resplendir au-dessus du portique  
Un ciel toujours d'azur.

C'est là que l'univers, par un égal hommage,  
Honore les héros, et ces chantres divins  
Dont les écrits fameux ont instruit, d'âge en âge,  
Et charmé les humains.

Des esprits généreux et l'amour et l'exemple,  
Ils trouvent dans la gloire un prix à leurs travaux.  
Le temps, vaincu par eux, sur les marches du temple  
A déposé sa faux.

Eh quoi! désabusée, au sein de la jeunesse,  
Perdrons-nous sans retour ce brillant avenir?  
Il est, il est encore aux rives du Permesse  
Des palmes à cueillir.

Ah! renaissiez en moi noble et brûlante flamme,  
Céleste enchantement du vulgaire ignoré;  
Renaissiez ô transports, vous qui ravissez l'ame  
Du mortel inspiré!

Le poète, fuyant un repos qui l'outrage,  
Ne saurait voir son nom dans l'ombre enseveli:  
Il chante, et, consolé, repousse au loin l'image  
Du dévorant oubli.

M. F. DELCROIX.

---

**LES DEUX CHARRUES.****FABLE.**

**L**E soc d'une charrue , après un long repos ,  
S'était couvert de rouille. Il voit passer son frère  
Tout radieux , revenant des travaux.  
— Forgé des mêmes bras , de semblable matière ,  
Lui dit-il , je suis terne , et toi , poli , brillant :  
Où pris-tu cet éclat , mon frère ? — En travaillant.  
Mad. A. JOLIVEAU.

---

**VERS****FAITS DANS LES CATACOMBES DE PARIS.**

**M**es chers amis , c'est donc ici  
Qu'un jour nous dormirons , libres de tout souci !  
Pour ce sombre manoir , dernier séjour des hommes ,  
J'étais , je l'avouerai , peu pressé de partir ;  
Mais , tout considéré , mes amis , nous y sommes...  
Est-ce la peine d'en sortir ?

M. FABIEN PILLET.



## A MONSIEUR LE RECTEUR DE \*\*\*\*.

QUI M'A INVITÉ A VENIR DEMEURER PRÈS DE LUI.

DANS une campagne fleurie ,  
Sous un beau ciel et près de vous ,  
Je verrai s'écouler ma vie ;  
Mon sort doit faire des jaloux.  
Oui , j'aperçois déjà l'envie  
Contre moi dirigeant ses traits ,  
Jusque sous ces ombrages frais  
Où la douce philosophie  
A fixé le calme et la paix.  
Dans le sein de notre ermitage ,  
Ami , laissons les envieux  
A plaisir exhaler leur rage ;  
N'est-ce pas un nouvel hommage  
Qu'ils doivent rendre à l'homme heureux ,  
Qui , sans jamais s'occuper d'eux ,  
Achève son pèlerinage ?  
Quoi qu'ils en disent , nous irons  
Visiter encor le Parnasse ,  
Et pour guides nous choisirons  
Homère , Anacréon , Horace.  
Près d'Homère nous trouverons

L'auteur de *l'Épître à Molière* (\*) ;  
Il viendra voir notre chaumière ,  
Fêtera nos bois et nos champs  
Par des vers pleins de poésie.  
Coste (\*\*) par des dessins charmants ,  
En consacrera la magie  
Que le burin de La Serrie (\*\*\*) .  
Conservera pour tous les temps .  
Mais la mort , dans quelques instants ,  
De mes jours peut rompre la trame ;  
A cette époque je réclame  
Tous vos soins , mon digne pasteur :  
Parlez-moi , d'après votre cœur ;  
Parlez-moi d'un Dieu qui pardonne ,  
D'un Dieu toujours aimable et bon ,  
Du Dieu qu'adora Fénélon ,  
Qui jamais ne damna personne .  
Ah ! le doux espoir aux humains  
Sans doute aurait pu , d'âge en âge ,  
Assurer des jours plus sereins ;  
Mais ce Dieu , dont il est l'ouvrage ,  
A peine sorti de ses mains ,  
L'homme l'a fait à son image .

(\*) M. Ursin , cet estimable écrivain , doit bientôt enrichir le théâtre de ses productions dramatiques .

(\*\*) Célèbre paysagiste .

(\*\*\*) M. de La Serrie ( de la Vendée ) , aussi distingué par la délicatesse de son burin , que par ses talents littéraires , et l'agrément de sa société .

Pour moi , jusqu'au dernier moment ,  
Je m'écrirai tranquille et sage :

« Oubli du passé , Dieu clément ;

« Et puisque ta bonté m'accorde

« Patience pour le présent ,

« Pour l'avenir miséricorde !

M. BLANCHARD DE LA MUSSE.

---

### A ZELMIRE.

VIENS, près de moi sous cet ombrage frais ,

Viens, je languis , je brûle , je desire !

De l'if et de l'ormeau , le souffle du Zéphire

Agite le feuillage épais.

Ce ruisseau qui serpente avec un doux murmure ,

Et promène ses flots de détour en détour ;

Le chant du rossignol sur les monts d'alentour ,

Et le soleil formant sous cette voûte obscure

Une douce clarté , plus belle que le jour ,

En pénétrant le cœur d'une volupté pure ,

Avec la rêverie , y font naître l'amour.

Je suis seul , je t'attends : accours , ma bien aimée !

De suaves odeurs la terre est parfumée ,

Et l'air que l'on respire , amollissant le cœur ,

Y porte le desir , le trouble et la langueur.

Viens, le plaisir t'appelle , et l'amour t'encourage.

A l'amour , au plaisir , l'univers rend hommage.

C'est par eux qu'un mortel devient égal aux dieux.

Oui , désirer , c'est vivre : aimer , c'est être heureux.

M. TALAIRAT.

---

**L'ORAGE.****IMITATION DE BONNEFONT.**

**J'étais auprès de Pancharis.**  
**Le tonnerre bruyant qui tout-à-coup résonne,**  
**La lueur des éclairs dont le ciel se sillonne**  
**Ont glacé d'effroi ses esprits.**  
**Une pâleur presque mortelle**  
**Couvre à l'instant son front serein.**  
**Elle se jette dans mon sein ;**  
**Sauve-moi, sauve-moi, dit-elle.**  
**Je la serrais contre mon cœur ;**  
**Et m'efforçant d'apaiser sa frayeur :**  
**Hé quoi ! dis-je, fille charmante,**  
**Tu crains ces fugitifs éclairs !**  
**Calme ton épouvante :**  
**C'est un vain bruit qui tourmente les airs.**  
**Sur un péril plus grand mon trouble, hélas ! se fonde,**  
**Sauve-moi plutôt de tes yeux ;**  
**Leur éclat est plus vif, il en jaillit des feux**  
**Plus dangereux cent fois que la foudre qui gronde.**  
**M. DIOY.**



## LE JEUNE ISRAÉLITE.

## ÉLÉGIE.

Précipité du trône dans les fers,  
Sédécias, courbé sous le poids des revers,  
De ses égarements avait subi la peine :  
Sion, de l'univers, et l'aïeule et la reine,  
Sion, qui naguère à ses pieds,  
Triomphante, voyait les rois humiliés,  
Triste et le front baissé pleure aujourd'hui sa gloire.  
Hélas ! ils sont passés les jours de la victoire.  
Mais parmi tout un peuple à l'exil condamné,  
Que deviendra ce jeune infortuné ?  
Plongé dans un morne silence,  
Il semble au fond du cœur amasser la souffrance.  
Le glaive du courage arrait jadis son bras,  
Il guidait l'arche sainte au milieu des combats,  
Et sous les coups de sa valeur rapide,  
L'ennemi du Seigneur, le Philistin perfide  
Plus d'une fois a trouvé le trépas :  
O changement cruel ! des chaînes odieuses  
Ont pesé sur ces mains long-temps victorieuses :  
Sur la terre d'exil, sans espoir, sans soutien,  
Il a perdu les nœuds qui l'attachaient au monde ;  
Enchaîné sous les lois du fier Assyrien,  
Le malheureux oppose, en sa douleur profonde,

Les champs de sa patrie à ce climat lointain,  
 Babylone à Sion, et l'Euphrate au Jourdain.  
 Quand la nuit enveloppe et les cieux et la terre,  
 Sur le rivage solitaire

Il vient au bruit du flot retentissant  
 Mêler l'accord plaintif de son luth gémissant ;  
 Et répéter ce chant d'exil et de misère :

- « Heureux qui pour Sion a reçu le trépas !
- « Il repose tranquille au sein de la patrie ,
- « Et sous le joug des tyrans d'Assyrie ,
- « Son front déshonoré ne se courbera pas.
- « Il n'a point vu la vierge , à sa mère tremblante ,
- « Comme une tendre fleur , arrachée expirante ;
- « Au pied de ses autels le lévite outragé ,
- « Et par les fils d'Assur Israël égorgé.
- « Il n'a point vu périr cette ville superbe ,
- « Ni tomber ces murs orgueilleux ,
- « S'élançant hier jusqu'aux cieux ,
- « Et cachés aujourd'hui sous l'herbe.
- « Je cherche en vain Sion , et mes regards surpris
- « Aux lieux où fut Sion n'ont vu que des débris.
- « Où sont-ils ces palais , ces temples magnifiques ,
- « Et du fils de David les fastueux portiques ?
- « Cet ouvrage d'un siècle , une heure l'a détruit :
- « Sion , voile tes yeux d'une éternelle nuit.
- « Tes enfants , entraînés aux plages étrangères ,
- « Captifs , suivent le char d'un vainqueur insolent :
- « Hélas ! ils n'ont pas eu le bonheur consolant
- De saluer du moins la tombe de leurs pères.
- « Peuple d'orgueil , peuple d'iniquité ,

- « Du céleste courroux exemple déplorable ,
- « Tu vois enfin l'abyme où t'a précipité ,
- « De ton dieu méconnu la vengeance implacable.
- « Tu prodiguais à tes dieux impuissants
- « Tes sacrilèges vœux , ton criminel encens :
- « Tu bravais son pouvoir , son pouvoir te renverse.
- « Son souffle a dissipé tes faibles bataillons ,
- « Comme au loin l'aquilon disperse
- « Le sable du désert , ou le grain des sillons.
- « Voilà donc quel destin Dieu réserve à ses braves !
- « Une éternelle honte et des fers éternels !
- « Adieu , bords du Jourdain , bords désormais esclaves ,
- « Pour la dernière fois , adieu , champs paternels.
- « Loin de vous va périr ma jeunesse flétrie ;
- « Et toi , Dieu puissant , Dieu jaloux ,
- « Que les maux des Hébreux désarment ton courroux ,
- « Ils sont assez punis , ils n'ont plus de patrie. »

M. A. BIGNAN.

---

## L'AUTEUR JOVIAL.

J'AI fait un drame des plus sombres ,  
 Où ne sont que poignards et cachots et décombres.  
 — En combien d'actes ? — Cinq ; mais , dès les trois premiers ,  
 Tous les acteurs sont morts. — Peste ! et dans les derniers  
 Que verra-t-on ? — Leurs ombres.

M. F. F

## TRANSLATION DE PÉTRARQUE.

O terrible Éridan, ton onde menaçante  
Roule l'esquif fragile où je suis emporté.  
Mon corps vogue sur toi; mais mon ame est absente,  
Et sur des bords plus chers voyage en liberté.

Loin de moi, ma pensée, heureuse fugitive,  
S'élève dans les airs, vole vers le séjour  
Où la beauté l'appelle, où l'amour la captive,  
Bat des ailes, s'arrête, et rend grace à l'amour.

Éridan, fleuve roi, qui sous les mers profondes,  
Aux fleuves assemblés commandes chez Thétis;  
Qui verses dans nos champs de tes urnes fécondes  
Ces flots où le soleil a vu tomber son fils.

Tu cherches l'orient : tes ondes empressées  
Au devant du soleil s'avancent vers les mers :  
Un mouvement contraire emporte mes pensées  
Aux bords de l'occident, à mes desirs si chers.

La moitié de moi-même à ton onde rapide  
S'abandonne, et tu peux l'entraîner dans ton cours.  
L'autre a pris loin de toi son essor intrépide,  
Et vole à d'autres cieux dans le char des amours.

M. L. DE SAINT GÉNIES.

## DISCOURS AU ROI,

A l'occasion de l'inauguration d'un buste de S. M.  
dans la maison de campagne de l'auteur.

1818.

GRAND roi, de tes sujets et l'amour et l'orgueil,  
Qui viens en jours sereins changer nos jours de deuil;  
L'honneur et l'ornement de mes foyers rustiques;  
Le premier, le plus cher de mes dieux domestiques;  
Oui, je te dois, parmi mes lares paternels,  
De l'encens et des vœux, un trône et des autels,  
Père des citoyens, tu sauvas la patrie  
Des coups du despotisme et de la barbarie;  
Tu rendis tout un peuple à ses antiques droits,  
Et sur nos cœurs charmés tu fis régner tes lois.  
Tu sus chez les Français, au pouvoir monarchique,  
Unir, nouveau Trajan (\*), la liberté publique;  
Et dans un pacte saint (\*\*), par l'Europe imité,  
Te vouer à l'amour de la postérité.  
Louis, de mes aïeux protège l'héritage;

(\*) Pline le jeune, dans son panégyrique de Trajan, félicite ce prince d'avoir su réunir, sous son] gouvernement, deux choses que jusqu'à lui on n'avait pas cru conciliables... *l'empire et la liberté.*

(\*\*) La Charte constitutionnelle.

Que tes douces vertus y suivent ton image :  
Fais-y régner la paix, l'honneur, la bonne-foi,  
Dons du ciel que mes yeux ont vus briller en toi.  
Assure à mes desirs cette aisance *dorée* (\*),  
La *mediocrité* qu'Horace a célébrée !  
Mais, loin de mes foyers les soins ambitieux ,  
Et l'aveugle fortune, et ses cupides vœux :  
Les mortels qu'elle attache à sa fatale roue,  
Sur le faite aujourd'hui, sont demain dans la boue ;  
Déplorables jouets de caprices divers ,  
Que sa faveur accable autant que ses revers !  
Accorde-moi toujours, avec l'effroi du vice ,  
L'amour de mes devoirs, l'horreur de l'injustice.  
Sur-tout, viens m'inspirer, après nos longs malheurs,  
Le pardon de l'injure et l'oubli des erreurs.

Oui, dans ces mêmes lieux, un jour, époux et père,  
Propageant de ton nom l'amour héréditaire,  
Je redirai, grand prince, à mes fils attendris  
La gloire et les malheurs de l'héritier des lis :  
Pour un peuple égaré je dirai ta tendresse  
Mûrissant dans l'exil les fruits de ta sagesse ;  
Et dans ces temps de crime et de calamité,  
Où ta vertu luttant contre l'adversité,  
Nous apprend l'ascendant d'une ame magnanime ,  
Triomphant des revers par un effort sublime ,  
Louis, je montrerai cet homme juste et fort (\*\*) .  
Qui dompta la fortune et maîtrisa le sort :

(\*) *Aurea mediocritas*. Horace.

(\*\*) C'est le *justum et tenacem... virum* d'Horace.

Héroïque pouvoir d'une vertu suprême ,  
Au-dessus des humains , et digne d'un Dieu même !

Mais bientôt , rappelé vers un plus doux tableau ,  
Je peindrai les transports d'un Ulysse nouveau ,  
Après vingt ans de deuil , d'exil et de misères ,  
Saluant , plein d'amour , le palais de ses pères...  
O moments fortunés , trop long-temps attendus !  
Où la Seine ne vit que des Français de plus !  
Jours de grace , où le ciel par un double prodige ,  
Deux fois du lis brisé fit refleurir la tige !

Noble fleur qui présente à mes yeux éblouis  
L'emblème des vertus , compagnes de Louis ;  
Ah ! puisse d'âge en âge une race adorée ,  
Pour nous , croître à l'abri de ta tige sacrée !  
Tel , dans les champs latins , l'arbre de Romulus (\*),  
Ombrageait les enfants d'Anchise et de Vénus :  
Près de l'autel des dieux , tel , l'olivier d'Athènes  
De l'antique Cécrops protégeait le domaine.

Et toi , prince adoré , le Titus des Français ,  
Qui comptes comme lui , tes jours par tes bienfaits ,  
Suis ta noble carrière , achève ton ouvrage :  
Pour règle prends ces mots , *patience et courage*.  
Des pensers généreux et des vastes projets  
A la constance seule appartient le succès ;  
Elle fait les grands rois , protège leur mémoire ,  
Et d'un éclat durable environne leur gloire.

(\*) Le *Figuier ruminal* à Rome , sous lequel furent exposés ,  
comme on sait , Romulus et Rémus , et où ils furent allaités par  
une louve.

C'est elle qui d'Alcide illustrant les travaux ,  
Le fit sortir vainqueur des autres infernaux ;  
C'est elle qui soutint cette ligue puissante ,  
Qui, souvent dispersée , et toujours renaissante ,  
Triomphant , à la fin , du *Titan aux cent bras* ,  
Te rendit à nos vœux , ainsi qu'à tes états.  
Oui, le héros n'est grand qu'à force de constance ;  
Et la vertu des rois , c'est la persévérance !  
Laisse frémir l'envie et siffler ses serpents.  
La véritable gloire est la fille du temps.  
Ces écueils que tu vois répandus sur la route ,  
Louis, n'ont de dangers que pour qui les redoute.  
On conspire , dit-on , dans l'armée , au palais ;  
Va , les honnêtes gens ne conspirent jamais.  
Crains-tu ces malheureux que le siècle dévore ,  
Et qu'un souffle de vie à peine anime encore ?  
Bons Français d'autrefois , dignes de ta pitié ,  
Et qui n'apprennent rien , mais n'ont rien oublié.  
De tous ces biens ravis qu'ils possédaient naguère ,  
Que te demandent-ils ?... Hélas , un peu de terre.  
Ils aiment à fronder ; c'est le goût des vieillards.  
Mais les conspirateurs sont rarement bavards :  
Ils regrettent ces temps d'une active jeunesse ;  
C'est de leur âge encor l'ordinaire faiblesse.  
Crains-tu ces nouveaux preux , vétérans de l'honneur ,  
Dont vingt ans la fortune a servi la valeur ?  
Ils rêvent les beaux jours de leur première gloire ;  
Ils invoquent les noms chéris de la victoire ;  
Dans leur douleur sacrée ils tiennent embrassés  
Ces lauriers toujours verts , de leur sang arrosés ;



Mais ce sang généreux dont s'illustra la France  
Conlerait de nouveau , grand roi , pour ta défense.

Dans ce siècle vanté, si fécond en travers,  
La politique a mis nos têtes à l'envers.  
Paul est indépendant et veut la république ;  
Dorlis vante par-tout le pouvoir despotique ;  
Calixte, libéral, sans être généreux ;  
Idéologue obscur, libelliste hargneux ,  
Des principes toujours défendant la bannière ,  
Pour en *sauver un seul* (\*) perdrait l'Europe entière.

A la ville, à la cour, et dans tous les états,  
On se bat pour des mots que l'on ne comprend pas.

Puisque chacun de nous doit avoir sa folie ,  
Soyons des fous plus gais , et changeons de manie !  
O toi dont en tous lieux on redit les bons mots ,  
De ces tristes vapeurs viens purger nos cerveaux !

Prends pour nous corriger , non les armes d'Hercule,  
Mais les traits acérés du malin ridicule ,  
C'est l'arme de Momus ; elle blesse et guérit ,  
On se fâche , et bientôt on se corrige , on rit.

Redonne à nos Français leur premier caractère ,  
Cet art créé par eux de séduire et de plaire ,  
Cet atticisme pur, cet aimable enjouement ,  
Qui plaît à la raison dont il est l'ornement.

Ramène sur tes pas , rends-nous par ton exemple,  
Les touchantes vertus dont ton cœur est le temple :  
Rends-nous les bonnes mœurs , appui des sages lois,

(\*) Ce vers fait allusion à ce mot si connu, *périssent les co-  
onies plutôt qu'un principe.*

Et la religion protectrice des lois.

Modère, parmi nous, l'amour sanglant des armes :  
Aux doux soins de la paix prête à nos yeux des charmes,  
Qu'à la fièvre homicide ; et qu'au laurier de mars ,  
Nous préférerions encor la palme des beaux arts ;  
Et que pour nous , grand roi , plus fidèle et plus sûre ,  
La gloire désormais soit innocente et pure.  
La terre désolée implore le repos ,  
Et l'humanité seule invoque ses héros.

Bellone eut des attraits pour un chef despotique ;  
Mais le premier des rois , c'est un roi pacifique :  
Ami de son pays , père de ses sujets ,  
Chéri de ses voisins qu'il n'offensa jamais ,  
De tous leurs différends il est l'heureux arbitre :  
Il règne par l'amour , et c'est son plus beau titre ;  
Il fait fleurir les arts , doux enfants de la paix ;  
Il rend à nos sillons les trésors de Cérès ;  
Fille de nos besoins , une active industrie ,  
Ramenée à sa voix , enrichit ma patrie ;  
Tel qu'un Dieu bienfaisant , de ses fécondes mains  
S'épanche autour de lui le bonheur des humains :  
O Louis ! ô mon prince ! à ce portrait fidèle ,  
Qui ne reconnaît pas les traits de mon modèle !  
Mais , toutefois , malheur à d'imprudents rivaux  
S'ils t'osaient provoquer à des combats nouveaux.  
Dans la paix doux , humain , mais terrible à la guerre ,  
Le repos du Français , est le sommeil d'Homère !

La guerre , des états cet horrible fléau ,  
Sous un sage monarque offre un autre tableau ,  
Et de l'ambition cessant d'être complice ,

N'est plus que la valeur protégeant la justice(\*).

Quel mortel inspiré, dans ses doctes concerts,  
Chantera de Louis les triomphes si chers,  
Montrera sur ses pas les graces consolées;  
Au Louvre de nouveau les muses appelées;  
Fille des immortels, le plus beau de leurs dons,  
La clémence, toujours chère au cœur de Bourbons;  
L'honneur français suivi de l'antique franchise;  
Et cette vierge auguste auprès du trône assise,  
La sainte vérité, premier besoin d'un roi,  
Délices d'un bon prince et des tyrans l'effroi;  
La sagesse au conseil présidant elle-même,  
Et la douce pitié sous les traits d'Angoulême.  
O vous que d'Apollon agitent les transports,  
Ce sont là des sujets dignes de vos accords!  
Auguste renaissant demande un autre Horace:  
Mécène (\*\*) près de lui déjà reprend sa place.  
Accourez, fils du Pinde, et que vos lyres d'or  
Du beau nom de Louis retentissent encor.

A de si nobles soins quand ma voix vous appelle,  
Que ne puis-je avec vous rivalisant de zèle,  
De ma muse à ses pieds apporter les tributs,  
Soutenu par l'amour, à défaut de Phébus!  
Mais depuis que dans l'ombre un délateur perfide  
Me souilla du venin de sa langue homicide,  
Au printemps de mes jours, dans l'âge des travaux,

(\*) Les anciens avaient ainsi défini la guerre : *Le courage armé pour la défense de la justice.*

(\*\*) M. le duc de Richelieu.

Un destin rigoureux me condamne au repos.

Ah! loin de toi, du moins, je t'offre un pur hommage:

Sur le marbre, ô mon roi, je chéris ton image:

Je te vois, je te parle; et tes augustes traits

Sont gravés dans mon cœur ainsi que tes bienfaits.

Tandis que par mes soins, déité tutélaire,

Pour toi fume l'encens sous mon toit solitaire,

J'entends gronder au loin ces tubes belliqueux,

De la commune ivresse interprètes joyeux.

Lutèce, du milieu de ce cortège immense,

Quel glorieux trophée en tes remparts s'avance?

O miracle d'amour et de fidélité!

Henri commande encore à sa chère cité.

Le voici ce Français de mémoire immortelle,

De sa race, à-la-fois, l'honneur et le modèle:

Ah! quand nous relevons ce pieux monument,

De la Seine charmée éternel ornement,

Louis, embellissant cette fête chérie,

Tu mêles tes accents à ceux de la patrie;

Et prenant à témoin ce bronze révéral,

De l'empire des lis palladium sacré,

Tu viens renouveler cette auguste alliance,

Le gage précieux du bonheur de la France:

Héritier du héros de Coutras et d'Ivry,

De nos jours, tu tiendras ce que promet Henri;

Non, le sang des Bourbons jamais ne dégénère,

Et les fils du bon roi sont dignes de leur père!

M. le Baron DE CHAUDRUC DE CRAZANNE.

## A M. ALGAN.

Capitaine des vaisseaux du Roi, commandant la  
Station du Levant.

A tes devoirs toujours fidèle,  
Dans la carrière de l'honneur,  
Cher Algan, un poste flatteur  
Vient de récompenser ton zèle;  
Voilà ce que ton vieil ami  
Annonçait avec assurance;  
Algan justifie aujourd'hui  
Ce que promettait son enfance.  
Pourtant, soyons de bonne foi,  
Tu courtises trop Amphitrite;  
Mon ami, tout ici t'invite  
A te fixer enfin chez toi:  
La nature t'en fait la loi,  
Et l'amitié t'en sollicite.  
C'est là que sont les vrais trésors;  
Où les beaux champs de la Syrie  
Ne valent pas cette prairie  
Dont la Loire arrose les bords:  
Avant tout vive la patrie!  
Moi, je préfère au mont Liban,  
Aux plaines du vaste Océan,  
Ce tertre où mon ame attendrie  
Peut jouir du site enchanteur

Qu'offre une campagne fleurie.  
Ami, j'en appelle à ton cœur;  
Les douces, les tendres caresses  
De ta femme, de tes enfants,  
De tes sœurs les embrassements,  
Voilà de solides richesses  
Qui ne craignent point les brisans.  
D'un bonheur vrai jouis d'avance;  
Déjà ne vois-tu pas Prudence (\*)  
Qui court et bientôt nous devance  
Pour te serrer entre ses bras;  
Tes bons amis suivront ses pas;  
Dans tous les yeux la gaiété brille;  
Les cœurs sensibles, délicats,  
Aiment les fêtes de familles.

Cher à Minerve comme à Mars,  
Compte déjà sur nos suffrages  
Quand tu nous diras tes voyages,  
Et tous ces chefs-d'œuvre des arts  
Perdus dans le torrent des âges.  
Ah! je sais que ces monuments  
Du temps sont devenus la proie;  
Qu'en reste-t-il? quelques fragments;  
Mais qui pourrait dire où fut Troie!

M. BLANCHARD DE LA MUSSE.

(\*) Sœur cadette du capitaine Algan, qui lui porte une affection particulière.

## LE QUATRE NOVEMBRE.

Épître à S. A. R. MONSIEUR, frère du Roi.

Aux approches de la saison  
Où les frimas couvrent la terre,  
Quel astre bienfaisant éclaire  
Et réchauffe notre horizon ?  
Du haut de son céleste empire,  
Accueillant les vœux des Français,  
Dieu, par l'haleine du Zéphire,  
Leur répond, et semble leur dire :  
« Avec moi vous êtes en paix. »

Déjà tout prend un air de fête,  
Et pour célébrer en ce jour  
Le prince, objet de notre amour,  
Avec ardeur chacun s'apprête ;  
Aux coups redoublés du canon,  
De plaisir tous les cœurs frémissent ;  
Les cloches dans l'air retentissent,  
L'écho répète au loin leur son ;  
Les temples déjà se remplissent  
De gens priant à l'unisson ;  
Et la garde nationale  
Vient jusqu'aux degrés de l'autel ,  
Dans un transport que rien n'égale ,  
Pour son auguste colonel  
Offrir ses vœux à l'Éternel.

O prince ! à l'amour de la France  
Qui peut redire tous vos droits ?  
C'est vous dont l'aimable présence ;  
Après vingt-cinq ans de souffrance ,  
Annonça le meilleur des rois.  
Tel , après d'effrayants orages ,  
Brille , au sein même des nuages ,  
L'arc-en-ciel aux vives couleurs ,  
Lorsque le soleil à la terre  
Revient apporter la lumière ,  
Et faire oublier ses douleurs.

Veut-on le plus parfait modèle  
De courtoisie et de valeur ,  
Jointes à l'ame la plus belle ,  
A l'esprit , au plus noble cœur ?  
Sans hésiter on se rappelle  
Que tel parut toujours MONSIEUR ;  
Ce nom pour tout Français fidèle  
Est synonyme de l'honneur.

Si de l'active bienfaisance  
Dont la source est dans votre cœur  
J'osais entretenir la France ,  
Quel champ fécond pour un auteur !  
Mais , prince , votre modestie  
Défend de parler des bienfaits  
Qu'à chaque moment aux Français  
Prodigue votre main chérie ;  
J'obéis donc et je me tais :  
Mais si , condamnée au silence ,  
Ma muse interrompt ses accords ,



Mon cœur, cédant à ses transports  
D'amour et de reconnaissance ,  
Et sans étude et sans efforts ,  
De l'art ignorant le langage ,  
Dira comme il sait le sentir,  
Combien il goûte de plaisir  
A retracer le pur hommage  
Qu'il offre à votre auguste image ,  
Empreinte dans mon souvenir.  
Objet du plus noble délire,  
Cette image est là, je la vois ;  
Sous mes pinceaux elle respire,  
C'est elle qui monte ma lyre,  
Et que chante ma faible voix ;  
C'est elle encore qui m'inspire  
Chaque fois que je veux instruire  
Mon fils à respecter nos lois.  
Prince, de la reconnaissance  
Écoutez le concert flatteur :  
Chacun vous nomme dans son cœur  
L'amour et l'orgueil de la France.  
La vieillesse apprend à l'enfance  
A voir en vous un bienfaiteur ,  
Qui , semblable à la Providence,  
Du ciel ne reçut l'existence  
Que pour faire notre bonheur.  
Vous inspirez la confiance ,  
Vous comblez la douce espérance  
Des Français qui disent en chœur :  
« Aucun revers ne peut l'abattre ,

- Et toujours il sut allier .
- A la bonté de Henri-quatre ,
- Les graces de François premier.

Mad. SOPHIE MAILLARD DE CHAMBURG.

---

## A MADAME E....

EN LUI ENVOYANT SON PORTRAIT.

Ce portrait, dit-on, vous ressemble.  
Puisse-t-il remplir vos souhaits !  
S'il faut dire ce qu'il m'en semble,  
Je n'y retrouve point l'ensemble,  
Le charme heureux de tous vos traits.  
En contemplant votre visage,  
Détourné par plus d'un objet,  
En vain j'ai voulu, d'un seul jet,  
En reproduire ici l'image;  
Un doux sourire, un badinage,  
Combattaient toujours mon projet.  
Ou bien si, quelquefois, plus sage,  
Votre regard m'encourageait,  
Mon cœur s'occupait du sujet,  
Et ma main oubliait l'ouvrage.

M. A. DE CAEN.

## ÉLÉGIE.

## SUR LE MARIAGE DE NAIS.

**INGRATE !** voilà donc le prix de ma tendresse !  
Peux-tu bien consentir à cet hymen fatal ?  
Est-il vrai que demain, parjure à ta promesse,  
Je te verrai passer dans les bras d'un rival ?  
Si tu devais trahir l'amant le plus fidèle,  
Fallait-il donc pour lui te couronner de fleurs,  
Solliciter les chants de sa lyre immortelle,  
Lui prodiguer enfin les plus tendres faveurs ?  
N'était-ce pas pour moi que devant l'aurore,  
Trompant de ton argus la jalouse fureur,  
Tu traçais ces écrits que je relis encore,  
Dernier soulagement aux ennuis de mon cœur ?  
Ne te souvient-ils plus que, l'air sombre et farouche,  
Un soir, dans le trépas je cherchais le repos,  
Quand ta main tout-à-coup détourna de ma bouche  
Le breuvage mortel qui dut finir mes maux ?

Va, trahis, tu le peux, les serments de ton ame :  
Suis au temple des dieux les pas de ton époux ;  
Mais tremble cependant que ta nouvelle flamme  
De ces dieux indignés n'allume le courroux.  
Vénus même, oui, Vénus punira cet outrage ;  
Elle voudra qu'un jour le rival qui t'engage

Te devienne un objet de dégoût et d'effroi ;  
Et jusque dans ses bras, te montrant mon image ,  
Les baisers d'un époux me vengeront de toi.

M. L. D. L. AUDIFFRET.

---

### FRAGMENT D'UNE ÉPITRE.

POPULAIRE et chevaleresque ,  
Du type idéal des Français ,  
Au burin historique , au crayon romanesque ,  
Henri quatre offrait tous les traits :  
Conquérant paternel , et monarque adorable  
Par sa séduisante bonté ,  
Il fut par ses exploits et par sa fermeté  
Aussi grand qu'il était aimable :  
Au sortir des combats, le verre en main , à table ,  
Le front paré de myrte, il chantait la beauté :  
Cependant de sa *Gabrielle*  
Près de lui résonnait le luth harmonieux ,  
Les grâces volaient autour d'elle ,  
Un sourire voluptueux  
Errait sur ses lèvres mi-closes ;  
Son teint se colorait du vif éclat des roses ,  
Et l'amour brillait dans ses yeux.

M. F. O. DE NESLE.

## ÉPIÎRE AU SIFFLET.

Toi dont la voix retentissante  
Déchire l'oreille et le cœur  
Et du poète et de l'acteur ;  
Toi qui fais pâlir de terreur  
Depuis la modeste suivante  
Jusqu'à la sultane arrogante ;  
Et qui, d'un souffle de ta voix ,  
Fais taire les dieux et les rois ,  
Malgré leur cabale puissante !  
Tu sais qu'à des dieux ennemis  
Les Romains offraient leur hommage ;  
Souffre que d'un esprit soumis  
Je suive cet antique usage.

Mais chut ! écoute-moi sans bruit ;  
J'ai de bons droits à ton silence :  
Apprends que je n'ai rien produit ;  
Que de mon heureuse indolence  
Un *tacet* soit la récompense.  
Je ne veux plus te retenir ;  
Déjà je te vois parcourir  
Les domaines de Polymnie ,  
De Melpomène, de Thalie ,  
Et t'arrêter aux boulevards  
Où la tristesse et la folie ,

Pour mieux insulter au génie ,  
Ont réuni leurs étendards.  
Par-tout tu vas porter la guerre.  
Si les dévots loin de la chaire  
Ecartent toujours ton tonnerre ,  
Exorcisé comme un démon ,  
Tu cours te venger au parterre  
De te voir exclus du sermon.  
Chargé de la haine publique,  
Souvent on te croit exilé,  
Lorsque , tout-à-coup , la critique  
Te retrouve dans une clé.  
Empêche , crois-moi , que l'envie  
Ne te possède dans sa main ;  
Tu te salirais du venin  
Dont sa bouche impure est remplie.  
A tes redoutables leçons  
Desires-tu qu'on applaudisse ?  
Fais-nous toujours par ta justice  
Oublier l'aigreur de tes sons.  
Et pour conserver sans obstacle  
Et l'indépendance et l'honneur,  
Fais que tes billets de spectacle  
Ne soient pas des billets d'auteur....

Mais quoi ! je vois que ma semonce  
Te déplaît, et tu pourrais bien ,  
Pour terminer cet entretien ,  
Faire entendre un son pour réponse :  
Chut ! chut ! je ne dirai plus rien.

Pourtant , écoute ma requête :  
Si quelque jour je suis tenté  
De chercher la célébrité ,  
Souviens-toi que je t'ai chanté ,  
Et respecte un peu ton poète.

M. J. P. BARRÈS.

---

### PLUS D'AMOUR.

EN VAIN des bois la naissante verdure  
Du doux printemps m'annonce le retour ,  
Les champs en vain étalent leur parure ,  
Plus rien n'est beau , puisque n'ai plus d'amour !

Dieu ! quels trésors je possédais naguère !  
Je savourais mille biens en un jour ;  
Tout est passé , tout n'était que chimère ,  
Je n'ai plus rien , puisque n'ai plus d'amour !

Tout autrefois avait pour moi des charmes ,  
Mille desirs m'enivraient tour-à-tour ;  
Mais aujourd'hui tout fait couler mes larmes ,  
Plus rien ne veux , puisque n'ai plus d'amour !

Ah ! pour jamais j'ai suspendu ma lyre ,  
Muses , mes chants sont finis sans retour ;  
Que pourriez-vous encor me faire dire ?  
Plus rien ne sais , puisque n'ai plus d'amour !

M. CHARLES RAISON.

## ESSAI

De traduction d'un fragment de *Claudien* contre *Rufin*,  
Liv. 1. vers 25.

**JALOUS** de la paix dont jouissait la terre,  
La féroce Alec-ton, frémissant de colère,  
Sur les bords du Cocyte appelle un jour ses sœurs;  
Conclave horrible ! Aux cris qu'exhalent ses fureurs,  
S'assemblent des Enfers ces innombrables pestes,  
Que la Nuit engendra dans ses couches funestes :  
La Discorde excitant les hommes aux combats;  
La Vieillesse que suit l'inflexible Trépas;  
La dévorante Faim; la morne Maladie  
A soi-même importune, et la farouche Envie  
Qu'irritent les succès du sage et du héros;  
Le Deuil, baignant de pleurs ses crêpes en lambeaux;  
La Crainte, qui pâlit et se cache tremblante;  
L'Audace, au front aveugle, et que rien n'épouvante;  
Le Luxe ruineux, à qui d'une humble main  
L'Indigence s'attache; et l'inquiet essaim  
Des sordides Soucis, qui, nés de l'Avarice,  
Pressent son sein hideux, et rongent leur nourrice; etc.

M. le Comte de PRAFFENHOFFEN.



## LE ROI DE LA FÈVE.

*AIR : Jeunes amants , etc.*

DANS une obscure et douce paix,  
Sans ambition , sans envie ,  
Et sans former de vains souhaits ,  
Jusqu'ici j'ai passé ma vie ;  
Mais , prodigue de ses faveurs ,  
La Fortune aujourd'hui m'élève  
Au faite brillant des grandeurs ,  
Et je suis Roi..... Roi de la fève.

Doux sceptre, heureuse royauté  
Que l'on possède sans alarmes,  
Et qui jamais n'aura coûté  
D'embarras , de sang , ni de larmes.  
L'ame contente et l'air joyeux ,  
Je ne crains point qu'on me l'enlève.  
Ah ! fut-il mortel plus heureux  
Que ne l'est un Roi de la fève !

Que manque-t-il à mes desirs ?  
De mon pouvoir compagne aimable ,  
Zoé me verse les plaisirs  
Avec un nectar délectable.  
Quand un empire s'étendrait  
De la Seine jusqu'à la Nève ,

Vainement on me l'offrirait,  
Je resterais Roi de la fève.

Braves et fidèles sujets,  
J'aime un peu le fracas des guerres,  
Au combat tenez-vous donc prêts;  
Mais pour armes prenez vos verres.  
La table est votre champ d'honneur;  
Aux armes, allons, point de trêve,  
Et remplis d'une noble ardeur,  
Imitez le Roi de la fève.

Sur le front d'un Roi conquérant  
Brille le laurier sanguinaire.  
Pour moi, je veux tout bonnement  
Qu'on ceigne ma tête de lierre.  
Au sein des ris, au sein des jeux,  
J'entends que mon règne s'achève :  
C'est de la sorte qu'en tous lieux  
Doit régner un Roi de la fève.

Mais, ô triste sort, je me sens  
Chanceler déjà sur mon trône.  
Tout passe, hélas ! tout n'a qu'un temps ;  
Adieu, sujets ; adieu, couronne.  
Zoé, je perds tout avec vous,  
Et mon bonheur n'était qu'un rêve :  
Quel dommage ! il serait si doux  
D'être toujours Roi de la fève !

M. SENNY FRANCK.

---

**ADIEU A MES BEAUX JOURS.****STANCES ÉLÉGIAQUES.**

**Jours fortunés de mon printemps,  
Combien , hélas ! je vous regrette !  
Les Ris , sur les ailes du Temps ,  
Pour jamais ont fui ma retraite.**

**Doux âge des illusions,  
Vous avez passé comme une ombre !  
De mes riantes passions  
Chaque instant affaiblit le nombre.**

**Livrée à sa froide langueur ,  
Mon ame s'afflige et soupire ;  
Je le sens trop , des maux du cœur  
Le triste dégoût est le pire.**

**J'emporte , hélas ! dans l'avenir  
Des sens flétris par l'inconstance ;  
Mais je conserve un souvenir ,  
C'est encore une jouissance.**

**Rarement de ces premiers traits  
Chez nous le sentiment s'émousse :  
Le bel âge offre tant d'attraits !  
L'amour est une erreur si douce !**

Que n'ai-je écouté la raison!.....  
Mais, loin du sentier qu'elle fraye,  
Quand on boit l'amoureux poison,  
A vingt ans, son nom seul effraye.

J'ai cueilli, lors de mes beaux jours,  
Toutes mes fleurs à peine écloses,  
Sans songer qu'on devrait toujours  
Garder pour l'été quelques roses.

Dieu des vers, viens me consoler  
De la perte de mon délire!  
Viens!... mes chagrins vont s'envoler  
Aux touchants accords de la lyre.

Sans trop accuser le destin,  
Usons le reste de la vie,  
Et méprisons jusqu'à la fin  
L'intrigue, l'orgueil et l'envie.

M. AUGUSTE MOUFLE.

---

## A UN AUTEUR

QUI M'AVAIT DÉDIÉ SON OUVRAGE.

J'ACCEPTER ton enfant que tu m'as dédié:  
Petits présents, dit-on, cimentent l'amitié.

M. Charles J. HUBERT, de Cléry.

## LA MORT DE PLINE.

**M**YRÈNE dont le front domine sur les eaux,  
 Des Romains, dans son port, enchaînant les vaisseaux;  
 Pline les commandait : déjà fuyaient les heures  
 Où l'ardente Erigone embrasse nos demeures;  
 Et déjà pour l'étude, heureux présent des Dieux,  
 S'arrachant au repos, il expliquait les Cieux.  
 Tout-à-coup, une femme avec effroi s'écrie :  
 Mon fils, quitte ces lieux, fais, tremble pour ta vie;  
 Regarde ce nuage horrible et menaçant,  
 Qui pour fondre sur nous marche en s'obscurcissant.  
 Pline, sans s'alarmer, contemple cette nue  
 Qui du mont-Pausilype a couvert l'étendue,  
 Pareille à ce haut pin dont le front orgueilleux,  
 Battu par les autans, s'élève jusqu'aux cieux;  
 Ainsi, des foudres lointains perçant la chaîne immense,  
 Sur la face des eaux le nuage s'avance :  
 De cendres surchargés, tantôt ses larges flancs  
 Jettent d'un jour affreux les rayons palissants;  
 Tantôt, couvrant les airs des vapeurs les plus sombres,  
 Ils semblent de l'Erebe accumuler les ombres.  
 Pour l'observer encor, Pline arrête ses pas.  
 Sa mère, l'œil en larmes et lui tendant les bras,  
 O mon cher fils, dit-elle, au nom de la nature,  
 Sauve-toi, sauve-toi ! ta mère t'en conjure !  
 Hâte-toi ! tous mes sens sont pénétrés d'horreur !

O Pline ! voudrais-tu , m'accablant de douleur ,  
Elever entre nous d'éternelles barrières ?  
Cruel , ah ! si mes cris , mes larmes , mes prières  
Ne peuvent rien sur toi dans ce péril affreux ;  
Si tu vois sans frémir le sort de tes neveux ,  
Ces jeunes orphelins que le ciel te confie ,  
Par ta gloire , ô mon fils ! eh bien , je t'en supplie !  
Au nom de cette gloire , idole de ton cœur ,  
Ecoute l'univers te dire avec terreur :  
Pour la postérité conserve le grand homme.  
Qu'appellent des travaux qui sont l'orgueil de Rome ;  
Et qu'une mère en pleurs qui , pour suivre tes pas ,  
Vint chercher un asile en ces tristes climats ,  
Trop heureuse cent fois de mourir la première ,  
Ne trouve point ici la fin de sa carrière !  
Elle dit , la douleur étouffe ses accents ,  
Dans les bras de son fils elle a perdu ses sens.  
Pline , troublé , s'arrête , il sent couler ses larmes ;  
Mais , bientôt rougissant de honteuses alarmes :  
O ma mère , dit-il , qu'exiges-tu d'un fils ?  
Tu veux de mes travaux que je perde le prix ,  
Quand je vois la nature , ouvrant son sanctuaire ,  
De ses secrets divins dévoiler le mystère ;  
Quand je puis révéler , à l'univers surpris ,  
Ces secrets si long-temps dans l'ombre ensevelis ,  
Tu veux qu'un vain effroi domine mon courage ,  
Et que tous les humains répètent d'âge en âge :  
Pline put lire un jour dans le livre éternel ;  
Mais Pline du trépas craignit le coup mortel.

A ces mots , aux Romains recommandant sa mère.

En implorant les Dieux, il franchit l'onde amère.  
Un vent impétueux seconde ses efforts,  
Des rives de Rhétine il touche enfin les bords.  
Mais quel spectacle horrible à ses yeux se présente ?  
Tout un peuple s'enfuit de Stabie à Sorente ;  
On ne voit que des pleurs, on n'entend que ces cris :  
Mon père ! mes enfants ! mon épouse ! mon fils !  
Hélas ! les malheureux, dans ces horreurs publiques,  
S'arrachent pour jamais à leurs dieux domestiques ;  
Errent sur des débris, et par-tout sous leurs pas,  
Dans des gouffres ouverts rencontrent le trépas.  
Les uns des immortels accusent l'impuissance,  
D'autres, levant les bras, implorent leur clémence ;  
Ceux-ci poussent au ciel des cris blasphémateurs ;  
Par-tout règnent le trouble et d'horribles clameurs ;  
On dirait que le monde, à son heure fatale,  
Va se précipiter dans la nuit infernale.  
Plus bruyant mille fois que les vagues des mers,  
Que les rugissements des monstres des déserts,  
Le Vésuve a brisé ses cavernes brûlantes ;  
Des colonnes de feu, des flèches flamboyantes,  
Et la flamme et la cendre, et de noirs tourbillons,  
Des bouches du volcan s'étendent sur les monts.  
Bientôt, plus effroyable en sa course homicide,  
De feux étincelants roule un torrent rapide,  
Qui déjà s'épanchant par des chemins divers,  
Le bitume et de soufre empoisonne les airs.  
Terrible, impétueux, il descend dans la plaine ;  
Atteint, il embrase, il renverse, il entraîne  
Le chaume, les buissons, les arbres, les épis,

Et la mort en tous lieux s'assied sur des débris.  
 O redoutable nuit ! tristement éclairée  
 Par cette lave en feu dans la plaine égarée,  
 Non, tu ne peux offrir un tableau plus affreux  
 Que ne parut l'aspect de ces champs malheureux,  
 Lorsque le jour naissant eut dissipé les ombres !  
 Une pâle auréole et des nuages sombres,  
 De débris nouveaux présage menaçant,  
 Entouraient du soleil le disque jaissant ;  
 Et la cendre entassée au milieu des ruines,  
 Couvrait de toutes parts les plaines, les collines.  
 Ainsi des flots de neige inondent nos sillons,  
 Enfin paraît Stabie, au loin dans les vallons.  
 Marchons, marchons, dit Pline, achevons notre ouvrage :  
 La fortune toujours seconde un grand courage.  
 Il dit, et dans Stabie il joint Pomponius.  
 O touchante Amitié ! qu'à nos cœurs abattus  
 Dans le sein des revers tu prépares de charmes !  
 Pline de son ami dissipe les alarmes,  
 L'embrasse, l'encourage, et tranquille à ses yeux,  
 Il brave le péril, et ne craint que les dieux.  
 Puis d'un repas frugal, que bientôt assaisonne  
 Un entretien charmant où l'esprit s'abandonne,  
 Ces fidèles amis prolongent le plaisir.  
 Mais Pline sent enfin ses yeux s'appesantir,  
 Et, par des songes vains sa grande ame trompée,  
 Des lois de la nature est encore occupée.  
 Soudain des cris perçants ont troublé son sommeil,  
 Et la mort en cent lieux l'attend à son réveil.  
 Il voit, par longs torrents, à l'entour se répandre,  
 Les pierres, les rochers, les laves et la cendre ;



Jusqu'en ses fondemens l'édifice ébranlé,  
Sur ses flancs du midi déjà s'est écroulé.  
Pline et ses compagnons s'avancent dans la plaine;  
Le duvet de la plume et les tissus de laine  
Contre les coups du ciel lui forment un rempart.  
Des flambeaux à la main, ils marchent au hasard;  
De la mer en courroux ils gagnent le rivage,  
Et Pline par degrés voit s'apaiser l'orage.  
Mais une ardente soif s'allumant dans son sein,  
Il saisit une coupe et frissonne soudain.  
Par des torrents de feu la rive désolée,  
Avec de longs efforts, trois fois s'est ébranlée.  
Tout fuit loin du mortel assez audacieux  
Pour vouloir pénétrer dans les secrets des dieux;  
Debout à ses côtés, sur la cendre et les laves,  
Sont demeurés encor deux fidèles esclaves,  
Qui, pour sauver ses jours, s'appréhendent à mourir.  
La terre en mugissant commence à s'entr'ouvrir :  
Elle tremble, s'affaisse, et croule dans l'abyme  
Où les dieux infernaux attendent la victime.  
Pline sur un genou tombe en levant les bras,  
Et son grand cœur encore affronte le trépas;  
Mais le trépas, lassé de tant de résistance,  
S'arme pour l'attaquer de toute sa puissance.  
Par la destruction les élémens vaincus,  
Aux regards du héros paraissent confondus;  
Pour respirer, il hâte une marche incertaine;  
De brûlantes vapeurs embrasent son haleine;  
Ses serviteurs tremblants soudain sont accourus;  
Il chancelle, il pâlit.... Pline n'existe plus.

---

A. M. ANTOINE P...

CHIRURGIEN CÉLÈBRE

LE JOUR DE SA FÊTE.

J~~x~~ n'ai calendrier en tête ;  
Mais dans mon cœur au tien lié,  
Un redoublement d'amitié  
Vient m'avertir que c'est ta fête.  
Tel quand mai chasse les autans,  
La sève qui dans nous s'agite,  
Notre artère qui bat plus vite,  
Marquent le retour du printemps.  
Il faut que ma muse chrétienne,  
Entonnant une chaude antienne,  
Invoque pour toi ton patron :  
Je lui dis donc : O saint ermite,  
Quoique d'assez loin je t'imite,  
Daigne exaucer mon oraison.  
Veille sur toute sa famille :  
Que ses fils, sa femme et sa fille  
De tout malheur soient préservés ;  
Garde-le des traits de l'envie ;  
Joins autant de jours à sa vie  
Que ses talents en ont sauvés.

M. HYACINTHE MOREL.

## A S. M. L'EMPEREUR ALEXANDRE.

octobre 1818.

**D**es plus nobles vertus vous qui donnez l'exemple,  
Grand Monarque du Nord, que l'Europe contemple  
Comme le modèle à-la-fois,  
Des plus braves guerriers et des plus sages rois;  
Qui, par un accord difficile,  
Faites marcher ensemble, à nos regards surpris,  
La sagesse d'Ulysse et la valeur d'Achille;  
Soyez le bien venu dans les murs de Paris,  
Dans ces murs où, nouvel Auguste,  
Vous avez, triomphant du courroux le plus juste,  
Et de Moscou la sainte oubliant les débris,  
Fait asseoir sur le trône et la paix et Louis;  
La paix, la douce paix, trop long-temps exilée  
De notre France désolée,  
Et ce Roi vertueux, Louis, dont chaque jour  
Un peuple infortuné demandait le retour.

Voyez avec quelle alégresse  
Autour de vous tout ce peuple s'empresse;  
Il ne se lasse point de voir et d'admirer  
Ce conquérant d'une nouvelle espèce,  
Qui semble, déposant la foudre vengeresse,  
Combattre seulement pour se faire adorer.  
Qu'on cesse d'applaudir au féroce courage.

De ces guerriers, toujours avides de carnage !

On a trop célébré ces conquérants si fiers

Du joug que leur audace impose à l'univers.

Quels sont les fruits des sanglantes batailles

Qui font gémir tant de peuples divers ?

Des villes, des hameaux transformés en déserts,

Des murs détruits, des funérailles,

Et des captifs courbés sous le poids de leurs fers.

Ah ! ce n'est pas ainsi que vous faites la guerre !

Vous ne ravagez point, vous consolez la terre ;

Vainqueur, pour seul tribut n'exigeant que la paix,

Vous n'imposez de joug que celui des bienfaits ;

(Noble et trop rare effort d'une vertu sublime !)

Lorsque pour une cause, hélas ! trop légitime,

Naguère eneor votre bras dut s'armer,

Vous ne vîntes combattre un peuple magnanime,

Dont la haute valeur mérita votre estime,

Que pour le rendre heureux et non pour l'opprimer.

O jour dont les Français garderont la mémoire !

Jour où loin de subir tous les droits rigoureux

Que le sort des combats vous a donnés sur eux,

Par l'acte le plus généreux,

Dont on ne trouve point d'exemple dans l'histoire,

Et qui répand sur vous une immortelle gloire,

Les vaincus sont admis dans le partage heureux

De tous les fruits de la victoire.

Quels objets frappent nos regards ?

O spectacle à-la-fois terrible et plein de charmes !

Sur nos palais, sur nos remparts,  
De vingt peuples divers flottent les étendards.  
Dans les murs de Paris l'Europe est sous les armes,  
Et parmi les chevaux, les glaives et les dards,  
Sous le bronze tonnant de Bellone et de Mars,  
Entouré de soldats, le peuple, sans alarmes,  
Aux transports les plus doux abandonne son cœur;  
La victoire au vaincu n'a point coûté de larmes;  
On ne l'a vu pleurer qu'au départ du vainqueur.

Ah ! jouissez des pleurs que vous faites répandre !  
Ces pleurs sont les nobles tributs  
Qui du généreux Alexandre  
Peuvent seuls payer les vertus ;  
Et , pour le repos de la terre ,  
Puissent , d'un hommage si doux ,  
Tous les princes qui font la guerre ,  
Désormais se montrer jaloux !

M. J. DE LAMONTAGNE.

---

## MADRIGAL.

TRADUIT DE L'ITALIEN.

Pourquoi me demander, Ismène,  
Quand s'éteindra l'amour dont je brûle pour toi ?  
Ne sais-tu donc pas comme moi  
Que l'heure de la mort est toujours incertaine.

M. le capitaine Auguste L. B.

K.

---

**LA JEUNE PÉLERINE.****ROMANCE.**

**Du** soleil l'ardeur est brûlante ,  
Viens, Ziméo, viens, pauvre enfant ;  
Que cette onde rafraîchissante,  
Telle qu'un baume bienfaisant ,  
Rappelle ton ame expirante.

Assise au pied d'une fontaine ,  
Ainsi disait la jeune Emma.  
De Montmaur, pauvre châtelaine ,  
En pèlerinage elle va  
Jusques à la cité prochaine.

Au ciel adressant sa prière ,  
Emma demande son époux ;  
Depuis dix ans qu'il est en guerre ,  
Siffroy périt-il sous les coups  
De quelqu'ennemi sanguinaire ?

Que je te plains, ô pèlerine !  
Tu te berces d'un vain espoir !  
Hier, dans la forêt voisine ,  
Ton époux tomba vers le soir  
Frappé d'une main assassine.

**M. CHARLES MALO.**

## LE DÉLATEUR.

## STANCES.

QUEL est cet homme au teint livide,  
A l'œil sinistre, au front hideux,  
Dont le souris faux et perfide  
Ne présage rien que d'affreux ?  
Des êtres c'est le plus infame ;  
Sans pitié , sans honneur , sans ame,  
C'est le lâche et vil délateur :  
Pour lui , les vertus sont des crimes,  
Par-tout il cherche des victimes  
Pour alimenter sa fureur.

Sur la terre est-il un asile  
Qui soit à l'abri de ses traits ?  
Adroit et dangereux reptile ,  
Il se glisse dans les palais ;  
Monstre funeste à sa patrie,  
Le scélérat y calomnie  
Le peuple envers le souverain ;  
Même en l'accueillant , on l'abhorre ;  
C'est la honte , c'est plus encore ,  
C'est le fléau du genre humain.

Sous des costumes honorables ,  
Dans les cours on vit autrefois

## MONSIEUR BOURSIN.

**M**onsieur Boursin était un financier  
Qui savait à fond son métier.

Pour le calcul aussi fort que Barème,  
Sur lui peut-être il l'aurait emporté,  
Mais pour le reste, en vérité,  
Son ignorance était extrême.

Au théâtre jamais il n'avait assisté,  
Lorsqu'un beau jour il lui prend fantaisie  
De voir jouer la comédie,

Le voilà donc aux *Français* installé :  
Pour la première fois, on y donnait *Atrée*.  
Monsieur Boursin en eut l'âme atterée,  
Et se trouvait mal régalé,

Quand, aussitôt après la tragédie,  
On donne les *Plaideurs*. Monsieur Boursin s'écrie  
Qu'il n'a jamais rien vu d'aussi divertissant !

Un mot, un rien, tout lui paraît plaisant,  
Et si plaisant qu'il en crève de rire.

Le spectacle fini, notre homme se retire.

Quelqu'un lui demande en sortant :

Hé bien ! que pensez-vous de la pièce nouvelle ?  
Est-elle bonne ? Vous plaît-elle ?

Cette pièce, au commencement,

Répond monsieur Boursin, est bien triste, bien noire ;  
Mais qui, Diable, eût jamais pu croire  
Qu'elle aurait fini si gaiement !



## LE PAIN DE SUCRE.

FABLE.

A MADEMOISELLE L.... D....(\*).

**E**n ! oui , votre chapeau , mis avec artifice ,  
Rendrait plus piquants vos attraits ;  
Nous aimons ces jeux indiscrets  
Qui décèlent votre malice ,  
Mais vous avez raison d'en adoucir les traits ;  
Votre sagesse est admirable.  
On s'expose au péril en voulant l'affronter.  
A ce sujet , je vous dirai ma fable  
Dont plus d'un jeune objet pourra bien profiter.  
D'un bon papier épais , qui fermait toute entrée ,  
Un pain de sucre était couvert.  
Des mouches , par essaims , après à la curée ,  
Bourdonnaient à l'entour. Flatté de leur concert ,  
Il desira de se voir en lumière ;  
Le ciel exauça sa prière.  
Le malheureux ! le voila dévoré ,  
Pillé , sali , déshonoré ,  
Outragé de toute manière.

(\*) Elle voulait mettre son chapeau de la manière la plus modeste , dans la crainte d'être remarquée.

Martyr infortuné des aiguillons tranchans ,  
Qui lui faisaient mainte blessure ,  
Il la regretta, son armure ;  
Mais, hélas ! il n'était plus temps.

Je vous le dis , fillettès un peu grandes ,  
Dont les charmes voilés se font déjà mirer ;  
Les mouches sont par trop friandes ,  
Il ne faut pas les attirer.

M. DU TREMBLAY.

---

## SUR L'ESPÉRANCE.

L'ESPOIR est un songe flatteur  
Qui dure autant que notre vie ;  
Le méchant en vain nous l'envie ;  
Ainsi que le sommeil , il endort la douleur.  
Le mal prouve le bien , ou du moins le suppose ,  
L'hiver est suivi de l'été ,  
Le bouton annonce la rose  
Et l'espoir la félicité.  
Pour nous , une fausse apparence ,  
Ne serait qu'une affreuse erreur ;  
C'est donc à compte du bonheur  
Que le ciel ici-bas nous donna l'espérance.

M. VICTOR MANGIN.

## SUR LA FONTAINE DE L'ÉLÉPHANT.

QUEL historique personnage ,  
 Embellissant Paris de sa fidèle image ,  
 Soit en marbre animé, soit en airain vivant,  
 Du héros béarnais doit être le pendant :

Est-ce ce roi dont la puissance  
 Dédaigna d'exercer de trop justes rigueurs ,  
 Déposa sur l'autel tous ses foudres vengeurs ,  
 Et n'oppose aux nouveaux-ligueurs  
 D'autres armes qu'*à* clémence ?

Est-ce le généreux *Sully* ,  
 Relevé dans les bras , sur le cœur de *Henri* ,  
 Devant la cour qui l'environne ;  
*Sully* cher à son maître et digne objet du cri :

*Ils croiraient que je te pardonne ?*  
 Est-ce des Espagnols *Vendôme* triomphant ,  
 Et mettant leur noble couronne  
 Sur le front du fils de *Louis* ?  
 Est-ce *Gabrielle* en habits

Avec grace jetés , ondoyants à longs plis ,  
 Qui , baïlée aux pieds nus, au regard vif et tendre ,  
 Verse d'un azur écumant  
 Les flots pressés de se répandre ,  
 Aux yeux de son royal amant ?  
 Ce chef-d'œuvre de la sculpture ,  
 Que l'admiration de tout Paris attend ,

Sera-t-il donc un éléphant ?

Quelle nymphe ! par où, comment,

De cette onde par l'art dans son cours détournée,

Au sein de la Seine étonnée,

Produira-t-il l'écoulement ?

Ce monstrueux colosse à l'ignoble figure,

A la gigantesque stature,

De *Babel* sur son dos portera-t-il la tour ?

Mènera-t-il au bain quelque Hébé sans ceinture ?

Pour cornac aura-t-il l'amour ?

Entre elles murmurant sur les rivages sombres,

Ainsi s'interrogeaient les ombres :

Et cependant près de l'auteur,

Au sourire fin et moqueur,

De la satire *Ménippée*,

Le vainqueur d'*Arcques* et d'*Ivry*,

Assis sous le myrte fleuri,

Où le volage Amour suspendit son épée,

S'écriait : Ah ! *ventre-saint-gris*,

« Ma bonne ville de Paris

« Aurait mieux fait pour sa fontaine

« De garder la *Samaritaine* !

« De Lyon le cynique enfant,

« D'un mince filet d'eau venant grossir la Seine,

« Vaudrait mieux que cet éléphant. »

Mercuré aux voltigeantes ailes,

Remontant des enfers avec rapidité,

En passant donna ces nouvelles,

Et, pour leur almanach, aux doctes immortelles,

Garantit leur fidélité.

Quoique entouré souvent de la troupe des songes,  
A *Minerve* ce dieu laissant tous les mensonges,  
Ne dit plus que la vérité.

M. F. O. DE NESLE.

---

### ODE ANACRÉONTIQUE.

IL est minuit ! voici l'instant !...  
Amour, amour, quitte Cythère.  
La jeune fille qui m'attend  
Est plus aimable que ta mère.

Prends ton carquois et ton flambeau ;  
N'oublie aucune de tes armes ;  
Mais, crois-moi, laisse ton bandeau ;  
Tu n'as jamais vu tant de charmes.

Pour mieux favoriser nos jeux ,  
Amène avec toi le silence ;  
Chasse loin de nous les fâcheux ,  
Et l'inquiète vigilance.

Fais qu'au milieu de cette nuit ,  
Plongé dans la plus douce ivresse ,  
Mon cœur n'entende , pour tout bruit ,  
Que les soupirs de ma maîtresse !

M. H. L.

## A MADAME DE P....

Sous mes doigts paresseux réveille-toi , ma lyre ;  
Je veux t'interroger dans le trouble où je suis.  
Ah ! de l'objet que j'aime un coup d'œil , un sourire  
Aurait plus de pouvoir pour charmer mes ennuis.

Par mille attraits piquants la beauté que j'adore  
Attire tous les cœurs , enchante tous les yeux.  
Jamais plus belle rose , au lever de l'aurore ,  
N'entr'ouvrit son calice aux Zéphirs amoureux.

Une foule d'amants autour d'elle s'empresse ,  
Sa vanité flattée accueille leur ardeur.  
Dieux ! ne sent-elle point le prix de la tendresse ?  
Un vain plaisir hélas ! est-il donc le bonheur ?

Oserai-je conter à sa frivole oreille  
Que du plus vif amour elle a su m'enflammer ?  
Non... dans un froid repos que mon ame sommeille...  
Est-ce vivre pourtant que vivre sans aimer ?

En vain j'ai demandé quelques sons à ma lyre ,  
Ma lyre est sans pouvoir dans le trouble où je suis.  
Ah ! de l'objet que j'aime un coup d'œil , un sourire  
Aurait charmé soudain mes amoureux ennuis.

M. DIGOY.

## LA PEINE ET LE PLAISIR.

FABIAUL.

Si j'avais le talent d'Apelles,  
Sur mes toiles je tracerais  
Des scènes toujours naturelles,  
Des tableaux instructifs et vrais.  
De la pauvre nature humaine,  
Philosophe consolateur,  
S'il me fallait peindre la peine,  
Je peindrais aussi le bonheur.  
La peine occupe de la vie  
Peut-être plus que la moitié :  
Jupin voulut dans sa pitié  
Qu'elle fût du plaisir suivie.

Tandis qu'aux célestes lambris,  
Entouré des nymphes de Flore,  
Au sein des jeux, au sein des ris,  
Il écoutait, les sens ravis,  
D'Apollon la lyre sonore,  
Un bruit confus trouble les cieux :  
Du petit globe de la terre  
Partaient des oris tumultueux.  
Les hommes riaient-ils entr'eux,  
Ou bien plaignaient-ils leur misère ?

Ils faisaient peut-être les deux.  
« Il faut le savoir. » et Mercure,  
Céleste et brillant messager,  
Dans l'espace va se plonger ;  
Il descend pour interroger  
Ce petit peuple qui murmure.

Quel objet frappe ses regards !  
Une vieille, les yeux hagards ,  
Le front chargé de larges rides ,  
Les lèvres sèches et livides,  
Les bras nus, les cheveux épars,  
A des spectres épouvantables,  
Enfermés dans des corps humains,  
Répétait ses cris lamentables ,  
Et disait ses tristes destins.  
Tableau hideux ! c'était la peine,  
Tout aussi vieille que le temps.

Quoi donc ! aux beaux jours de printemps ,  
Au milieu d'une vaste plaine ,  
L'homme ne sait-il pas jouir ?  
Mercure cherche le plaisir,  
Sa course sera-t-elle vaine ?  
Aux bords fleuris d'une fontaine,  
Bergère à l'esprit ingénu,  
Sur les genoux de son Lysandre,  
L'œil amoureux et le cœur tendre,  
Contemplait le plaisir tout nu.  
Deux ailes de l'enfant folâtre



Couvraient les épaules d'albâtre,  
Et soulevaient sur le gazon,  
Son petit corps de papillon.  
Mais il ne faisait que de naître,  
Et bientôt allait disparaître,  
Car pour lui l'espace d'un jour  
Est le temps d'un baiser d'amour.

« Ainsi notre honneur s'écoule  
« A l'instant même d'en jouir;  
« Toujours la peine est dans la foule,  
« Toujours on cherche le plaisir. »  
Dit Mercure. Au ciel il s'envole,  
Après avoir d'une auréole  
Entouré la vieille et l'enfant,  
Qu'un nuage enlève à l'instant,  
Et dans l'Olympe il les dépose.

« De tant de bruit voici la cause:  
« Cette vieille existe toujours;  
« Elle trouble la race humaine,  
« Et prend le vilain nom de peine.  
« Cet enfant, pareil aux amours,  
« Vit un instant, vit solitaire;  
« Si la vieille arrive il s'enfuit:  
« Un bosquet voilà son réduit,  
« Et la vieille occupe la terre. »

« Songeons au pauvre genre humain,  
« Dit Jupiter : dans ma sagesse

« Employons la force et l'adresse :  
 « A cet enfant donne la main. »  
 La vieille obéit : ô prodige !  
 Son front paraît moins soucieux ;  
 Si son regard humide afflige,  
 Ses cris n'outragent plus les cieux.  
 Une teinte mélancolique  
 A rendu ses traits moins hideux ;  
 Le plaisir, moins impétueux,  
 Change une volupté cynique  
 En un désir voluptueux.  
 « Vivez toujours, vivez tous deux,  
 « Et ne rompez jamais vos nœuds.

Depuis qu'une bizzarre chaîne  
 La vieille à l'enfant vint unir,  
 Le plaisir tempère la peine,  
 La peine augmente le plaisir.

M. C. J. PÉPIN DE BOURGES.

## A UNE COQUETTE.

Je vous aimai de l'amour le plus tendre,  
 Que dis-je ? je vous adorai,  
 Et toujours je m'en souviendrai  
 De peur de m'y laisser reprendre.

## L'ABSENCE.

La belle et diligente aurore ,  
S'élevant sur un ciel d'azur  
Que déjà son éclat colore ,

A la terre charmée annonçait un jour pur ;  
Et Lycoris en proie aux ennuis de l'absence ,  
Demandait à la nuit, pour consoler l'amour ,  
Et des pavots et du silence.

De l'éclat qui la blesse elle accusait le jour.

« A mes tristes regards puisque rien ne doit plaire ,  
« Disait-elle avec un soupir ;

« Ah ! pourquoi, doux sommeil , me rendre à la lumière ?

« Ferme plutôt mes yeux , laisse mon cœur dormir.

« Aux feux naissants du jour j'ouvre en vain la paupière,

« Je le vois commencer, je le verrai finir

« Daps une longue solitude :

« Absorbe au moins du temps la vague inquiétude.

« Reviens , reviens , heureux sommeil.

« Puisses-tu jusqu'au soir me couvrir de ton ombre,

« M'envelopper encore avec la nuit plus sombre,

« Et ne m'abandonner qu'au retour du soleil !

« C'est demain qu'un heureux réveil

« Offrira l'espérance à mon ame ravie.

« Demain je chérirai la vie :

« Le jour avant sa fin me rendra mon ami ;

« Mais sans le voir , hélas ! pourquoi vivre aujourd'hui ?

- « Pourquoi revoir nos champs , nos vallons sans parure  
 « Lorsqu'il était à mes genoux ,  
 « Pour moi , des cieux légers brillait l'azur si doux !  
 « Mes yeux , sur des tapis de mousse et de verdure ,  
 « Suivaient les détours et les jeux  
 « Du ruisseau murmurant , du Zéphyr amoureux.  
 « La voix de mon ami , si touchante et si pure ,  
 « Ses regards , son amour , animaient la nature.  
 « Lui seul en faisait la beauté ;  
 « Il me nommait sa douce amie ;  
 « Tout vivait , tout plaisait à mon cœur enchanté ;  
 « Mais l'ombre , le ruisseau , les zéphirs , la prairie ,  
 « Les champs , les fleurs , les cieux ; il a tout emporté  
 Mad. Victoire BARRON.

## TRADUCTION

### DU III<sup>e</sup> BAISER DE JEAN SECOND.

**DONNE** un baiser , disais-je , ô fille enchanteresse ,  
 Tes lèvres aussitôt effleurèrent ton amant ;  
 Mais , comme le chasseur recule en frémissant ,  
 Loin du reptile affreux qui sous ses pas se dresse ,  
 Ainsi loin de mes bras tu fuis au même instant.  
 Ah ! ce n'est point donner le baiser que j'implore ,  
 C'est mêler le regret au feu qui me dévore.

M. A. D. officier du génie.

## LE LANGAGE MUET.

Les yeux, les mains ont-ils donc un langage ?  
Que veulent-ils les regards de Julien ?  
Lorsqu'avec lui je retourne au village ,  
Comme il me parle , en ne me disant rien !

Je sens toujours une main qui me touche ,  
Son œil toujours est fixé sur le mien ,  
Sa bouche appelle un baiser de ma bouche ,  
Comme il me parle , en ne me disant rien !

Moi , j'ai suivi l'exemple qu'il me donne ,  
Mon doux regard a rencontré le sien ,  
Ma main souvent à sa main s'abandonne ,  
Et j'ai parlé , mais en ne disant rien.

M. Charles Raison.

## ÉPIGRAMME.

Voyez de Méricourt l'air sombre ; voyez , dis-je ,  
Comme il paraît triste aujourd'hui :  
De son propre malheur vous croyez qu'il s'afflige ;  
Hé non ! c'est du bonheur d'autrui.

M. PONSARDIN-SIMON.

---

## GILBERT ET MERCIER.

**P**ar son prélat avec luxe aumôné,  
Gilbert un jour, se redressant l'échine, :  
Un bel habit, largement gallonné,  
Soffre à Mercier, d'humeur parfois badine,  
Lequel s'écrie... Ah ! mon cher, quelle mine,  
Quel riche habit ! l'on n'a rien vu de tel.  
Approche un peu, permets que j'examine.  
*Bone-Deus ! c'est un devant d'autel.*

M. le Chev. du Puy Des-Islets.

---

## L'OURAGAN.

### FABLE.

**C**et maudit ouragan me ruine en entier,  
S'écriait un propriétaire.  
Grace à cet ouragan, disait un ouvrier,  
Je pourrai me tirer d'affaire.

M. BOIZARD.

## LA PIPEE.

FABLE,

PRÉCÉDÉE D'UNE ÉPITRE A M. LE CHEV. A. D\*\*\*.  
EX-MEMBRE DE L'ASSEMBLÉE CONSTITUANTE,  
COMMISSAIRE ROYAL, etc.

Sur les agréments de sa maison de campagne.

Ce n'est point à l'homme d'état  
Que ma muse timide ose offrir son hommage;  
Je l'offre au philosophe, au sage,  
Qui vit absent des cours, sans faste, sans éclat;  
Qui, possesseur d'un fertile domaine (\*),  
Vient y passer son printemps, son été,  
Et, de quelques amis seulement visité,  
Mêle à l'urbanité romaine,  
Cet atticisme si vanté  
Parmi les beaux-esprits d'Athènes.  
C'est là, qu'heureux témoin de tes délassements,  
J'ai joui, cher D\*\*\*, du plaisir de t'entendre.  
Aux récits de la fable, à ses jeux innocents,  
Je t'ai vu quelquefois descendre.  
Tu dois m'en croire : un souvenir si tendre  
Ne sera point effacé par le temps.

(\*) Montjai la Tour, près Lagny.

Eh ! comment , honoré de l'amitié du maître ,  
Pourrais-je jamais oublier

Ses doctes entretiens , son accueil familial ,  
Et tous les agréments de sa maison champêtre ?  
O sites enchanteurs ! ô magiques tableaux !

Que n'ai-je l'art de vous décrire !

Mais où trouver d'assez brillants pinceaux ,  
Lorsqu'à chaque objet qui m'attire ,  
Je me sens attiré par mille objets nouveaux ?

Quel riche tapis de verdure ,

Ici , se déroule à mes yeux !

Là , dans toute sa pompe éclate la nature :  
Quel superbe rideau , quelle immense ceinture

Forment , de leurs bras vigoureux ,

Ces chênes dont la voûte offre d'épais ombrages ,  
Et qui , vainqueurs des vents et des orages ,  
Balancent dans les airs leur front majestueux !

Plus loin , si je plonge ma vue ,

Comment de l'horizon embrasser l'étendue ?

Salut , délicieux coteaux !

Salut , rians vallons , où la Marne en silence  
Verse à grands flots son urne et porte l'abondance

Aux fleurs , aux fruits , aux arbrisseaux !

— Mais quel est , cher D\*\*\* , cet endroit solitaire ,  
D'où s'avance vers nous une nymphe légère ?

— C'est , dis-tu , *notre* parc (\*) ; la nymphe que tu vois

(\*) *Notre* parc , *notre* ferme , etc. Expressions familières à M. D\*\*\* , et par lesquelles il semble associer ses amis aux jouissances que lui procure sa propriété.



Est une jeune Hamadryade  
 Qui, dans l'épaisseur de ce bois,  
 Nous invite à la promenade.

— Marchons : guide mes pas à travers ces sentiers.

Que vois-je?... un obélisque ! ah ! de nos preux guerrier  
 Je voudrais y graver les glorieux faits d'armes ;  
 Mais faut-il que tant de lauriers  
 Soient arrosés de tant de larmes !

Pour exprimer du moins le plus cher des souhaits,  
 Gravons-y ces mots : *A la Paix.*

Qu'aperçois-je plus loin ? C'est une humble cabane ;  
 Son mur, pétri d'argile, est lié d'ais vieillis.  
 Ne vois-je pas errer, sous cet antique plane,  
 L'ombre de Philémon et celle de Baucis ?

J'entre : ô surprise ! une molle ottomane  
 M'invite aux douceurs du repos.

Le lambris est orné des gracieux tableaux  
 Et du Corrège et de l'Albane.

Là, toujours bon ami, poète sans rivaux,  
 Comme au jour de sa mort (\*), mais non dans la poussière,  
 Repose La Fontaine à côté de Molière.

— Fort bien, dis-je, aimable D<sup>\*\*\*</sup>,  
 Je ne sais quoi me manque où n'est pas La Fontaine :  
 Au choix de ces auteurs, on reconnaît sans peine  
 Et ta raison sévère et ton goût épuré ;  
 Mais comment, si près d'eux, accorder une place

(\*) On sait que *La Fontaine*, mort 22 ans après son bon ami  
*Molière*, voulut être inhumé auprès de lui.

A cet extravagant (\*\*) dont la burlesque audace ?...

— Chut ! me dis-tu, ce fou de Cyrano :

N'est placé là qu'*incognito* ;

J'ai ri de son *Voyage au pays de la Lune*.

— Que n'en rapportait-il pour lui, pour bien des gens  
Quelques fioles de bon sens !

— Certes ! il aurait fait fortune,

Et mieux encor de notre temps.

Laissons là Fénélon, La Bruyère, Montagne ;

Nous reviendrons à ces auteurs.

Ami de la nature, observe la campagne

A travers ces vitraux de diverses couleurs.

Il est midi : vois-tu quelle scène changeante ?

Ici, la lumière est naissante ;

Là, jamais le soleil ne fut si radieux ;

Plus loin, il jette à peine une lueur mourante,

Et, là, dans un nuage, il s'éclipse à nos yeux.

A toi, le but moral. — Il s'offre de lui-même :

Des quatre âges de l'homme ô trop fidèle emblème !

Il naît, brille un moment, décline et disparaît.

— Oui, du destin tel est l'arrêt ;

L'heure fuit, jouissons : c'est le conseil d'Horace.

— O combien il me plaît cet amant des neuf sœurs,

Qui, plein d'enjouement et de grace,

Nous conduit au tombeau par un chemin de fleurs !

Mais quel est ce cyprès dont l'ombre tutélaire

Dérobe à nos regards un monument pieux ?

(\*\*) *Cyrano de Bergerac*, auteur du *Voyage dans la lune*, de la comédie du *Pédant joué*, etc... Voir *Boileau*, Art poétique, chant 4.

Lisons : *Au souvenir du plus vertueux père.*

Noble et touchant tribut d'un fils religieux !...

Eh quoi ! des pleurs s'échappent de tes yeux ?...

Viens, remontons vers la colline.

Apprends-moi quelle est cette tour (\*)

Qui, de ton château si voisine,

Semble encor menacer les hameaux d'alentour ?

Une moitié n'est plus, l'autre tombe en ruine :

Ah ! j'en juge par ces créneaux,

Par le débris de ces murailles,

Ce lieu fut un théâtre où de vaillants Renauds

Soutinrent d'illustres batailles ;

Cite-moi leurs exploits et les noms des héros.

— Si j'en crois de vieilles chroniques,

Là, commandaient jadis des maîtres despotiques,

Orgueilleux seigneurs suzerains :

Cette tour recelait leurs armes ;

C'est de là que, ligüés contre leurs souverains,

Ils portaient en tous lieux, le trouble, les alarmes...

— N'achève pas. J'ai toujours détesté

Ces sujets déloyaux dont nous parle l'histoire,

Fléaux des rois, du peuple et de l'humanité.

Périssent à jamais leur mémoire !...

Retirons-nous : mon cœur se sent trop agité.

Qu'ai-je entendu ?... ta mente aboie ?

(\*) Tour célèbre dans l'histoire par les seigneurs qui l'ont habitée, notamment *Gaucher de Montjai*, l'un des plus ardents suppôts de la ligue formée contre *Louis VI*, dit *le Gros*, au commencement du XII<sup>e</sup> siècle.

Voici ta basse-cour : la ferme n'est pas loin ;  
Allons la visiter ; rends-moi l'heureux témoin  
De la gaieté qui s'y déploie.

— Tu peux la reconnaître à son modeste enclos.

— Ah ! je sais mieux la reconnaître  
À l'activité des travaux ,

A ces soins pressés, à ces naïfs propos  
Qu'inspire aux bonnes gens l'approche d'un bon maître.  
Que j'aime à voir paissant sur l'émail de ce pré  
Ces troupeaux si nombreux, ces vaches si fécondes !  
Leur lait et leur toison valent mieux, à mon gré,  
Que tous les trésors des deux mondes.

Voilà le vrai bonheur ; jouis-en, cher D<sup>am</sup>.

Toi, du château, la mère et la nourrice,  
De ton maître comble l'espoir ;

Remplis ses granges, son pressoir ;

Sous le grain entassé que son grenier fléchisse...

Adieu, bonne ferme, au revoir !

Retournons maintenant... — Où ? — Vers l'orangerie.

Je veux y respirer le doux parfum des fleurs,  
Entretenir ma rêverie

Au pied de ces saules pleureurs.

Qui ne s'attendrait à leur muet langage !

A voir si mollement s'incliner leur feuillage

Jusques à ces humbles roseaux,

Ils semblent se mirer dans le cristal des eaux

Où se reflète leur image.

— Viens, dis-tu, de ce tertre on les voit encor mieux ;

Allons nous asséoir à l'ombrage

De ce bosquet mystérieux :

Pour y lire des vers l'endroit est favorable.  
 Moi seul et les oiseaux, voilà tes auditeurs,  
 Confidants très discrets, bien que parfois jaseurs.  
 Sur ce banc de gazon, viens me conter la fable  
 Dont la chasse d'hier t'a fourni les acteurs.

— Volontiers; mais de cette chasse

Il fallait au lecteur décrire les apprêts;  
 Je l'ai fait, mal peut-être : *un plus savant le fasse* (\*).  
 J'ai peint ce que j'ai vu, lorsqu'à tendre des rets,  
 Ta main avec tant d'art se trouvait occupée.  
 Enfin, voici mes vers, tels que je les ai faits;  
 Écoute et juge; heureux si tu me dis après :  
 Ces vers sont pris à la pipée.

On appelle *pipée* une chasse aux oiseaux,  
 Chasse innocente, et qui doit plaire  
 Même à la plus simple bergère :  
 Car de quoi s'agit-il ? de tendre des gluons,  
 Et dans cet art, aux champs comme à la ville,  
 Jeune fillette est toujours très habile.

Le ciel est-il pur et serein :

Au lever du soleil on commence la chasse,  
 Pour la reprendre à son déclin.

C'est dans un bois taillis que la scène se passe.  
 Tant mieux lorsqu'un vignoble en est assez voisin,  
 Car la grive aime le raisin;  
 Elle suce la grappe, et n'est pas plutôt grise  
 Qu'au panneau soudain elle est prise.

(\*) Hémistiche emprunté de La Fontaine, liv. II. fable 1.

Un arbre est le théâtre où les acteurs ailés  
Par le pipeau sont appelés;  
Mais, d'abord, vers la cime, on abat son feuillage,  
Et puis, de branchage en branchage,  
On y fait mainte entaille où gluaux à foison,  
Légèrement posés de distance en distance,  
Et d'un solide appui laissant voir l'apparence,  
Trompent geai, roitelet, pie et merle et pinson.  
Au pied de l'arbre, une loge est formée,  
Que couronne un toit de ramée,  
Et c'est là qu'en rampant, le chasseur s'introduit  
Sans bruit.  
Quelque temps il reste immobile,  
Grand silence. Tout est tranquille.  
Le pipeau joue alors; il attire à l'instant  
Des oiseaux la troupe crédule....  
Mais terminons ce préambule;  
Ma fable vous dira le sort qui les attend.

Dans le tronc d'un vieux if logeait une chouette,  
Sur les bords fangeux d'un marais.  
C'était une affreuse retraite,  
Mais qu'elle avait choisie exprès  
Pour y vivre en anachorète,  
Et ne plus être en butte à mille oiseaux criards  
Qui l'obsédaient de toutes parts.  
Là, depuis quelque temps, elle dormait tranquille,  
Quand, par malheur, un geai, son plus cruel tyran,  
Vient à la découvrir sortant de son asile,  
Et contre elle, aussitôt, de la gent volatile

Convoque tout l'arrière-ban.  
On la chasse, elle fuit; mais le merle et la pie  
Cette fois ont juré sa mort.  
En ce pressant danger, sous un buisson tapie,  
Elle songe à son triste sort :  
— D'où vient donc cette horreur secrète  
Que j'inspire aux oiseaux, se disait la pauvrete ?  
Ai-je mangé quelqu'un de leurs petits ?  
Non; un lézard, qui rarement m'échappe,  
Une souris, que plus souvent j'attrape,  
Voilà de quoi je me nourris.  
Mais je suis, disent-ils, un oiseau de ténèbres,  
Toujours messager de malheur.  
Mes cris sont des accents funèbres.  
L'homme lui-même, ô comble de douleur !  
Par mon nom désigne un voleur.  
Je suis donc le rebut de la nature entière ?  
Mettons un terme à tant de maux :  
J'ai trop sujet de haïr la lumière ;  
Oui, mourons, ... mais vengée. — En achevant ces mots,  
La chouette s'enfonce en un bois solitaire,  
Où maint oiseleur, aux aguets,  
D'une pipée avait fait les apprêts.  
Elle connaît ce piège, et déjà sa prudence  
Avait su l'éviter vingt fois ;  
Mais ne songeant qu'à la vengeance  
Et réduite enfin aux abois,  
Victime dévouée, elle s'y précipite,  
En jetant de sinistres cris.  
La tourbe des oiseaux d'arriver au plus vite :

Ils viennent l'attaquer; dans le piège ils sont pris,  
Ceux-ci par une patte, et ceux-là par une aile.

En vain, de leurs confuses voix,

Tous nos captifs font retentir le bois :

A grand bruit, sur la loge, ils tombent pêle-mêle.

C'est le tour du chasseur, et je laisse à penser

S'il est prompt à les ramasser.

Mais à peine il les tient : — Messieurs, dit la chouette,

S'il faut mourir, du moins je mourrai satisfaite :

L'oiseleur m'a vengée, adieu, jusqu'au revoir.

Voilà ce qu'il en coûte à mettre au désespoir

L'ennemi qui bat en retraite.

M. LE BAILLY.

FIN.



# TABLE

## DE L'ALMANACH DES MUSES DE 1819.

|                                                                          |     |
|--------------------------------------------------------------------------|-----|
| <b>M. AMIC, aîné.</b>                                                    |     |
| Épigramme.                                                               | 104 |
| <b>M. AMILLET.</b>                                                       |     |
| Stances.                                                                 | 101 |
| <b>M. ANTONIN DE SIGOYER.</b>                                            |     |
| A Mlle. Aglaure de P...                                                  | 65  |
| A ma lyre..                                                              | 117 |
| <b>M. ARNAULT.</b>                                                       |     |
| Le Chardon et la Rose, fable.                                            | 120 |
| <b>M. J. F. D. d'ATTEL DE LUTANGE.</b>                                   |     |
| Epigramme.                                                               | 18  |
| <b>M. A. D. (officier de génie).</b>                                     |     |
| <i>A Posthume. Imitation d'Horace.</i>                                   | 153 |
| Traduction du troisième baiser de <i>Jenny</i> 2 <sup>e</sup> .<br>cond. | 266 |
| <b>M. AUDIFFRET.</b>                                                     |     |
| Élégie.                                                                  | 231 |
| <b>M. AUGUSTE L. B.</b>                                                  |     |
| Madrigal, traduit de l'Italien.                                          | 249 |
| <b>M. A. G.</b>                                                          |     |
| Le nuage et la vague.                                                    | 112 |
| Le Hêtre et l'Osier, apologue.                                           | 126 |

**M<sup>me</sup>. VICTOIRE BABOÏS.**

Élégie sur la mort de Ducis. 37

L'ennui de Léonore. 95

L'absence. 265

**M. P. F. DE BÉRANGER.**

La bonne vieille ; chanson. 189

**M. BERNAERT, aîné.**Vers sur le *Mérite des Femmes*. 111**M. BIGNAN.**

Le boudoir. 63

Andromaque au tombeau d'Hector. 132

Le jeune Israélite. 213

**M. B. D. L. M.**

Les regrets intéressés. 92

**M. BLANCHARD DE LA MUSSE.**

A M. le Recteur de \*\*\*. 209

A. M. Algan. 225

Le délateur, stances. 251

**M. BLONDEAU DE COMMERCE.**

L'Ours et la Guenon, fable. 45

**M. DE BOINVILLIERS.**

Le pouvoir de la religion. 113

Camma. 159

**M. J. B. F. BONNET (de l'Isle).**

A l'auteur, traduction d'une fable. 187

**M. BOIZARD.**

L'ouragan, fable. 268

**M. BOURCIER (de Nantes).**

L'Insomnie, romance. 21

**M. J. DE BOURRILLE (de Crest).**

Les poissons d'avril. 19

**M. BOUCHARLAT.**

La mort de Pline. 241

# TABLE.

|                                               |     |
|-----------------------------------------------|-----|
|                                               | 281 |
| <b>M. BOUCHER DE PERTHES.</b>                 |     |
| Idylle.                                       | 241 |
| <b>M. J. P. BRES.</b>                         |     |
| Épître au sifflet.                            | 233 |
| <b>Mme. B. D. P. (la comtesse).</b>           |     |
| Les Tombeaux, élégie.                         | 73  |
| <b>M. A. DE CAEN.</b>                         |     |
| Vers mis au bas de mon portrait.              | 20  |
| A madame E...                                 | 230 |
| <b>M. CHARLES MALO.</b>                       |     |
| La jeune Pélerine, romance.                   | 250 |
| <b>M. CHARLES RAISON.</b>                     |     |
| Les confessions du Poëte.                     | 33  |
| L'Amour muet, chanson.                        | 54  |
| La fille du batelier de Montereau, élégie.    | 133 |
| Plus d'amour.                                 | 235 |
| Le langage muet.                              | 267 |
| <b>M. CHAS.</b>                               |     |
| Mes regrets à la mort de Mme G. .             | 201 |
| <b>M. DE CHAUDRUC DE CRAZANNES (le baron)</b> |     |
| Discours au ROI.                              | 217 |
| <b>M. CORNETTE.</b>                           |     |
| L'heure surprise.                             | 53  |
| <b>M. E. COSNARD.</b>                         |     |
| A M <sup>re</sup> .                           | 90  |
| Élégie.                                       | 127 |
| Épigramme.                                    | 182 |
| <b>M. F. DELCROIX.</b>                        |     |
| A <sup>me</sup> .                             | 115 |
| Ode à un jeune poëte.                         | 205 |
| <b>M. DIGOY.</b>                              |     |
| L'Orage.                                      | 212 |
| A Madame de P...                              | 260 |

|                                            |     |
|--------------------------------------------|-----|
| <b>M. DOIGNY.</b>                          |     |
| Sur un poète de société.                   | 125 |
| <b>M. DUHAMEL.</b>                         |     |
| Vers improvisés, etc.                      | 66  |
| <b>M. ACHILLE DULAURENS.</b>               |     |
| L'Abeille et le Coucou, fable.             | 103 |
| A une Tourterelle; traduction de Melendez. | 161 |
| <b>M. DU PUY DES-ISLETS (le chev.)</b>     |     |
| Gilbert et Mercier.                        | 268 |
| <b>M. DU TREMBLAY.</b>                     |     |
| Le pain de sucre, fable.                   | 255 |
| <b>M. EMILE BARATEAU.</b>                  |     |
| Songe d'amour, romance.                    | 183 |
| <b>M. FABIEN PILLET.</b>                   |     |
| Epigramme.                                 | 132 |
| Les loisirs d'un médecin.                  | 160 |
| L'homme de circonstance.                   | 180 |
| Vers faits dans les catacombes de Paris.   | 208 |
| <b>M. FAMIN.</b>                           |     |
| Les conciliateurs de ménages, apologue.    | 15  |
| Sur la naissance du prince de JOINVILLE.   | 57  |
| <b>M. F. F.</b>                            |     |
| L'auteur jovial.                           | 215 |
| <b>M. GRÉNUS.</b>                          |     |
| Epître à Mme Camille P...                  | 185 |
| <b>M. GUY MENUAU.</b>                      |     |
| L'Illusion du baiser.                      | 61  |
| <b>M. C. J. HUBERT DE CLERY.</b>           |     |
| A un auteur, distique.                     | 240 |
| <b>M. H. L.</b>                            |     |
| Le Renard et le Putois, fable.             | 155 |
| Ode anacréontique.                         | 259 |
| <b>M. HUGO.</b>                            |     |
| Mes adieux à l'enfance.                    | 83  |

|                                                        |     |
|--------------------------------------------------------|-----|
| <b>M. JACQUELIN (le chev.)</b>                         |     |
| Le baiser.                                             | 178 |
| <b>M JAME (de Lyon).</b>                               |     |
| Le meilleur moyen, conte.                              | 179 |
| Réponse à une épître de M. Marie de Saint-Ursin.       | 197 |
| <b>M. IMBERT DE CHAMPRÉAL.</b>                         |     |
| A Mme la comtesse de l'Échanery.                       | 8   |
| Traduction d'un baiser de Jean second.                 | 116 |
| La résignation forcée, stances.                        | 143 |
| Epigramme.                                             | 152 |
| <b>Mme. A. JODIVEAU.</b>                               |     |
| Les deux Charrues, fable.                              | 203 |
| <b>M. DE LA BOULIE.</b>                                |     |
| Vers à Demoustier.                                     | 144 |
| <b>M. DE LA CHABEAUSIERE.</b>                          |     |
| Le Furet à la cour du Lion, apologue.                  | 11  |
| <b>M. DE LA CORETTERIE.</b>                            |     |
| Sur les fleurs.                                        | 17  |
| A M. Béranger.                                         | 175 |
| <b>M. LA GOUTE.</b>                                    |     |
| Imitation de Martial.                                  | 164 |
| <b>M. J. DE LA MONTAGNE.</b>                           |     |
| Imitation d'Horace.                                    | 119 |
| A. S. M. l'empereur Alexandre.                         | 247 |
| <b>M. LANCE.</b>                                       |     |
| Quatrain.                                              | 106 |
| <b>M. LAVERGNE DE FONTBONNE.</b>                       |     |
| Stances sur la mort de Monseigneur le Prince de Condé. | 105 |
| <b>M. L. F. D. G.</b>                                  |     |
| Echo, fable.                                           | 24  |
| La Cloche et le Clocher, fable.                        | 112 |
| Le fou et son Idole, fable.                            | 154 |

**M. LE BAILLY.**

Le Paysan et son Singe, fable. 193

La Pipée, fable. 269

**M. LE CHÂTELAT (le chev.).**

Epigramme. 85

**LEGOUVÉ.**

L'hiver. 169

**M. LE PRÉVOST D'IRAY (le vicomte).**

Le jour de l'an. 145

**M. LOUET.**

Quatrain. 144

**M<sup>me</sup>. MAILLARD DE CHAMBURE.**

227

Le quatre novembre, épître à MONSIEUR. 227

**Mlle. C. MARTELET DE LURE.**

Une mère. 167

**M. MAYEUR.**

L'esclave spirituelle. 46

**M. E. MENNECHET.**

Les lamentations du Tasse. 67

**M. MICHAUX CLOVIS.**

Stances. 195

**M. MOLLEVAUT.**

La réerection de la statue de Henri IV. 97

**M. MONTPERLIER.**

A M. J. Rey. 35

L'Écureuil et le Passant, fable. 79

**M. MOREL (Hyacinthe).**

Épître à M. de S... 13

A. M. Antoine P... 246

**M. A. MOUFFLE.**

La réconciliation à \*\*\*. 163

# TABLE.

285

## M. F. O. DENESLE.

Fragment d'une épître. 232

Adieux à mes beaux jours, stances. 239

Sur la fontaine de l'éléphant. 257

## M. PARSEVAL GRANDMAISON.

Boutade contre les dames russes. 9

## M. PEPIN DE BOURGES.

La Peine et le Plaisir, fabliau. 261

## M. DE PFAFFENHOFFEN (le comte).

A mon vieil ami. 36

Essai de traduction d'une ode d'Horace. 200

Autre, d'un fragment de Claudien. 236

## M. DE PIIS (le chev.)

La vie de bien des gens. 253

## M. PONSARDIN-SIMON.

Anecdote. 44

Equivoque. 94

Epigramme. 267

## M. P. R. (de Châlon-sur-Saône).

Le moyen de parvenir. 77

Les on, ou le monde tel qu'il est. 129

Sur le poète Le Brun. 184

## M. P. des F...

Mes vingt-cinq ans. 91

## M. DE REGOURD (le chev.).

Le Lis et la Violette, fable. 47

## M. DE SAINT-GÉNIÉS.

Traduction de Pétrarque. 86

Autre. 216

## M. DE SAINTINES.

La Clémence. 121

Les petits oiseaux. 151

## M. SAINT-ROCH DE CABARDEL (le chev.).

Le Temps et l'Amour. 192

## M. DE SALES.

Conte. 170

|                                                          |     |
|----------------------------------------------------------|-----|
| <b>M<sup>me</sup>. CONSTANCE DE SALM</b> (la princesse). |     |
| Stances adressées aux hommes.                            | 58  |
| <b>M. DE SAQUENVILLE.</b>                                |     |
| Imitation de Martial.                                    | 18  |
| Triolet.                                                 | 48  |
| <b>M. SENNY FRANCK.</b>                                  |     |
| Le roi de la fève, chanson.                              | 237 |
| <b>M. SIMON DE BAYEUX.</b>                               |     |
| A telle un peu vieille.                                  | 118 |
| <b>M. TALAIRAT.</b>                                      |     |
| Quatrain.                                                | 72  |
| Lèvres de rose.                                          | 158 |
| Je pense à toi, romance.                                 | 204 |
| A Zelmire.                                               | 211 |
| <b>M. DE TANGRIS.</b>                                    |     |
| Jeu de mots.                                             | 78  |
| <b>M. TERRASSON.</b>                                     |     |
| Fragment d'une traduction de la Jérusalem dé-            |     |
| livrée.                                                  | 49  |
| <b>M. TÉZENAS DE MONTEBRISON.</b>                        |     |
| Ma réforme.                                              | 35  |
| Sur Paris.                                               | 87  |
| Épître à M. Jauffret sur ses fables.                     | 191 |
| <b>M. THURET.</b>                                        |     |
| La promenade du soir.                                    | 145 |
| <b>M. W. VAUGUNDY.</b>                                   |     |
| L'apothéose d'Homère, ode.                               | 139 |
| <b>M. VICTOR MANGIN.</b>                                 |     |
| Sur l'espérance.                                         | 256 |
| <b>M. P. A. VIEILLARD.</b>                               |     |
| Les deux princes et le soldat centenaire.                | 165 |
| <b>M. VIENNET.</b>                                       |     |
| Épître au roi de Perse.                                  | 25  |
| Portrait de l'amour, fragment.                           | 93  |



# TABLE.

287

## M. VIGÉE (le chev.).

A ma Lampe. 1

Élégie. 23

Sur le portrait de Fénélon. 80

Réponse à une proposition de mariage. 117

Au Roi. 176

## M. FÉLIX V...

Épigramme. 22

## M. P. VILLIERS.

Pour le portrait de S. M. le roi de Suède. 22

Épigramme. 42

Le Serpent et la Couleuvre, fable. 188

## VOLTAIRE.

Vers improvisés à M. le comte de Pfaffenhofen. 162

## ANONYMES.

A un parvenu. 7

La foi couronnée. 17

Le bocage. 32

Le bon conseil. 62

L'Amour et l'Hymen. 102

A M<sup>me</sup>. M... sur ses tablettes de bal. 110

Distique. 128

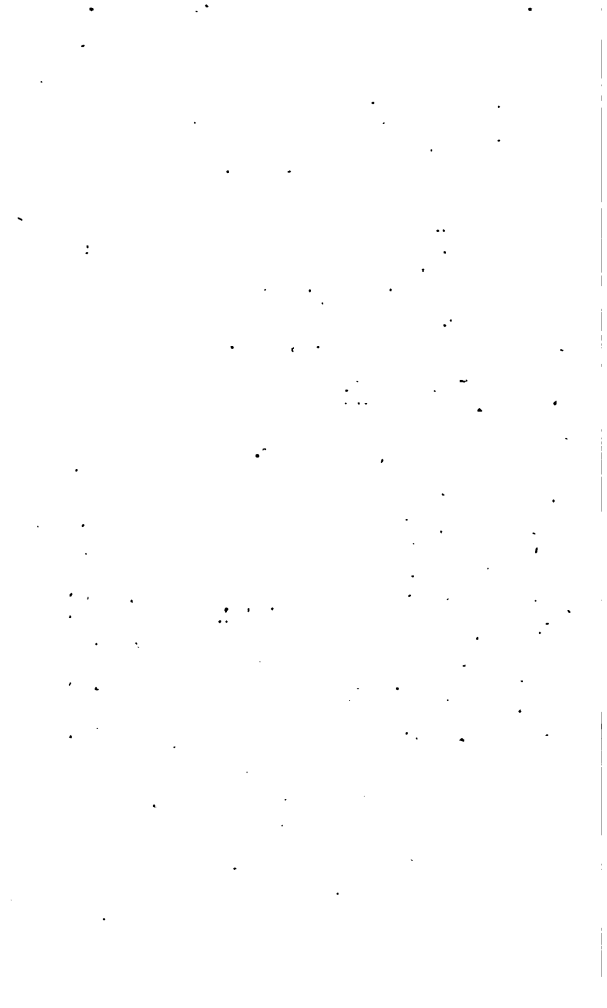
Épitaphe. 176

Imitation de Martial. 190

M. Boursin. 254

A une coquette. 264

FIN DE LA TABLE.



---

## AVIS IMPORTANT.

**L**ES Auteurs qui desireront faire insérer des *Poésies inédites* dans l'ALMANACH DES MUSES, sont priés de les adresser avant le 1<sup>er</sup> octobre (et non dans le courant et sur-tout à la fin de novembre) à L'ÉDITEUR DE L'ALMANACH DES MUSES, rue Louis-le-Grand, n° 3.

Ils voudront bien aussi écrire chaque pièce sur UNE FEUILLE SÉPARÉE. Le retard dans les envois et cette dernière attention oubliée s'opposent généralement ou partiellement à la publication des pièces.

Quant aux *Poésies*, *pièces de Théâtre*, ou *Recueil imprimés*, dont les Auteurs desireraient qu'il fût parlé dans la *Notice*, c'est avant le 1<sup>er</sup> novembre qu'ils doivent les faire parvenir à L'ÉDITEUR.

L'ÉDITEUR prévient qu'il reçoit trop de lettres pour pouvoir répondre à aucune. Celles envoyées sans être affranchies restent à la poste. Elles ne doivent, au surplus, porter d'autre *Suscription* que celle indiquée dans cet avis. L'ÉDITEUR en reçoit quelquefois adressées à son nom et sans qu'elles soient affranchies; loin d'en lire le contenu quel qu'il soit, il les met au rebut. Quant à la demande qu'on lui fait de renvoyer les vers qu'il ne croirait pas devoir imprimer, c'est un soin qu'il ne peut prendre.

Il prévient encore Messieurs les Auteurs qu'ils peuvent se dispenser de lui apporter leurs vers, d'autant

qu'il s'est fait une loi de ne jamais les lire *en leur présence*; les pères, en général, ne veulent pas qu'on voie des défauts dans leurs enfants; et, en fait de paternité, il n'en est point de plus susceptible que celle d'un Auteur... médiocre sur-tout.

L'Éditeur reçoit quelquefois des pièces d'une très longue étendue, il lui est impossible de les publier. Il est des imprimeurs à qui l'on peut les confier, et l'on doit sentir que prendre douze à quinze pages dans L'ALMANACH DES MUSES, ce serait exclure des ouvrages qui, même sans offrir autant de mérite, auraient du moins celui de jeter dans le Recueil de la variété, et satisferaient plus d'un amour-propre.

# NOTICE

DES

## POÉSIES ET PIÈCES DE THÉÂTRE

QUI ONT PARU EN M. DCCC. XVIII.

---

### POEMES.

**L'ENFER**, poème du Dante Alighieri, traduit en vers français, avec des notes; suivi de traductions, imitations et poésies diverses, par Henri Terrasson, avec cette épithaphe tirée de Salvini.

Io non ho lodi, onde il tuo nome fregi :

Basta che a pochi, e non alyogo piaci, etc.

Paris, Pillet, imprimeur-libraire, rue Christine, n° 5; et Durey, libraire, quai des Augustins, n° 25.

Traduction qui doit prendre sa place, parmi les plus estimables qui ont été faites des poètes anciens dans quelque langue qu'ils aient écrit. Si l'on reproche au *Dante* quelque obscurité dans son style, le traducteur brille par la clarté du sien. Il a suivi avec raison le conseil d'Horace.

Nec verbum verbo curabis reddere fidus.

Interpres.

Au reste, dans cette traduction comme dans les différents

morceaux dont elle est suivie, on voit que *M. Terrasson* est un élève de la bonne école; ses vers sont élégants, corrects, et le louer c'est acquitter une dette que l'on a contractée en le lisant.

**Poème sur le luxe, considéré comme source de la corruption des mœurs, suivi de poésies fugitives, par M. du Sausoir, membre de l'Académie des Arts, avec cette épitaphe :**

O cives, cives! quærenda pecunia primum est :  
Post nummos virtus...

Paris, de l'imprimerie d'Anthoine Boucher, rue des Bons-Enfants, n° 34.

L'âge n'a point glacé la muse plus qu'octogénaire de *M. du Sausoir*. Ses dernières productions offrent la même facilité, la même aisance, le même talent que l'on trouvait dans les premières.

**La grandeur et les bienfaits de l'Éternel dans le Christianisme; poème religieux, divisé en dix contemplations, orné de gravures et du portrait de l'auteur, suivi de l'Europe délivrée de la tyrannie militaire; par M. Moussard, membre de plusieurs Académies. Paris, de l'imprimerie de Didot, l'ainé, imprimeur du Roi.**

Des idées, des pensées; mais composition singulière, style qui pourrait être revu et corrigé.

**La Mérovide ou les Champs Catalauniques, poème en quatorze chants, par M. Nepomucène le Mercier, de l'Académie française. Paris, Neveu libraire, passage des Panoramas.**

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?  
Rabour.

**La mort d'Abel**, traduite en vers français, et suivie du poëme du sacrifice d'Abraham, par J. L. Boucharlat, de la société Philotechnique, et de plusieurs autres sociétés littéraires, seconde édition ornée de six gravures. Paris, Béchet libraire, quai des Augustins, n° 57.

Des changements heureux dans cette édition, lorsque la première avait obtenu un succès dont l'auteur aurait pu se contenter.

**Les plaisirs d'un prisonnier en Écosse**, poëme par M. de Levezerne, avec cette épigraphe tirée de Guarini.

Care selve bate

E voi solinghi e taciturni horrori, etc.

Paris, Égron, imprimeur, rue des Noyers, Delaunay, libraire, Palais-Royal.

Inspirations heureuses, mélancolie douce, des tirades bien écrites.

**La Clémence**, ouvrage qui a remporté le prix de poésies proposé par la société de Cambrai. Imprimerie de A. F. Hurez, imprimeur-libraire à Cambrai, grande place. Imprimé dans ce volume.

**La Bona partide ou le nouvel Attila**, tableau historique et national, en vers et en douze livres, avec des notes à la fin de chacun; par J. F. I. Courtois, avec cette épigraphe :

Exterminez, grand Dieu, de la terre où nous sommes  
Quiconque avec plaisir répand le sang des hommes.

VOLTAIRE, MATHOMET. trag.

**Livre premier. Paris , Verdière , libraire ,  
quai des Augustins, Delaunay, Palais-Royal.**

Tableau que l'auteur n'aurait peut-être pas dû entreprendre, car le pinceau, vraisemblablement, tombera plus d'une fois de sa main s'il veut nous montrer son modèle sous ses véritables traits.

## ODES.

**La France délivrée, ode par M. Ourry, auteur  
de Malesherbes à Saint-Denis, de l'épître au  
Roi, etc. Paris, Eymery, libraire, rue Maza-  
rine, n° 30; Delaunay, libraire, Palais-Royal,  
galeries de bois, et marchands de nouveautés.**

Le ton de l'ode habilement saisi, de l'élévation dans les idées, de la noblesse dans les images, de très belles strophes telles que celle-ci :

A vingt peuples ligués nos villes sont remises.  
Pour la première fois, dans ces cités soumises,  
Des soldats ennemis sont entrés sans danger;  
Et, garant des tributs qui sont fixés par elle,  
Plus d'un rempart fidèle  
Érémite d'être occupé par le bronze étranger.

**La restauration de la statue de HENRI IV, ode  
par M. Mollevaut de l'Institut. Imprimerie  
de J. L. Chanson, rue des Grands-Augustins,  
n° 10.**

Imprimée dans ce volume.

**Ode sur le congrès d'Aix-la-Chapelle, par le  
comte Gaspard de Pons, officier de la garde  
royale. Paris, Delaunay, libraire, Palais-  
Royal.**

De l'élan, de la force, du mouvement.



**La Transfiguration** par Raphaël, ode par Pierre La Montagne (de Langon), auteur de plusieurs poèmes dramatiques, etc. de l'académie des sciences et belles-lettres de Bordeaux.

Paris, chez l'auteur, rue du Roule, n° 68, et Hugelot, éditeur, rue des Fossés-Saint-Jacques.

**Dithyrambe** sur la destruction et le rétablissement de la statue de Henri IV, par M. Bourcier de Nantes. Imprimerie d'Anthoine Boucher, rue des Bons-Enfants, n° 34.

Sentiments très louables exprimés en vers qu'on ne lit point sans intérêt; ceux-ci méritent d'être cités.

Pleins d'une douce confiance  
Sous un roi juste et respecté,  
Fiers de notre fidélité,  
*Dans une sage obéissance*  
*Nous trouverons la liberté.*

**Ode** sur le rétablissement de la statue de Henri IV, par Félix Vidal; ouvrage qui a remporté le prix décerné par l'académie de Mâcon, en août 1818.

Paris; Firmin Didot, rue Jacob, n° 24.

L'une des meilleures pièces qui aient paru sur un sujet qui devait inspirer toutes les muses françaises. La première moitié sur-tout composée de strophes pleines d'énergie, témoin celle-ci.

J'ai vu, le fer en main et l'insulte à la bouche,  
Des plus vils factieux une horde farouche  
Semer dans nos cités et le deuil et l'effroi;  
Tout pâlit à l'aspect de leur pouvoir sinistre :

La mort est leur ministre,  
L'échafaud leur autel, et le crime leur loi.

## DISCOURS EN VERS, ÉPITRES, etc.

Lettres à M<sup>me</sup> de B\*\*\* sur le matérialisme, précédées d'une épître à un jeune matérialiste, par Hyacinthe Morel, officier de l'Université de France, membre de plusieurs Académies. Paris; le Normant, rue de Seine, n° 8. Avignon, Chaillot jeune, imprimeur-libraire, Place du Change. 1818.

Système absurde, opinion erronée, combattus en vers bien pensés et bien écrits. Se peut-il qu'il y ait des matérialistes? Les pauvres gens! ils ressemblent à *la Lande* de savante et ridicule mémoire qui se vantait d'être Athée, et déraisonnait quand on lui demandait ce qu'il mettait à la place de Dieu, d'une intelligence supérieure et créatrice.

Épître sur l'avenir, par X. B. de Saintine, avec cette épigraphe.

Cras vel atia  
Nube polum, pater, occupato,  
Vel sole puro; non tamen irritum  
Quodcumque retro est efficit, neque  
Diffinget infectumque reddet  
Quod fugiens semel hora vexit.

HORACE.

De l'esprit, de la facilité, des périodes bien jetées dans un genre et dans un rythme que *Chaulieu*, *Voltaire* et *Gresset* ont si heureusement consacrés, et que l'on a cru devoir abandonner depuis l'invasion du genre *descriptif*.

Lettre à M. Edmond de V...., par M. Théodore de Vautour des Roseaux, de la Martinique. Toulouse, imprimerie de F. Vieusseux, rue Saint-Rome.

Mélange de vers et de prose écrits avec légèreté et facilité. Aventure assez *drôle* arrivée à l'auteur, jeune encore, et qu'il raconte d'une manière assez *plaisante*.

**Discours en vers sur la Clémence, par A. d'Eg-villy, avec cette épigraphe :**

Homines ad deos nulla re propius  
accedunt quam salutem hominibus  
dando.

Cicero pro Ligario.

Paris, Petit, libraire, au Palais-Royal.

Sujet inspiré par des actes qui signalent le règne d'un digne successeur de Henri IV ; de bons vers parmi lesquels on remarque ceux-ci :

Dieu qui sauvas nos rois, embellis leur carrière !  
Verse sur eux le bien qu'ils brûlent de nous faire.  
Ils nous ont ramené la paix, la liberté,  
Trésor long-temps promis et sous eux seuls goûté :  
Mesure à leurs bienfaits notre reconnaissance,  
Et qu'au moins leur bonheur égale leur clémence.

**Épître au Roi, par M. Ourry, auteur de Males-herbes à Saint-Denis, 25 août 1818, avec cette épigraphe :**

Janum... clausit, et ordinem  
Rectum et vaganti fræna licentiæ  
Injecit, amovitque culpas,  
Et veteres revocavit artes.

De la louange sans flatterie ; des portraits bien tracés ; beaucoup de vers heureux, un style toujours pur, élégant et correct.

**Épître à Boileau, par M. Paccard, avec cette épigraphe :**

Non eadem est ætas, non mens.

Ma jeunesse est passée, et mes goûts ont changé.

HORACE, épître I. trad. de Daru.

Paris, Pelicier, libraire au Palais-Royal, et au cabinet de lecture de la rue Neuve-du-Luxembourg, près celle de Rivoli.

Épître à un jeune cultivateur nouvellement élu député. Par M. J. L. Laya, de l'Académie française, avec cette épigraphe tirée de l'épître.

Comment résoudras-tu ce vaste et beau problème,  
De l'homme à l'homme égal, libre et de fers chargé,  
De l'homme protégeant pour qu'il soit protégé,  
Pour qu'il règne soumis, donnant pour qu'il possède,  
Et n'usant de ses droits que parcequ'il les cède?

Épître connue, appréciée depuis long-temps, et qui n'a pas peu contribué à établir la réputation poétique de M. Laya. Des vers bien pensés, forts de choses et bien écrits. Mais l'auteur qui, en fait d'élections, paraît s'y entendre, et en saisit parfaitement le vice et le ridicule, nous doit une seconde épître qui ferait pendant à celle-ci; il l'intitulerait: *Épître à un électeur qui intrigue pour être député*. La matière serait riche, et que de bons originaux dignes de son pinceau mâle et ferme! oui, il nous la doit.

## SATIRES, ÉLÉGIES, STANCES, CHANSONS.

Tableau d'un bal de Paris, pot-pourri, par A. L. P. de Tanageris. Paris, Corbeaux, marchand de musique, à la Lyre d'or, rue Dauphine, n° 28, et marchands de nouveautés. 1818. Citons un couplet :

AIR : *Des portraits à la mode.*

Réunir souvent cinq ou six amis,  
 Sans troubler en rien l'ordre du logis,  
 S'amuser, chanter, boire le Chablis,  
 Du vieux temps c'était la méthode.  
 Donner bal à gens qu'on ne connaît pas;  
 Quand chacun arrive être déjà las,  
 Et ne plus offrir d'aimables repas,  
 Voilà la nouvelle méthode.

Les illustres Lilliputiens en l'an de grace 1818,  
 ou trois grains d'encens à tous nos demi-  
 dieux. Deuxième satire, par Sphodrétis, avec  
 cette épigraphe :

L'honneur de les louer m'est un trop digne prix.  
 BOILEAU, Satire IX.

Paris, Delaunay, libraire au Palais-Royal, etc.

L'auteur en adressant son ouvrage à *l'Editeur de l'Almanach des Muses*, s'exprime ainsi dans une lettre qui accompagne son présent : « Il me tarde beaucoup de savoir ce que vous voudrez bien en dire. » Voici ce que *l'Editeur* se croit, en conscience, obligé de dire à M. *Sphodrétis*. Mon ami, vous n'êtes pas né poète ; voici votre deuxième Satire, elle vaut la première ; croyez-moi , restez-en là.

Le Pour et le Contre, dialogue religieux, moral, politique et littéraire ; par M. Vigée, lecteur du Roi, chevalier de l'Ordre royal de la Légion d'Honneur, de la société Philotechnique de Paris, des Académies de Lyon, Rouen, Toulouse, Nantes, Montauban, Vaucluse, etc., avec cette épigraphe.

C'est porter d'un écrit un jugement très faux,  
 Que taire ses beautés, dire ses seuls défauts.

Paris , Eytner , libraire , rue Mazarine ,  
n° 30.

On aurait droit de s'étonner qu'un auteur fit l'éloge de son ouvrage, on s'étonnerait bien plus encore qu'il en fit la satire, je m'abstiendrai donc de parler de celui-ci, et n'en dirai rien, par conséquent, ni pour ni contre.

L'ombre de l'abbé de Saint-Pierre à tous les peuples du globe, sur-tout aux jeunes Français, Stances familières, par le chevalier de Piis, secrétaire interprète de S. A. R. MONSIEUR. frère du Roi, membre associé des Académies de Lyon, Arras, etc., avec cette épigraphe :

Gloria in excelsis Deo, et in terrâ  
Pax hominibus bonæ voluntatis.

Paris , Delaunay , libraire , Palais-Royal ;  
Vente, libraire des Menus-Plaisirs, boulevard  
Italien,

L'auteur fait le vœu touchant et pieux que la paix régne sur la terre et sur le parnasse; sur la terre, j'en doute; sur le parnasse j'en désespère.

Young et Narcisse, élégie avec notes et anecdotes, dédiée à M. Talma, par M. Paccard , avec une épigraphe.

Paris, chez l'auteur à son cabinet de lecture, rue Neuve-du-Luxembourg, n° 1. près celle de Rivoli, et tous les libraires du Palais-Royal.

La chute des feuilles, élégie, avec notes, par M. Paccard, avec une épigraphe.

Automne, 1818. Paris, chez l'auteur, à son cabinet de lecture, rue Neuve-du-Luxembourg, près celles de Rivoli et des Tuileries.

Une courte citation donnera une idée de la manière et du talent de M. Paccard qui, dans sa double paternité, a donné sept enfants à la société, et plus de quarante vol. à la littérature.

Mais de ces lieux déserts deux habitants paraissent  
A se joindre empressés; sans doute ils se connaissent:  
L'un par l'âge est courbé, l'autre est jeune et charmant,  
Ce dernier sollicite un doux empressement:  
Il l'obtient du vieillard qui bientôt se recueille,  
Et de l'arbre voyant se détacher la feuille,  
Dans sa chute la suit, et dit en soupirant:  
Tout ainsi qu'elle, hélas! je tomberai mourant.

## RECUEILS.

Poésies divers, par J. B. Buisson. Caën, imprimerie de F. Poisson. Paris, Samson, libraire, quai Voltaire, n° 5. 1818.

L'auteur est jeune, et son talent n'est pas mûr; mais il donne d'heureuses espérances: attendons!

Poésies diverses, par Auguste Mouffle. Paris, Lefuel, libraire, rue Saint-Jacques, n° 54. Delaunay, libraire, au Palais-Royal. 1818.

Recueil qui se distingue parmi ceux qui ont paru cette année. De la facilité, de la correction, de la grace même. L'auteur semble destiné à prendre son rang parmi nos poètes érotiques.

Poésies de société et de circonstances, la plupart connues de l'auguste famille des Bourbons, et imprimées dans différents recueils, par L. P. Béranger, membre associé de l'Institut, des Académies de Lyon, Marseille; etc.

Recueil de poésies que l'on est bien aise de voir réunies lorsqu'elles étaient éparées. Un excellent esprit, des opinions louables; talent connu et apprécié depuis long-temps.

Les trois Journées, ou recueil des discours en vers, adressés au nom de la garde nationale parisienne, les 12 avril, 3 mai et 8 juillet 1816, 1817 et 1818, au Roi et à S. A. R. MONSIEUR, par M. Alissan de Chazet, chevalier de l'Ordre royal de la Légion d'Honneur, avec cette épigraphe.

J'acquis, en pleurant son absence,  
Le droit de chanter son retour.

Paris, Gueffier, imprimeur-libraire, éditeur, rue Guénégaud, n° 31; et chez les principaux libraires.

Épigraphe justifiée par la noble et ferme conduite que l'auteur a tenue pendant *les cent jours*, et par le dévouement absolu qu'il a montré pour l'AUGUSTE FAMILLE.

Vers pleins de facilité, d'esprit et de sentiment.

Gallus, traduit en vers français, par J. P. Ch. de Saint-Amand. Bourges, imprimerie de J. B. C. Souchois.

Traduction qui laisse quelque chose à désirer; mais l'auteur a fait preuve d'assez de talent pour qu'on s'en rapporte à lui sur les changements et corrections à faire.

Élégies, suivies de la guerre de Caros, poème et d'autres poésies, par L. D. L. Audifret. Paris, le Normant, imprimeur-libraire, rue de Seine, et les marchands de nouveautés.



Des élégies qui ne manquent ni de sentiment ni de coloris. Quelques unes dans le genre ossianique, mauvais genre qui place toujours le lecteur sur les *bruyères*, ou dans les *brouillards*; il serait bien temps qu'il passât de mode. La poésie doit parler à l'esprit, à la raison, au cœur; et il n'y a rien ou du moins bien peu de chose pour eux, pour la raison, sur-tout, dans ces compositions *brumeuses*, nées sous le ciel de l'Ecosse ou de l'Angleterre.

Du talent dans le poëme et dans les poésies diverses.

Poésies de Pétrarque, traduites en vers français, suivies de deux poëmes, par M. Léonce de Saint-Geniès, avec cette épigraphe :

Ch' altra non veggio mai, ne veder bramo,  
Ne' luome d'altra ne' sospio miei chiamo.

PETRARCA.

2 vol. in-12. Paris, Delaunay, libraire, au Palais Royal; Barrois, libraire, quai Voltaire, n° 11.

L'auteur est initié dans les secrets de plusieurs langues, il tourne fort bien un vers latin, il écrit correctement le français, et sa traduction prouve qu'il sait parfaitement l'italien.

L'original rendu avec élégance et souvent avec un charme tout particulier. Si le traducteur n'a pas toujours la précision de Pétrarque, du moins réussit-il souvent à ne lui rien faire perdre sous le double rapport du sentiment et de la grace.

Dans les poëmes intitulés *le Rossignol et les lis*, de la poésie, c'est à dire des idées, des pensées, des sentiments et des images présentés en vers purs et harmonieux.

Apologues, par A. P. du Tramblay, avec cette épigraphe :

C'est le cœur qui fait tout...

LA FONTAINE.

Quatrième édition. Paris, Alexis Eymery, libraire, rue Mazarine, n° 30.

Quelques fables nouvelles ajoutées à celles qui étaient contenues dans les éditions précédentes. Aimables sœurs qui augmentent une aimable famille.

Morale douce, bonhomie charmante; l'esprit marié sans effort, avec la naïveté; style pur; volume qu'on ne parcourt point, qu'on lit tout entier, et qu'on veut relire encore après l'avoir lu.

**Génie du théâtre grec primitif, ou essai d'imitations d'Eschyle en vers français, par Henri Terrasson, avec cette épigraphe :**

*Tragœdias primus in lucem Æschylus protulit.*

Paris, du Rey, libraire, quai des Augustins, n° 25.

Fragments bien choisis, imitations qui me confirment dans l'opinion avantageuse que j'ai prise du talent poétique de M. Terrasson, en lisant sa traduction du *Dante* dont il est parlé dans cette notice.

Fables, poésies diverses, et quelques chansons, dédiées au Roi de Suède, par M. le chevalier Coupé de Saint-Donat, chef d'escadron d'état-major, chevalier de l'Ordre royal de la Légion d'Honneur, de l'Ordre royal et militaire de Saint-Henri de Saxe, de plusieurs académies. Paris, Alexis Eymery, rue Mazarine, n° 30.

Des fables dont quelques unes ont mérité d'être traduites par des fabulistes italiens; des poésies fugitives écrites avec esprit et facilité; une satire où le trait de la malice est de temps en temps assez bien décoché; des chansons que nos bons faiseurs ne désavoueraient pas.

**Les Amours à Éléonore**, recueil d'élégies divisé en trois livres, orné de six gravures; 2<sup>ème</sup>. édition, revue, corrigée, augmentée, par M. de La Bouïsse, avec cette épigraphe:

Et in Arcadiâ ego.

Paris, de l'imprimerie de P. Didot, l'ainé, chevalier de l'Ordre de Saint-Michel, imprimeur du Roi.

Vrai monument d'amour, de fidélité conjugale. Exemple rare donné par l'auteur, et qu'imiteront peut-être les poètes présents et futurs, ce qui est du moins à souhaiter. Des corrections, des additions qui donnent un nouveau prix à un volume sur lequel M. de La Bouïsse a fondé sa réputation poétique.

**Satires d'Young sur l'amour de la renommée**, traduction libre en vers français, suivie de poésies diverses, dédiée à S. A. S. le duc d'Orléans, par M. Lablée, chevalier de l'Ordre royal de la Légion d'Honneur, de l'Académie de Lyon, etc. Seconde édition; Paris, de Pélafol, libraire, rue des Grands-Augustins.

Si cette traduction fait honneur au talent de M. Lablée, le trait suivant consigné dans une des pièces qui y sont jointes, n'en fait pas moins à son courage, à son dévouement dans une circonstance périlleuse.

Un prince (\*) en son palais, entouré d'assassins,

En vain aurait à ses desseins

Opposé son noble courage,

Armé pour un instant d'un précieux pouvoir,

Des factieux je trompe la furie;

Inspiré par l'amour, l'honneur et le devoir,

J'offre ma tête en garantie;

Un glorieux succès couronne mon espoir,

Et de honte et de deuil j'affranchis ma patrie

(\*) MONSIEUR, aujourd'hui Louis XVIII.

**Almanach des Muses pour l'an 1818.** Paris  
Alexis Eymery, rue Mazarine, n° 30.

**Almanach dédié aux dames pour l'an 1818.**  
Paris, Lefuel, libraire, rue Saint-Jacques  
n° 54, Delaunay, Palais-Royal.

Bon choix de vers et de prose, impression très soignée  
reliures très élégantes, volume charmant, qu'une jolie  
femme doit, de toute nécessité, avoir le jour sur son *divan*  
et la nuit sur son *athénienne*.

## THÉÂTRES.

### ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

**Proserpine, ballet-pantomime en 3 actes,** par  
M. Gardel. 18 février 1818.

Beaucoup de danses, de jolis tableaux, de spectacle, mais  
peu d'intérêt.

**Le Séducteur au village, ou Claire et Mectal,**  
ballet-pantomime en 2 actes, par M. Albert.  
3 juin 1818.

Composition faible, une très jolie scène, très bien dansée  
par M. Albert et Mlle. Bigotini qui excelle dans la pantomime.

**Zirphile et fleur de Myrthe, ou Cent ans en un  
jour,** par M. Étienne, musique de M. le  
Brun. 29 juin 1818.

Dés scènes agréables, exécution parfaite, musique peut-  
être un peu faible, mais au total du succès.

**La Servante justifiée, ballet-pantomime, en  
acte,** par M. Gardel. 30 septembre 1818.

Ballet charmant, dans lequel M. Gardel a prouvé qu'il  
avait rien perdu de son talent.

## THÉÂTRE FRANÇAIS.

**La Réconciliation par ruse, comédie en 1 acte et en vers. 15 janvier 1818.**

Pièce qui n'est point restée au répertoire.

**Le susceptible par honneur, comédie en 3 actes et en vers, par M. Gosse. 15 avril 1818.**

Pièce dont le nom de l'auteur, connu d'avance, semblait présager le succès; mais on n'est pas toujours heureux. L'halie est femme, elle a donc des caprices, et une première faveur accordée par elle, n'a pas été le garant d'une seconde.

**Partie et Revanche, comédie en 1 acte et en vers. 18 septembre 1818.**

Succès douteux, malgré le jeu de Mlle. Mars, et toute la faveur que le public lui accorde.

## OPÉRA-COMIQUE.

**La Ceinture ou le Faux astrologue, opéra en 1 acte. 26 février 1818.**

Emprunt fait à Jean-Baptiste Rousseau, qui avait mieux à prêter. Opéra-bouffon qui n'a pas fait rire.

**La Sérénade, opéra-comique en un acte, avril 1818.**

Les Sérénades sont des événements extraordinaires; voilà pourquoi, sans doute, on n'a pas souvent entendu celle-ci.

**La promesse de Mariage ou le retour au hameau, opéra-comique en 1 acte. 14 mai 1818.**

Paroles qui n'ont pas répondu à l'attente du public, instruit que les auteurs étaient MM Dieulafoi et Gersain. Musique très agréable de M Benincorri, et dès-lors jolie broderie appliquée sur un faible canevas.

**Le Petit Chaperon rouge, opéra-féerie en actes, paroles de M. Théaulon, musique de M. Boyeldieu. 30 juin 1818.**

Succès fou. Eh ! qui ne raffolerait de la musique de M. Boyeldieu, le plus aimable et le plus spirituel de nos compositeurs modernes.

**Une nuit au château, opéra-comique en 1 acte, paroles de M. de Cock, musique de M. Meisgal. 5 août 1818.**

Paroles bien faibles, musique un peu plus forte.

**Le premier venu ou Six lieues de chemin, comédie en 3 actes, par M. Vial, musique de M. Herold. 28 septembre 1818.**

Comédie métamorphosée en opéra-comique, qui a réussi et mis au jour le talent d'un jeune compositeur qui donne de grandes espérances.

**L'épreuve ou un Chapitre de Zadig, opéra comique en 1 acte.**

Un chapitre de Zadig en effet, mais présenté sur la scène avec des changements qui en ont fait disparaître tout de plaisant. Accueil au moins froid.

## ODÉON.

**Le bal à la mode. 7 février 1818.**

Succès d'un moment.

**Le projet d'économie, comédie en 1 acte et en prose, avril 1818.**

On a jugé que l'auteur avait été trop économe d'esprit, le public trop prodigue de sifflets.

**iesque et Doria, pièce historique en 3 actes, mai 1818.**

Ouvrage d'un homme d'esprit, qui, a-t-on dit, n'est pas initié dans les secrets de l'art dramatique.

**La jeune veuve, comédie en un acte et en vers par M. Delrieu. 21 mai 1818.**

Succès mérité.

**Belmours de Florian, comédie en 3 actes et en vers. 3 juin 1818.**

Versification agréable.

**Le grand Marronnier, comédie vaudeville en 1 acte, par M. Eugène. 10 juin 1818.**

Arbre planté sur un terrain peu propre à la recevoir, et qui n'a pas jeté de profondes racines.

**Les Orphelins, comédie en 1 acte et en vers, par M. Enette Duvigneux. 20 juin 1818.**

Adoption, dont M. Duvigneux n'a pas eu à se repentir, puisque le public a paru lui en savoir gré.

**Le Misanthrope en opéra-comique, comédie en 1 acte et en vers, par M. Charles Maurice.**

Bluette que l'auteur a donnée sans prétention, et que le public a applaudie sans enthousiasme.

**La Girouette de village, comédie en 1 acte et en prose, par M. Peujols.**

L'auteur a fait mieux.

**La famille Glinet, comédie en 5 actes et en vers, par M. Melville.**

L'esprit de parti mis en action; tâche qui pouvait éfrayer l'auteur, mais à laquelle il n'a point succombé; du talent, beaucoup de talent; succès complet.

**La double fête, à-propos en quelques scènes.**  
24 août 1818.

Il est des auteurs qui sont toujours à l'affût de l'a-propos; le sujet était riche, l'auteur a dépensé beaucoup d'esprit, et le public ne s'est point montré avare d'applaudissements.

**Les Oiseaux et le Chaperon, comédie en 1 acte**  
par M. Mathieu. 2 septembre 1818.

Petites plaisanteries contre la méthode de l'enseignement mutuel. Le public a ri; c'est tout ce que pouvait désirer l'auteur, qui n'attachait sûrement pas un grand prix à cette bagatelle.

**La maison de Jeanne d'Arc, anecdote en 1 acte**  
et en prose, par M. René Perrin. 17 septembre 1818.

Fait historique, trait de désintéressement que l'on s'est empressé de célébrer sur nos théâtres; de l'esprit, de la gaieté. Succès complet.

**Le Mari en gage, comédie en 3 actes et en prose.**  
12 octobre 1818.

Point de succès.

## PIÈCE IMPRIMÉE ET NON REPRÉSENTÉE.

**Les Béarnais à Paris, tableau, mêlé de chants et de danses, à l'occasion de l'inauguration de la statue de Henri IV et de la fête du Roi, avec cette épigraphe:**

Plus de partis! plus de ligueurs!  
Scène III.

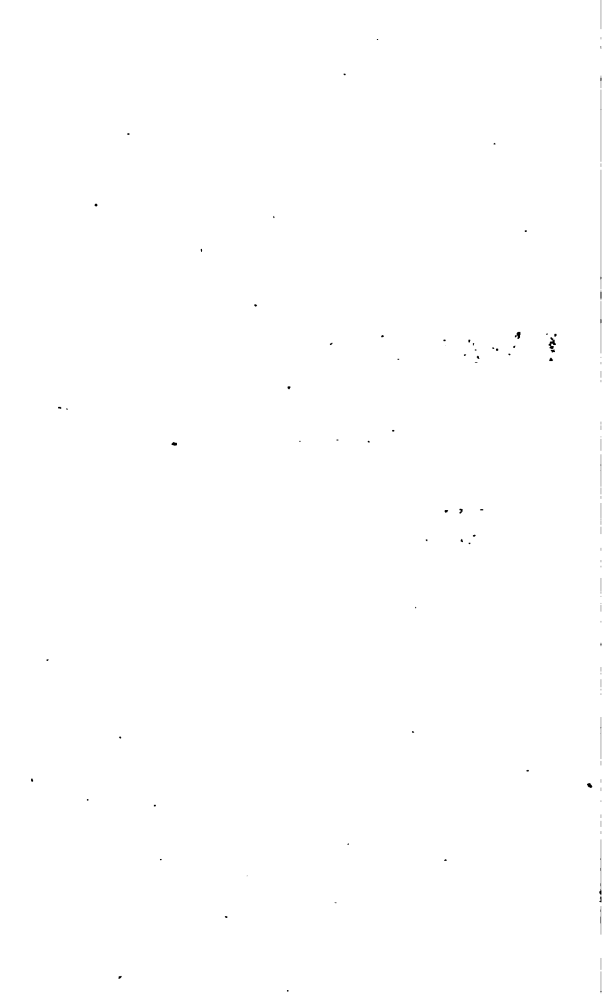


**Dédié à la garde nationale de Paris, par P. A. Vieillard, de la société Philotechnique de Paris, etc.**

**Paris, C. Ballard, imprimeur du Roi, rue J. J. Rousseau, n<sup>o</sup> 8.**

**Un style pur, des scènes, des tableaux qui eussent, vraiment, produit un heureux effet. L'ouvrage a été fusé par le jury littéraire de l'Académie royale de musique. A-t-il eu tort? a-t-il eu raison? La représentation le donne le droit de prononcer sur les différentes sortes mérite d'un ouvrage dramatique.**

**FIN DE LA NOTICE.**





W.T. 88

